

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a light gray color, framing the central text.

**Brigade
Mondaine [229]
– Le purgatoire
des anges déchus**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

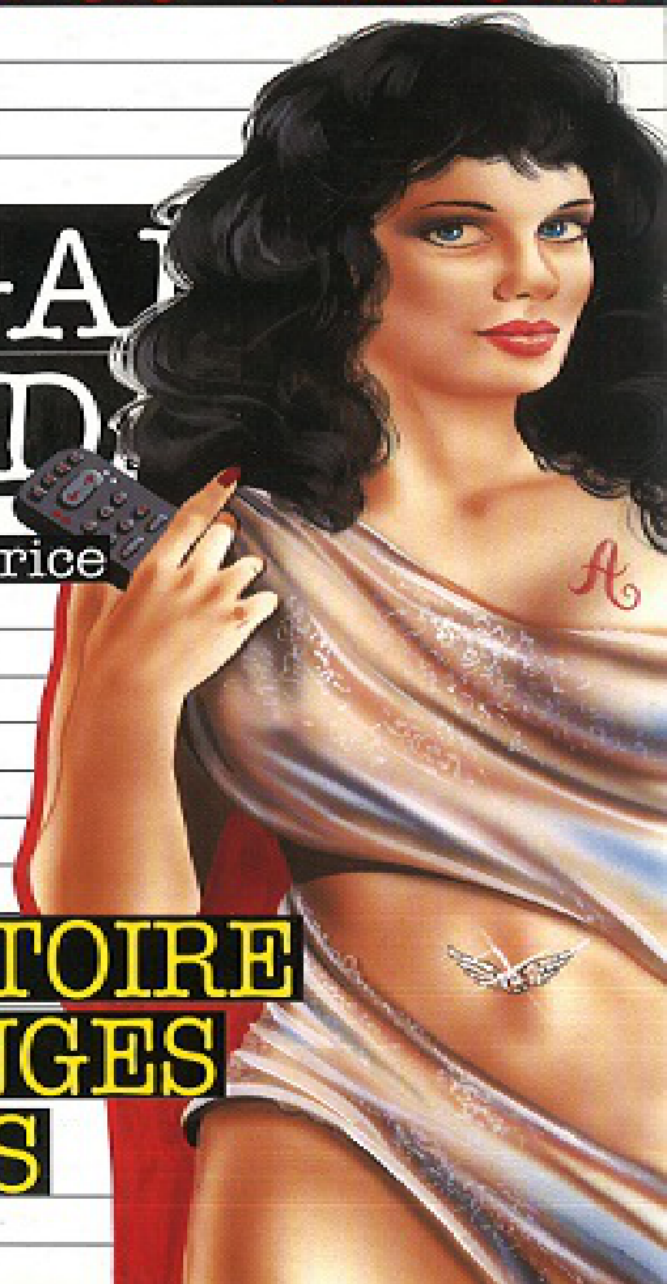
PRESENTE

BRIGADE MONDIALE

Par Michel Brice

LE PURGATOIRE DES ANGES DÉCHUS

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°229)

LE PURGATOIRE DES ANGES DÉCHUS

VAUVENARGUES

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

Illustration couverture : Loris

© GECEP/VAUVENARGUES, 2002 ISBN 2-7443-0747-5

QUATRIÈME

Nue devant la baie vitrée, Ursula regardait sans voir la neige qui tombait.

Il faisait déjà presque nuit mais, conformément aux ordres du maître de maison, les spots extérieurs étaient allumés et, dans lumière froide piquetée de flocons, les murs de la propriété évoquaient irrésistiblement ceux d'une prison. Une prison bâtie dans l'un des plus riches quartiers de Grenoble, mais une prison tout de même... Ursula soupira. C'était son destin, après tout... La vie l'avait posée là, un jour, sur la route d'Astiz qui en avait fait sa femme, pour le meilleur et surtout pour le pire...

Car elle était aussitôt devenue sa chose esclave, une bête modelée pour son plaisir à lui dont elle acceptait tout, les humiliations, les coups, les tortures, tout simplement parce qu'Astiz l'exigeait. Comme il avait exigé que, tout à l'heure, elle soit livrée en pâture à un parfait inconnu, le premier SDF ramassé sur le trottoir. Oui, c'était ça son destin, celui d'un ange déchu...

CHAPITRE PREMIER



Nue devant la baie vitrée, Ursula Farno regardait sans la voir la neige qui tombait. Comme chaque fois que son mari était en voyage, le chauffeur avait laissé allumés les spots de l'éclairage extérieur et, dans cette lumière froide striée de flocons, les murs de la propriété évoquaient irrésistiblement ceux d'une prison. Une prison bâtie dans l'un des plus beaux faubourgs de Grenoble, se disait la jeune femme avec mélancolie, mais une prison tout de même.

— Pourquoi sortir, mon ange, se moquait Astiz, quand tu as tout ce qu'il te faut ici ? Attends que je rentre, ou bien demande à Carlo de te descendre en ville...

À dix jours de Noël, elle aurait bien aimé pourtant flâner devant les belles boutiques de la Grand-Rue ou de la place Victor-Hugo.

Elle frissonna. N'était-elle que cela, un ange déchu qui expiait interminablement l'amour qu'elle portait à son diable de mari ? Était-ce pour cette raison qu'il avait fait poser cet étrange bijou dans son nombril : deux ailes d'ange recouvertes de minuscules diamants, pas plus grandes que l'ongle et qui tenaient à l'ombilic par une pince à écarteur ? Quand elle devait se caresser en public, le bijou palpitait contre son poignet : on aurait dit un oisillon qui cherchait à s'envoler...

Il était sept heures et demie, et le jour ne se décidait pas à se lever.

Cette nuit noire striée de flocons lumineux avait quelque chose de déprimant, comme un écran de télévision quand les programmes sont terminés. Étouffant un soupir, Ursula quitta la fenêtre et alla s'asseoir devant sa coiffeuse.

À trente-trois ans, elle avait tout pour être heureuse, et pourtant ses grands yeux clairs trahissait l'infinie lassitude des êtres qui cachent un inavouable secret. Qui aurait pu se douter qu'Ursula Farno, la jeune et ravissante épouse du magnat grenoblois de la bio-technologie, allait ce matin-là être encore jetée en pâture à un inconnu ? Elle avait beau se rebeller à cette idée, elle savait qu'au dernier moment, elle s'offrirait toute entière à cette étreinte avilissante. Comme dans cette bande dessinée de Manara, où l'héroïne trouve toujours finalement un plaisir fulgurant à satisfaire les exigences les plus odieuses de types tous plus pervers les uns que les autres...

Ses seins laiteux oscillèrent doucement quand elle se pencha pour saisir la brosse à cheveux et que, d'un geste mécanique, elle entreprit de coiffer ses boucles blondes. Sa poitrine était un peu trop lourde pour son goût, surtout depuis qu'Astiz avait exigé – sans qu'elle lui opposât d'ailleurs une réelle résistance – qu'elle se fasse poser de nouveaux implants, mais elle avait l'avantage d'être devenue plus sensible. Quand on tirait sur les anneaux d'or qui perçaient chaque aréole, une onde fulgurante lui traversait le corps de la gorge jusqu'aux reins. Cela aussi, Astiz l'avait voulu, comme il avait voulu le reste et, dans la lumière impitoyable des rampes d'éclairage, elle se voyait soudain telle qu'elle était devenue : une créature remodelée en bête à plaisir. Rien d'autre.

Le souffle suspendu, elle s'examinait dans la glace à trois pans. Les traces de fouets et de pinces de la dernière « soirée au Paradis » avaient presque toutes disparu sous le bronzage de Val d'Isère. Pourtant, chaque fois, « on » la marquait un peu plus fort : elle serait bientôt comme toutes ces femmes, fiancées ou épouses, qui venaient chez elle pour se faire « dresser » à coups de cravache devant tout le monde. Une accro à la douleur et à l'humiliation, comme d'autres le sont à l'alcool ou à la drogue, voilà ce qu'elle était à présent.

C'était son destin. Ce destin qui lui avait fait épouser à dix-neuf ans un instituteur de la Maurienne, travailler comme manucure dans un salon d'Annecy dont le patron la « convoquait » chaque soir dans son arrière-boutique, et enfin rencontrer dans une boîte de nuit ce play-boy à l'accent espagnol qui rachetait les start-up savoyardes à tour de bras. S'en étaient suivis un divorce express et une ascension sociale fulgurante, mais rien n'est gratuit en ce bas monde : le matin du mariage, Astiz lui avait fait signer un contrat secret qui précisait qu'en échange d'un train de vie somptueux, de bijoux et de voyages,

elle lui serait totalement soumise. Quand, d'une voix tremblante, elle lui avait demandé ce que ce mot signifiait, il lui avait répondu en riant : « une obéissance immédiate et absolue, un sexe épilé toujours prêt à s'ouvrir, une bouche docile et des reins qu'il pourrait forcer quand bon lui semblerait et, surtout, par qui il le déciderait. Car, bien sûr, il la donnerait à d'autres. »

Ce n'était qu'un bout de papier sans valeur juridique, évidemment, mais elle l'avait signé les yeux fermés. N'était-ce pas cela, l'amour ? S'en remettre corps et âme à l'être aimé, surtout quand celui-ci était beau, grand, puissant, riche et Argentin de surcroît, avec des ancêtres espagnols qui, prétendait-il, s'étaient taillés d'immenses domaines en Patagonie ? Astiz avait quinze ans de plus qu'elle et la petite manicure n'avait jamais eu de père : il serait l'« Autorité » qui lui avait tant manqué, celle qui organiserait toute sa vie et qui, en échange, la protégerait d'un destin médiocre, de patrons « harceleurs » et d'un mari gentil mais sans avenir. Il serait le Maître.

Elle ne pouvait se rappeler ce qui s'était passé ensuite sans éprouver une espèce de vertige. D'abord son marquage, indélébile, sur le pubis, d'un A majuscule. A comme Astiz, A comme amour, ou comme « tu es À moi ». La douleur avait été atroce quand la lettre lui avait été appliquée au fer rouge, de la main même de son maître. Elle avait cru que son cœur ne redémarrerait jamais mais tandis que des vagues irradiaient encore ses reins et son ventre, Astiz lui avait donné du plaisir, tout de suite, avec ses mains merveilleuses, ses mains si expertes... Puis il y avait eu la nuit de noce, dans un petit hôtel sur la route d'Annemasse où il semblait avoir ses habitudes : à peine étaient-ils entrés dans leur chambre, qu'il l'avait fait se prosterner devant lui et l'avait prise en lui cinglant la croupe à coups de ceinture. Ensuite, alors qu'elle aurait voulu se pelotonner contre lui et goûter le repos du plaisir, il avait appelé des amis sur son portable, un à un, et elle avait dû recommencer avec eux ce qu'elle avait fait avec lui.

Il ne lui avait fait grâce de rien, ni des poses les plus dégradantes, ni des caresses honteuses, encore moins des étreintes les plus brutales. Jamais elle n'avait consenti à cela avant lui – tout juste s'était-elle abaissée à quelques fellations rapides dans l'arrière-boutique du salon de beauté à Annecy – mais cette nuit-là, elle avait découvert cette vérité enfouie en elle depuis toujours : elle était née pour obéir, servir et être asservie. Au matin, son mari l'avait possédée de nouveau, cette fois-ci tendrement. Le plaisir qu'il lui avait donné, elle n'en avait jamais connu de semblable.

Alors pourquoi n'aurait-elle pas signé ? Elle serait l'épouse légitime d'Astiz Farno, l'empereur de la « Vallée » grenobloise, fût-elle dérisoire face à sa grande sœur américaine, la Silicon Valley, l'homme dont le

groupe était coté au second marché boursier et qui investissait à tout-va dans les nouvelles technologies et les médicaments de pointe. Depuis, elle l'aimait comme on aime une idole païenne, avec terreur et respect. Elle l'aimait et le servait avec un mélange de honte et de fierté qu'elle se refusait à expliquer à qui que ce soit -c'est pourquoi elle avait rompu avec ce qui lui restait de famille et qu'elle voyait plus ses rares amies d'autrefois.

Elle l'aimait à en mourir.

Tout à ses pensées, Ursula n'avait pas vu entrer Carlo, et elle sursauta en découvrant son reflet dans la glace. Plus sombre et plus silencieux que jamais, le chauffeur l'examinait sans vergogne, une expression de mépris dans ses petits yeux en amande. Petit mais puissant, avec une calvitie luisante, une barbe d'un noir de jais taillée au cordeau et ce costume anthracite qu'il ne quittait jamais, il ressemblait à quelque traître de comédie et pourtant il n'y avait pas à se tromper : c'est lui qui commandait en l'absence d'Astiz.

La jeune femme n'avait jamais bien compris leurs rapports, sinon qu'ils avaient été tous les deux militaires dans la même armée, et que Carlo avait suivi son patron quand celui-ci avait quitté l'Argentine, vingt ans plus tôt. Il le servait depuis avec une fidélité aveugle.

En un sens, elle et lui étaient concurrents. Est-ce pour cela qu'il semblait la haïr et qu'il mettait toujours un soin scrupuleux à la punir ?

Leurs yeux se croisèrent dans la glace de la coiffeuse, puis Ursula détourna la tête. Carlo avait toujours le dessus à ce petit jeu-là.

— Madame sait-elle ce qui l'attend ? demanda le chauffeur d'un ton où, malgré le fort accent de sa langue natale qu'il avait gardé bien plus prononcé que celui d'Astiz, perceait une ironie narquoise.

— Mon mari ne m'a rien dit... bredouilla-t-elle en reposant la brosse à cheveux.

Un sourire venimeux étira les lèvres pincées de l'Argentin. C'est toujours à lui qu'Astiz téléphonait quand il lui prenait la fantaisie de faire posséder sa femme à distance. Elle avait beau être belle comme le jour et mesurer dix centimètres de plus que leur serviteur, elle devait lui obéir. Certes, ce n'était qu'une perversité de plus, mais celle-là précisément, elle avait du mal à la supporter.

— Mettez des bas, vos escarpins, un corsage et un collier de chien. Rien d'autre ! lui dit-il sèchement. Nous sortons.

— Rien d'autre ? Par ce temps ? osa-t-elle d'une voix blanche.

— C'est ce qu'a décidé le *señor* Astiz !

De narquoise, la voix du chauffeur était devenue menaçante.

Les jambes tremblantes, la jeune femme se leva et se dirigea vers le dressing-room attenant à la chambre. Elle se haïssait de devoir obéir ainsi à ce nabot, et pourtant une terreur délicieuse liquéfiait son sexe. Le chauffeur ne l'avait jamais possédée. Était-il homosexuel, ou bien n'avait-il jamais reçu la permission de le faire ? C'était bien dans les manières d'Astiz de les maintenir tous deux en état de frustration. Carlo n'avait que la permission de la toucher de la façon la plus odieuse, la plus révoltante qui soit, et c'était déjà bien assez comme cela.

Les battants de macassar de l'immense penderie coulissèrent sans bruit. À droite, des dizaines et des dizaines de robes, d'ensembles et de manteaux, achetés à Paris ou à Rome, s'alignaient sur des tringles. À gauche, dans des tiroirs de bois précieux, s'empilait une profusion d'articles de cuir, de guêpières, de lingerie fine. Sans hésiter, elle choisit le collier à chien que préférait son mari, un collier large de trois doigts, au cuir mâché et noirci par un long usage – il avait appartenu à un chien, un dogue allemand –, et elle le boucla autour de son cou.

Debout derrière elle, si près qu'il aurait pu la toucher, le chauffeur ne la quittait pas des yeux. Une lueur trouble dansait dans ses prunelles opaques qu'allumait sans doute le désir de la faire souffrir, de l'abaisser encore plus.

— Où m'emmenez-vous, Carlo ? murmura-t-elle, s'efforçant d'être le plus humble possible, tout en faisant glisser des bas fumés le long de ses cuisses.

La réplique la cingla comme un coup de cravache :

— Vous ne devez rien demander ! Seulement obéir ! jappa-t-il, avant d'ajouter, menaçant, sinon, monsieur le saura, et vous savez ce qui vous attend...

Dans un effort désespéré pour lui plaire, elle se tourna vers lui, cambrant subtilement ses reins pour projeter vers lui les tendres globes de sa gorge :

— Pardonnez-moi, Carlo. Suis-je bien ainsi ?

Il engloba sa nudité offerte d'un œil froid :

— C'est bien. Le corsage et les chaussures, maintenant... Nous allons dans la montagne, poursuivit-il mielleusement tout à coup.

Dans cette tenue ? Par ce temps ? Ursula se mordit les lèvres. Mais puisque Astiz l'avait ainsi décidé...

Quand elle eut enfilé un mince corsage de lin grège qui ne se boutonnait pas et des escarpins de cuir crème, ils descendirent au rez-

de-chaussée. L'immense maison était vide et silencieuse, excepté le bourdonnement sourd de la chaudière, qui ronflait en permanence du côté de la cuisine. Comme ils traversaient le salon meublé de canapés en cuir, d'armoires indiennes et de totems africains, une horloge égrenait la demie de sept heures...

Ils s'arrêtèrent dans l'entrée, près d'une console de marbre sur laquelle s'alignait tout une série de photos dans des cadres d'argent : Astiz et Ursula très élégante dans un ensemble d'Yves Saint Laurent, Astiz et un député récemment sorti de prison, Astiz et quelques-uns des amis chefs d'entreprise. Pas d'enfants : ils n'en avaient pas. Ni de famille : Astiz ne parlait jamais de la sienne.

De l'autre côté de la porte d'entrée en verre blindé, la neige tombait de plus en plus dru.

La jeune femme savait ce qui allait suivre. Elle posa bravement ses mains sur la console et se pencha en avant.

— Les jambes écartées ! Pliez les genoux ! aboya Carlo.

D'une main brutale mais habile, il écarta les masses jumelles de ses fesses et plongea un doigt dans son intimité la plus secrète. Ursula ne put retenir un gémissement de chien battu. De l'index, Carlo l'explorait minutieusement, profondément. Puis lui empoigna le sexe par derrière, l'ouvrit et enfonça sa main :

— Creusez les reins !

Elle obéit, le regard noyé. Elle venait de sentir un choc au niveau du ventre. En même temps, une excitation folle gagnait ses reins et irradiait ses cuisses. Elle ruisselait. Le chauffeur aurait pu la posséder là, debout dans l'entrée, qu'elle n'aurait pas résisté. Il l'aurait fouettée au sang qu'elle se serait offerte à ses coups. Son esprit affolé avait beau chercher une explication à cette flambée de folie, elle ne trouvait rien. Rien que cette piqure au nombril : n'avait-elle pas senti la même chose, la fois précédente, au peep-show ?

— C'est bien ! grogna Carlo. Tournez-vous maintenant...

Il se mit alors à lui palper la poitrine à pleines mains, pressant la chair élastique et lourde dans ses paumes carrées comme pour en vérifier la texture et la pesanteur. Puis il souleva et disposa chaque sein comme s'il arrangeait des fruits dans une corbeille. Enfin, sa main froide fila le long du sexe lisse pour une ultime vérification et effleura le A majuscule inscrit dans la chair lisse et douce.

— Je vois que madame est comme monsieur le désire... conclut-il posément.

Elle était devenue pivoine. Elle était prête, oui, prête jusque dans ses profondeurs intimes. Il le fallait d'ailleurs, sinon, Carlo le répéterait à son mari et, quand Astiz rentrerait, elle aurait droit à la

« chambre ardente ». Même excitée comme elle l'était, sa simple évocation suffisait à la terrifier.

— Allons ! ordonna le chauffeur.

Il lui ouvrit la porte et s'effaça devant elle avec une courtoisie appuyée. Le 4x4 Mercedes était sorti du garage, moteur ronflant, dans l'aube grise zébrée de flocons.

Il lui fallait parcourir une bonne dizaine de mètres sous les bourrasques glacées pour rejoindre le véhicule, mais elle savait que c'était voulu. Aussi se lança-t-elle bravement, se tordant les chevilles sur le gravier gelé, tandis que le chauffeur activait le système de sécurité et refermait la porte de la maison.

Quand Carlo s'installa au volant, Ursula claquait des dents sur la banquette arrière, son mince corsage collé à ses seins comme une seconde peau. Pourtant, son ventre la brûlait plus fort que jamais. Il dut le deviner car il lui ordonna sèchement de croiser les mains derrière la nuque.

— Ne vous touchez pas ! Ce sera mieux, pour tout à l'heure...

C'était affolant. Les ondes s'amplifiaient et elles se propageaient dans ses reins comme autant de décharge électriques. Ursula aurait tout donné pour être prise, là, tout de suite, à grands coups de reins. Comme la dernière fois, quand Astiz l'avait emmené dans ce peep-show de Lyon. Un endroit répugnant : une odeur âcre et javellisée, la poussière, les Kleenex trainant par terre, et surtout ce type, obèse, suant, sur qui elle avait dû s'empaler pendant que son mari l'encourageait à mi-voix... Et pourtant, elle n'avait pas résisté.

Carlo passa la première et mit le chauffage à fond. Ils franchirent la porte métallique qui se referma derrière eux en chuintant. Ursula remarqua machinalement qu'il y avait deux télécommandes sur le tableau de bord : celle qui permettait d'ouvrir le battant, bien sûr, mais l'autre, à quoi servait-elle ? Elle était plus petite, avec deux boutons, et... Est-ce qu'Astiz n'avait pas une télécommande de ce genre à la main, dans le peep-show ? Elle croyait s'en souvenir. Ou bien s'amusait-il avec un de ces gadgets électroniques que ses laboratoires lui soumettaient parfois – il voulait toujours tout savoir et tout essayer – pendant que le type la défonceait comme un malade ?

Son esprit en déroute changeait déjà de direction : « pour tout à l'heure... » Qu'avait voulu dire Carlo ? Elle le savait, bien sûr, même si elle ne voulait pas se l'avouer. Elle savait qu'il avait tout arrangé au téléphone avec son mari.

Anesthésiée par l'excitation et la peur, elle regardait défiler les belles villas au fond des jardins poudrés de neige. À cette heure-ci, ses voisines sirotaient leur café dans leur cuisine *high-tech* en dressant la

liste des courses pour la bonne. C'étaient toutes des bourgeoises comme elle, avec des comptes en banque bien garnis, des piscines prétentieuses recroquevillées sous leur bâche d'hiver, des labradors obèses et des chats persans... Des femmes comme elle, sauf qu'elle, Ursula, allait à l'abattage, préparée comme la plus scandaleuse des prostituées.

À dix jours de Noël.

CHAPITRE II



Dix kilomètres plus loin, un silence de sépulcre régnait sur la place Grenette. Max décolla ses maigres épaules du mur des Galeries Lafayette. Grand et mince, avec un visage osseux qui évoquait irrésistiblement celui de Brad Pitt sous une tignasse rousse en bataille, le garçon arborait à l'ordinaire une expression veule et ennuyée sous le capuchon de son parka. Mais en apercevant le 4x4 Mercedes bleu acier à l'angle de la rue de la République, il s'était redressé instinctivement.

À ses pieds, un énorme chien, genre malinois, s'ébroua, tous les sens en alerte.

— Calme, Destroy ! chuchota l'adolescent en se laissant retomber, dos au mur. C'est pas pour nous, ça. Ils sont trop riches.

Vitres teintées, presque opaques, ses énormes pneus cloutés écrasant la neige avec un chuintement de gravier écrasé, la luxueuse voiture avançait au pas dans la lumière grise du matin. La carrosserie lustrée renvoyait la lumière des derniers réverbères encore allumés.

« Putain, ce qu'il doit faire bon et chaud dans ce coffre-fort à roulettes ! » pensa le garçon en suivant le tout-terrain du regard. La chaleur, le confort, la sécurité, c'est exactement ce qui lui manquait depuis que son beau-père l'avait viré du domicile familial à Nice, avec pour tout bagage une valise à roulettes et un bâtard de malinois de

quarante kilos qui répondait au doux nom de Destroyer.

Arrivés par hasard à Grenoble, après avoir zoné en Haute-Provence tout l'été, ils n'avaient trouvé d'autre asile qu'un squat pouilleux, tout en haut de la rue Saint-Laurent. En échange d'une pièce sans chauffage et de toilettes à la turque, Max reversait la moitié de ce qu'il mendiait et volait ici et là à la caisse commune.

Qu'est ce qu'il foutait là, ce 4x4 ? Est-ce que...

Bien sûr que non. Ce type, hier, qui lui avait donné rendez-vous à huit heures du matin, c'était bidon. D'ailleurs, il avait une sale gueule et un drôle d'accent. Et puis, lui promettre six cents euros pour baiser sa patronne, c'était trop beau. On ne voyait ce genre de truc que dans les livres...

Découragé, le routard se laissa glisser à terre et se rencogna contre le corps chaud de son chien. Il lui coûtait cher, Destroy, mais il l'avait plus d'une fois sorti d'affaires dans des plans bagarres avec les autres zonards. Et puis, cette grosse bête émouvait les gamins, les gamines d'ailleurs surtout, qui demandaient une pièce à leur maman pour ce garçon qui ressemblait tellement à un acteur américain... Mais bon dieu, chien ou pas chien, quel froid !

Ce qu'il lui aurait fallu, en ce moment, c'était une fille bien chaude, bien pneumatique comme il les aimait. Il y avait combien de temps qu'il n'en avait pas tiré une ? La dernière, c'était cette fugueuse, une fille de bourgeois rencontrée à Aix-en-Provence. Il sourit pour lui même en se souvenant comme elle gueulait pendant qu'il la défonçait. Le sexe, il n'y avait que ça de vrai. Le sexe et un petit pétard de temps en temps...

Le Mercedes s'était immobilisé à la hauteur de la Fontaine-aux-Dauphins. Un tortillon de fumée bleue sortait du pot d'échappement, gros comme le bras. Enjoliveurs d'aluminium, ABS et tout le tintouin, Max avait beau n'avoir qu'une ébauche de BEP en menuiserie, il en connaissait un rayon sur les caisses à frime : celle-là, c'était le haut de gamme. Le contraire de lui, en somme, avec son parka trop mince, ses godasses de chantier, sa coupe de cheveux façon ramoneur et ses ongles noirs de crasse.

Et toujours personne sur la place. Le jour blême peinait à percer. La neige s'épaississait, le sommet des montagnes restait invisible derrière les nuages. Et soudain, il vit la vitre du 4x4, côté conducteur, s'abaisser. Une main d'homme apparut.

Au bout des doigts, huit billets de banque.

Le cœur de Max s'arrêta. Puis repartit avec une secousse.

Même à cette distance, il les reconnaissait. Des billets de cent euros, tout neufs ! L'équivalent de plus de cinq mille balles ! De quoi

redescendre sur la côte, prendre un boulot, en finir avec la galère. C'était donc bien le barbu d'hier !

D'une poussée des reins, il se releva et décolla, Destroy sur ses talons. Vite, des fois que la vieille change d'avis. Parce que ça ne pouvait être qu'une vieille, bien sûr. Une de ces bonnes femmes riches à crever qui s'offraient des petits jeunes gens aux couilles pleines. Un coup facile, un peu ragoûtant, mais qu'est-ce qui était pire que la rue, hein ? Et puis, la rombière avait sans doute des amies, et ses amies connaissaient peut-être un producteur de films que la belle gueule de Max ferait flasher. On pouvait rêver.

Comme il longeait le Mercedes, la portière arrière s'ouvrit en grand. Il s'immobilisa, foudroyé de surprise.

Une femme était renversée sur la banquette. Elle s'offrait à lui dans un lent mouvement de tout son corps, et elle était entièrement nue à l'exception d'une fine chemise tirebouchonnée au-dessus des seins et de bas gris fumés. Rien d'autre, à part des anneaux dans les mamelons et un drôle de bijou croché dans son nombril.

Mais le plus étonnant, pour lui en tout cas, c'était le pubis entièrement épilé, comme poncé. Un pubis de femme, large et renflé, partagé en deux par une source luisante, et juste au milieu, un A majuscule, comme gravé ! De part et d'autre de ce fruit charnu, les cuisses s'ouvraient spasmodiquement, et chaque fois le ventre s'avancait, présentant à la vue du routard les grandes lèvres ouvertes, les petites qui s'écartaient à leur tour, le clitoris à demi sorti de son capuchon et l'œillet brun enclos dans la vallée ombreuse de la croupe.

Max se mordait les lèvres jusqu'au sang. Son ventre s'était métamorphosé en volcan et il sentait la lave monter des profondeurs de ses reins, telle une poussée de magma brûlant. Huit cents euros pour baiser ce trésor ! Mais il aurait payé pour ça ! Il aurait donné le double !

S'arrachant à grand-peine au spectacle du bas-ventre ondulant, il cadra le visage. Ce n'était pas une vieille : c'était une jeune. Une fille canon, avec un casque de cheveux blonds si bien coupés qu'on aurait dit une perruque, un grand nez droit, une belle bouche tartinée de rouge et des yeux bleu marine à l'expression égarée. La bourgeoise chic dans toute sa splendeur, mais avec un ahurissant collier de chien autour du cou. Un vrai collier. Elle fixait un point au-dessus de sa tête, ses lèvres ouvertes en O, et tout en elle criait : « baise-moi, j'achète tes mains, tes dents, ta queue, mais mets-moi profond, et vite ! »

— Et bien, tu te décides ? fit une voix avec un accent sud-américain, à l'avant de la voiture.

C'était le type d'hier, celui qui lui avait proposé le marché, un

chauve d'une cinquantaine d'années avec un collier de barbe et habillé de pied en cap de fringues noires. Ses mains gantées s'impatientsaient sur le volant :

— Allez, monte ! Je connais un coin où on sera tranquilles !

De nouveau, le garçon revint aux seins percés, au ventre béant sur les cuisses écartées à l'équerre. Qu'est-ce qu'il risquait ? Cette bonne femme était cinglée, voilà tout. Se balader à poil en pleine ville, avec un collier de chien autour du cou et un A majuscule gravé sur le pubis, ce n'était pas de la folie, peut-être ? Et puis, il y avait plus de cinq mille balles à gagner ! Il se rua dans la voiture, son chien à la suite. Comme Destroyer se coulait entre les sièges avant et la banquette, la femme eut un sursaut et gémit :

— Pas le chien... Pas le chien !

Le chauffeur s'était retourné :

— C'est quoi, ce monstre ? Débarrasse-moi de ça !

— Mais il est propre ! protesta le garçon en caressant la grosse tête du malinois. Et il ne nous dérangerà pas !

— J'ai dit : dehors ! gronda le chauffeur. Tu vires ce chien ou tu descends !

Ils s'affrontèrent du regard. Puis Max céda et rouvrit la portière.

— Tu m'attends là, Destroy ! Sage !

Le chien descendit. Ses gros yeux intelligents fixaient son maître avec tristesse. Max claqua la portière et le chauffeur enclencha la boîte automatique.

Au débouché de la rue Montorge, ils tournèrent à droite, franchirent le pont sur l'Isère, puis prirent à droite encore, sur le quai Perrière. Quelques rares voitures s'étaient aventurées dans la tourmente, tous feux allumés.

À l'intérieur du 4x4, il faisait bon. Max remarqua les escarpins crème tombés sur le plancher. Des Gucci – c'était écrit à l'intérieur. Le collier que la fille portait autour du cou, lui, n'était pas siglé. Sa grosse boucle ternie mordait sur la chair délicate. S'enhardissant, il posa sa main sur le ventre lisse. La blonde ne broncha pas. Elle le fixait sans le voir, ses yeux d'un bleu presque violet perdus dans une insondable attente.

Il engagea timidement deux doigts dans la vulve gonflée, semblable à des quartiers d'orange gorgés de soleil. C'était drôle, cette longue fente sans rien, drôle et excitant à la fois. Il avait envie de tordre cette chair humide et chaude, de la tordre et de la mordre.

— Vas-y, ne lui fais pas de cadeaux ! l'encouragea le chauffeur

sans se retourner.

Quand Max poussa ses doigts en avant, la blonde se cambra en poussant une longue plainte. Le bijou qu'elle portait au nombril jeta un éclair. On aurait dit deux ailes, couvertes de strass. Ou de diamants. Oui, ça ressemblait à des diamants, minuscules mais enfin, il y en avait beaucoup. Ça tenait tout seul, il y avait probablement un système d'attache quelconque glissé dans l'ombilic, pour qu'il ne tombe pas. Mais à vrai dire, Max s'en moquait bien, du bijou. Cette chair de luxe qui sentait bon le lait d'amande, l'institut de beauté et le parfum hors de prix, c'était à tomber à genoux !

La femme s'était mise à haleter et des mots incohérents sortaient de sa bouche. Elle parlait à un homme, un homme qui n'était pas le chauffeur, Aziz, Astiz, un nom comme ça. Pendant ce temps, le Mercedes remontait le quai Mounier, les Allobroges, puis la route de la Chartreuse. En troisième, à cause de la neige. Max n'entendait que le ronronnement des essuie-glaces et la sourde mélodie qui sortait de la gorge de la passagère chaque fois qu'il la forçait.

— Les seins, travaille-lui les seins maintenant ! lança le chauffeur, comme ils abordaient une longue ligne droite. Plus fort, bon Dieu ! Comme si tu les arrachais ! Elle en a vu d'autres, crois-moi !

Comment pouvait-il ainsi parler de sa patronne ? Max tendit la main gauche et écarta le « chiffon » de lin pour dégager toute la poitrine. Elle avait des seins en poire, durs et coniques comme il les aimait. Leur pointe s'allongea de trois bons centimètres quand il se mit à tirer dessus.

Après tout, les anneaux, c'était fait pour ça...

La blonde gémissait et s'étranglait de plaisir. Max se mit à malaxer les globes de chair tandis que, de l'autre main, il sondait sans ménagement le ventre offert. Elle respirait à petits coups et ses yeux révulsés n'étaient plus que deux lunes blanches sous l'arc mauve des paupières.

Laissant le fort du Bourset à droite, le Mercedes escaladait la D 512 vers le parc régional de la Chartreuse quand Max sentit qu'il n'allait plus pouvoir attendre :

— Je n'y tiens plus... gémit-il en tirant fébrilement sur la ceinture de son jean. Je vais me la faire !

Le chauffeur tourna la tête un bref instant :

— D'accord pour une petite gâterie. Mais attends qu'on soient arrivés pour la baiser, d'accord ?

— OK. Je me sers juste de sa bouche !

— Sucez-le ! ordonna alors le chauffeur après une seconde

d'hésitation. Sucez-le à fond !

Max baissa son jean à mi-cuisses. Une hampe d'une impressionnante cambrure bondit à l'air libre. La passagère se redressa alors avec une lenteur de somnambule. Elle pivota sur les fesses, se pencha sur le ventre dénudé et porta le mandrin gonflé à éclater à ses lèvres.

Ses mains étaient glacées, mais sa bouche brûlante comme un four.

— Attends un peu ! conseilla le chauffeur, qui ne les quittait pas des yeux dans le rétroviseur. Tu vas voir ce qu'elle sait faire !

Les yeux grands ouverts, la nuque ployée, la passagère absorbait la tige centimètre par centimètre. Un truc que Max n'aurait jamais cru possible : il fallait vraiment qu'elle bloque sa respiration pour l'absorber comme ça, tout entier ! Mais elle y arriva. Une fois empalée jusqu'à la glotte, elle s'immobilisa.

Ses cheveux blonds cachaient ses lèvres distendues mais Max sentait son membre frémissant emplir toute sa bouche. Puis, avec une infinie lenteur, elle régurgita la hampe triomphante, flattant consciencieusement le frein au passage avec sa langue. Max gémissait. Elle redescendit d'un coup, remonta. Encore et encore. À chaque fois, ses cheveux blonds balayaient le ventre durci comme un rideau de scène.

— Je t'avais dit qu'elle aimait ça ! gloussa le chauffeur. Allez, madame, vous avalez tout ! lança-t-il avec un ricanement cynique.

La blonde accéléra son mouvement de pompage. Elle serrait fort, du bas jusqu'en haut, puis redescendait avec une torturante lenteur...

— Oh bon Dieuuu ! gémit Max.

— Lâche-toi, maintenant ! grogna le chauffeur, et mets-lui-en plein la gueule !

Mais c'était un autre plaisir que Max voulait. Il se retira brutalement et explosa au ras du beau visage penché sur lui. La blonde s'offrit docilement à l'averse laiteuse, sa main froide refermée à la base du membre. Mieux : quand ce fut fini, elle pressa la chair durcie comme pour en extirper les ultimes bouillons dont elle s'enduisit le visage en ronronnant d'extase.

Le 4x4 débouchait sur le col de Porte et entamait la descente vers Saint-Pierre-de-Chartreuse. Quelques voitures avec des skis sur le toit les croisèrent dans un chuintement de pneus. Le jour se levait enfin.

Max en était encore à récupérer quand le tout-terrain tourna sur sa droite et s'engouffra sur une piste escarpée et cahoteuse. Une épaisse forêt de sapin se dressait de part et d'autre du chemin de rousiers qui s'élevait en lacets. Ils firent encore deux cents mètres, puis le

chauffeur stoppa.

Il éteignit le moteur puis se tourna vers ses passagers :

— Deuxième acte. Tu es d'attaque ?

— Un peu ! s'exclama Max qui rebandait déjà, encore plus raide qu'avant.

— C'est beau, la jeunesse ! lança Carlo avec son inimitable accent sud-américain. Madame est-elle d'accord pour continuer ? ajouta-t-il avec une sorte de déférence si poussée qu'elle en était ironique.

Les bas de la jeune femme avaient glissé sur ses cuisses, ses joues et son menton étaient barbouillés d'un mélange de sperme et de rouge à lèvres. D'une main distraite, elle caressait le bijou scellé dans son nombril, mais son regard était toujours aussi vide. Même Max en fut frappé.

— Madame ? répéta le chauffeur d'un ton sec.

— C'est comme mon mari veut, Carlo, dit-elle d'une voix atone.

— Monsieur veut toujours davantage ! assura Carlo en ouvrant sa portière. Allez, ouste, dehors tous les deux ! Et plus vite que ça !

Max obéit le premier.

Devant eux, en surplomb et flottant dans le brouillard de l'aube, il y avait un refuge pour randonneurs. C'était une minuscule maison en pierre, avec un toit de lauzes, une porte en façade et un fenestron sur le côté. Tout autour, s'étendait un fantastique paysage de montagnes et de forêts que les cris des choucas, comme assourdis par la brume, rendait encore plus impressionnant.

Il n'y avait personne. « C'est vrai qu'on est lundi, réfléchit Max, et que les vacances ne commencent que dans une semaine. » Puis, sur la gauche, à une vingtaine de mètres, il repéra une puissante moto aux pneus cloutés. Elle était appuyée contre un arbre. Une Honda « Africa Twin », bicylindre, avec un gros réservoir chromé, une selle de cuir jaune et des fourches de suspension à grand débattement, un monstre qui affrontait sans problème les pièges du Paris Dakar.

Ursula descendit à son tour. Debout dans la neige, la peau livide et luisante de transpiration, on aurait dit une morte-vivante. Max se dit qu'elle ressemblait à un robot, ou à un de ces « répliquants » dans les films de science-fiction dont il était si friand.

— À poil ! ordonna le chauve.

Sans rechigner, la blonde ôta son corsage et ses bas. Le froid bleuissait sa peau mais elle ne semblait pas s'en apercevoir.

— Là-bas ! indiqua Carlo en montrant le refuge.

Toujours docilement, elle s'éloigna, pieds nus, les bras le long du corps. Ses fesses rebondies dansaient sous sa taille fine.

— Elle est hypnotisée ? demanda Max, intrigué par son comportement, maintenant que son premier plaisir était passé.

Il avait pensé à ça, sans trop savoir pourquoi. Le regard, peut-être. Son obéissance absolue...

— Non, répondit Carlo. Elle fait ça pour faire plaisir à son mari et elle adore ça, si tu veux tout savoir.

Il se pencha à l'intérieur de la voiture et prit une télécommande sur le tableau de bord, puis il sortit de l'autre poche les huit billets de cent euros, qu'il tendit à Max.

— Maintenant, tu lui fais le grand jeu !

Max enfouit les billets dans son parka sans les regarder.

— OK. Tu peux me faire confiance.

Quand ils arrivèrent au refuge, la blonde venait d'y entrer. Et Max comprit qu'il y avait déjà quelqu'un parce qu'un éclair de flash sortit de la petite maison. Du coup, il s'arrêta.

— Un ami, fit le chauffeur. Il fait des photos. Il n'y aura pas de problème.

C'était vite dit, réfléchit l'adolescent. Un voyeur, passe encore, mais deux ? Et où était le mari ? Il jeta un regard en arrière : c'était l'endroit rêvé pour un guet-apens.

Le chauffeur avait perçu son hésitation. Il héla quelqu'un à l'intérieur.

— Ludo ? Oh, Ludo ?

Un homme d'une trentaine d'années, trente-cinq tout au plus, sortit du refuge. Il avait des cheveux bouclés et des lunettes de vue aux épaisses montures de corne, et il portait un blouson de duvet, un pantalon de velours et de grosses bottes de moto.

Sans savoir pourquoi, Max se sentit rassuré. La moto tout-terrain, c'était donc la sienne. Le type tenait à la main un caméscope numérique de la dernière génération.

— C'est toi, l'étalon ? fit-il avec un grand sourire. Bon, je t'explique : pendant que tu prends ton pied avec la fille, je fais un film vidéo. Tu marches ?

— D'accord, dit Max, flatté malgré lui d'être appelé l'étalon. Mais pas d'embrouille, hein ? Juste un film.

— Ouais, un film. Pour qu'elle se le repasse quand elle sera bien vieille, le soir à la chandelle, s'esclaffa Ludo, entraînant le chauffeur dans son hilarité.

— Vas-y maintenant, elle t'attend, fit ce dernier.

Suivi par les deux hommes et tâchant de refouler la désagréable

impression qu'on lui cachait quelque chose, il poussa la porte que le chauffeur referma derrière eux. À l'intérieur, il faisait presque aussi froid que dehors. La cheminée était vide et une odeur de cendres mouillées et d'humidité imprégnait l'unique pièce. Max pivota sur les talons et sursauta. Il avait eu beau s'attendre à ce qu'il allait trouver, il eut du mal à déglutir sa salive.

Dans la pénombre tant bien que mal combattue par une minuscule fenêtre, une croupe large et ronde se projetait vers eux comme une double lune : la passagère du 4x4 était à genoux sur une couchette de bois recouverte d'une vieille couverture kaki, les reins cambrés à se casser et les genoux ramenés à hauteur des seins. Elle s'écartait les fesses à pleines mains, le visage tourné vers le mur de pierres sèches.

— À toi de jouer, souffla le chauffeur. Tu y vas comme une bête, hein ?

Max se déboutonna. La vision de cette croupe écartée, somptueusement offerte, avait fait renaître son excitation un instant retombée dans le froid.

— Juste une seconde ! fit Ludo qui, un genou sur le lit, cadrerait les cheveux dorés de la jeune femme. Tournez la tête ! lui demanda-t-il.

Ursula obéit, dévoilant ses yeux éteints. Il y eut un éclair : le caméscope était pourvu d'un mini-projecteur qui compensait la pénombre du refuge.

— Très bien ! La bouche ouverte, s'il vous plaît.

Le « cinéaste » fit d'abord un gros plan de ses lèvres béantes, puis, reculant d'un mètre, il filma les fesses déployées sur leur mystère obscur. Enfin, il se tourna vers Max :

— Tu peux y aller maintenant.

— Tu la travailles par derrière, si tu vois ce que je dire, lança le chauffeur. Et rien que là, hein ?

Max se hissa sur le lit. Il posa ses mains de part et d'autre de l'amphore des hanches. La peau était glacée. Il descendit en une longue caresse. La croupe s'évasait, musculeuse et si douce pourtant, marquée ça et là de curieuses crénelures. Des dessins ? Des cicatrices ? On aurait dit des lettres sculptées en creux. Un A ; un D. Et là, un H, tout près de l'aine... Il tourna la tête et vit Carlo qui tripotait son étrange télécommande, comme s'il hésitait à s'en servir.

Et pourtant, il n'y avait aucune télévision dans le refuge.

— Va jusqu'au fond ! lui intima le chauffeur en faisant disparaître le boîtier dans la poche de sa veste dont il ressortit un paquet de Camel. Inutile de la ménager, elle a l'habitude ! ajouta-t-il en allumant une cigarette.

Max, les dents serrées, s'appuya à l'entrée de la tendre ouverture et arquait les reins. En le sentant s'enfoncer, la femme poussa un feulement – c'était exactement ça : un feulement de chat, ou de tigre. Sa muqueuse était brûlante, comme tout à l'heure dans la voiture. Brûlante et trempée.

Millimètre après millimètre, le routard perforait le délicieux verrou – il prenait tout son temps, elle était encore serrée – quand Carlo allongea le bras et écrasa l'extrémité de sa cigarette sur ses reins. Il poussa un grognement de douleur, et dans le mouvement qu'il fit pour échapper à la douleur, il estoqua littéralement sa partenaire. Elle poussa un hurlement mais il s'abîmait déjà au plus profond d'elle.

Sans pitié pour ses gémissements, il accéléra le mouvement. Un œil sur le chauve et un autre sur le photographe, il n'était plus qu'un piston allant et venant sans répit. Quand, après dix minutes passées à la marteler comme un furieux, il s'enfonça une dernière fois en elle, Ursula ne bougeait plus, inerte et molle. C'est tout juste si elle poussa une plainte quand il se libéra en quelques spasmes.

En sueur, les jambes tremblantes, Max se retira et descendit du grabat.

— Si tu ne t'étais pas lâché dans la bagnole, tu aurais pu remettre ça, grogna le chauffeur en lui offrant une de ses cigarettes. Excuse-moi pour le coup de la clope, mais je te trouvais un peu timide...

Max aspira une bouffée de la Camel avec délectation. La blonde restait sur le ventre, les jambes ouvertes, ses mains toujours crispées sur le rebord de la tête de lit, inerte, mais dans une position qui lui parut brusquement exprimer toute la douleur de sa déchéance.

Le photographe sortit sans un mot et, à la faveur du rai de lumière qui entraît par la porte restée ouverte, Max put voir distinctement la lettre gravée sur le sexe lisse. Une « gravure » manifestement faite au fer rouge, comme on marque du bétail : les contours étaient nets, indurés et de couleur foncée.

Une vague de bile escalada l'œsophage de Max. C'était qui, ces dingues ? Et pourquoi un A ? A comme quoi ? Tandis qu'il s'interrogeait, le chauffeur parlait à l'oreille de la fille. Puis il se releva et elle se recroquevilla au fond de la couchette.

— J'ai froid, j'ai froid... marmonna-t-elle en claquant des dents.

Le chauve haussa les épaules, ramassa la couverture militaire qui avait glissé par terre et l'en recouvrit. Puis il sortit.

Resté seul avec la jeune femme qu'il n'osait même pas regarder tant il se sentait mal à l'aise, Max s'apprêtait à détalier à son tour quand il entendit la moto démarrer puis, dans un rugissement de cylindres, s'éloigner du refuge. Alors le chauffeur revint :

— Tu rentres seul et tu oublies tout ça. Il y a une cabine téléphonique en bas, à dix minutes. Tu n'auras qu'à appeler un taxi.

Max ouvrit la bouche puis la referma. L'homme insista :

— Tu oublies tout ça, OK ? Elle était d'accord !

— Oui, oui, elle était d'accord, répéta machinalement Max d'une voix détimbrée.

— D'ailleurs si tu parles, je sais où tu crèches... menaça le chauffeur.

— Pas de problème, balbutia Max.

Il avait peur, soudain. Ce type était capable de le tuer et de l'enterrer sous la neige. Personne ne savait qu'il était là, on ne le retrouverait jamais. Et, comme pour confirmer ses craintes, l'autre pointa deux doigts vers lui qu'il agita sous son nez.

— Blam ! ricana-t-il, imitant la détonation d'un pistolet.

Et il lui fit signe de sortir.

Dehors, il neigeait à gros flocons. La moto avait en effet disparu mais il y avait une surprise, une vraie : Destroy ! Le malinois était là, agitant la queue, sa langue pendant jusqu'au sol. Il les avait suivis jusqu'au refuge en profitant de leur faible vitesse !

Max se laissa tomber près de lui et enfouit sa tignasse rousse dans les poils chauds :

— Bordel, Destroy, on aurait dit qu'il voulait que je baise à mort sa bonne femme !

CHAPITRE III



Les guirlandes avaient fait leur apparition dans les rues de Paris et une neige fine voletait au-dessus des lampadaires allumés quand Boris Corentin et Aimé Brichot poussèrent à la volée la porte du bureau des Affaires Recommandées, la section reine de la Brigade Mondaine, au troisième étage du 36, quai des Orfèvres.

À huit heures du matin, ils venaient de prendre en filature un caïd albanais à son arrivée à Orly quand un appel sur le bipper de Boris les avait rappelés dare-dare au bureau. Le temps de sortir de l'aéroport et de remonter l'autoroute du Sud dans la cohue du petit matin, il était déjà neuf heures quand le commandant de police Corentin avait garé la Peugeot banalisée dans la cour.

— Il nous fait quoi, là, Baba ? râla son passager en s'extirpant de la voiture. Déjà qu'on a dû se lever à cinq heures pour aller attendre ce proxo à sa descente d'avion !

Le capitaine de police était aussi petit, maigre et chauve que sa flèche était grand, athlétique et... chevelu, doté d'une épaisse tignasse noire et bouclée, que son coéquipier tentait de « compenser » par une épaisse moustache à la Hercule Poirot.

— T'en fais pas, Mémé, tu sais bien qu'il nous garde toujours les meilleurs coups ! rigola Boris en inclinant sa stature d'athlète sur le guichet d'accueil où officiait une ravissante rousse. Bonjour

mademoiselle ! Vous êtes la nouvelle stagiaire ? Bienvenue parmi nous ! enchaîna-t-il sans attendre la réponse. Monsieur le Divisionnaire nous attend, je crois...

La supposée stagiaire au teint de porcelaine s'efforça vaillamment de ne pas vaciller sous son regard de braise. Avec son mètre quatre-vingt-cinq, ses yeux de jais et ses épaules de déménageur, Boris Corentin ne laissait aucune femme indifférente.

— Qui dois-je annoncer ? bégaya-t-elle en retenant sa respiration pour mieux bomber le torse, histoire d'augmenter ses chances.

— Ses fils préférés ! sourit Boris en détaillant les agréables rondeurs qui tendaient la chemise bleue réglementaire.

Elle devait porter un balconnet, voire, qui sait ?, une guêpière. Boris, en incorrigible homme à femmes qu'il était, avait remarqué une « recrudescence » de ce type de sous-vêtement.

— J'appelle M. le commissaire... susurra-t-elle, façon hôtesse de l'air avant le crash. Vos enfants sont là, monsieur, annonça-t-elle en décrochant le combiné avant que Brichot n'ait eu le temps de l'arrêter.

Il y eut un blanc, puis un hoquet de surprise lui souleva la poitrine et une rougeur de fraise envahit son front.

— Bien, monsieur. Je vous prie de m'ex...

Manifestement, « on » avait raccroché un peu sèchement à l'autre bout du fil.

— Alors ?

Elle posa l'appareil et montra la porte matelassée d'un geste du menton :

— Vous connaissez le chemin, je crois !

— Mais qu'est-ce qu'il a dit, Baba ?

— Justement, qu'il n'était pas votre papa ! rétorqua-t-elle, furieuse.

Il se fendit d'un sourire étincelant, format télévision 16/9 :

— Baba ? Mais c'est plus qu'un père pour nous, c'est un patron ! fit-il en lui saisissant la main dont il embrassa le bout des doigts. Oubliez ça, mon petit. Au fait, c'est quoi, votre prénom ?

— Ka... Karine, bégaya la stagiaire, de plus en plus pivoine.

Boris se dirigeait déjà vers la porte du saint des saints.

— Vous êtes ravissante, Karine, lui lança-t-il. Méfiez-vous !

— Me méfier ? Mais de quoi ?

— De tout ! répondit Aimé Brichot à la place de sa flèche dont il emboîtait le pas. Des hommes, des ogres et surtout des flics !

Ils passèrent la porte. La voix de fumeur invétéré du commissaire

divisionnaire Charlie Badolini les accueillit :

— Vous n'aviez pas l'intention d'aller aux sports d'hiver, j'espère ?

Assis derrière son bureau Empire estampillé du Mobilier national, il agita des doigts jaunis par des années de nicotine en leur indiquant les deux sièges visiteurs usés par d'innombrables générations de postérieurs policiers.

— Avant toute chose, sachez que je n'apprécie guère vos blagues de potache, surtout quand elles se font au détriment du petit personnel !

Affichant une expression faussement penaude, les policiers s'assirent. La pièce sentait le tabac froid, la fonte chaude des radiateurs et, curieusement, le chien mouillé. Renversé dans son fauteuil dont le dossier montait plus haut que son crâne rayé par trois mèches de cheveux gominés, le commissaire dévisagea ses deux meilleurs éléments d'un air bougon. Que démentait pourtant la petite leur malicieuse de ses yeux pétillant sous des sourcils poivre et sel.

— Je vous ai rappelé d'Orly parce que j'ai bien mieux pour vous qu'un marchand de chair humaine, reprit-il de sa voix poncée à la Job Spéciale, des cigarettes fortement nicotinisées qu'il faisait venir par cartouches de sa Corse natale. Une morte glissée dans un des mannequins de résine du chargement d'un semi-remorque à l'entrée du tunnel du Mont-Blanc, ça vous intéresse ?

Les deux super flics ne pipèrent mot. Depuis toutes ces années qu'ils travaillaient sous son autorité, Badolini n'avait laissé transparaître son estime et son affection à leur endroit qu'en de rares – très rares – moments ; pourtant, c'est toujours à eux qu'il réservait les affaires les plus compliquées ou les plus délicates. Le département des Affaires Recommandées qu'il dirigeait était un véritable champ de mines où sexe, pouvoir et politique formaient un cocktail Molotov qui, au moindre faux mouvement, menaçait de leur exploser au visage.

— Voyons, nous sommes le mardi 17 décembre, reprit Badolini. Ça vous donne jusqu'à Noël pour remonter jusqu'à l'assassin. Ça vous suffit, non ? ajouta-t-il, caustique.

— C'est-à-dire, patron, osa Mémé en triturant les branches de ses verres de myope – un signe d'extrême tension chez lui –, Jeannette et moi, on avait prévu d'emmener les enfants au ski, à Chantemerle, et comme on devait partir vendredi...

— Excellente idée ! le coupa Badolini avec un sourire carnassier, mon filleul doit adorer ça, non ?

— Non seulement il adore ça, mais sachez qu'il a eu son flocon d'argent l'année dernière ! se rengorgea Brichot, tout fier de pouvoir étaler les prouesses de son fils. Donc comme je vous le disais, patron,

la location du chalet part justem...

— Mais ne vous inquiétez donc pas, Aimé, ils se débrouilleront très bien sans vous ! l'interrompt le divisionnaire. En plus, tel que je vous connais, vous gâcheriez les vacances de vos filles aînées en allant les attendre à la sortie des boîtes de nuit !

Les jumelles ? En boîte de nuit ? À leur âge ? Brichot se tourna vers sa flèche. Le buste enveloppé dans un blouson de cuir noir qui mettait en valeur ses larges épaules, Boris Corentin contemplait ses ongles avec un petit sourire narquois. Un fauve au repos. « Évidemment, avec le corps d'athlète qu'il a, lui, il n'a pas besoin d'aller au ski pour entretenir sa forme, songea Mémé avec une pointe d'amertume : quelques nuits blanches avec une dévoreuse de santé, et le tour est joué... »

— Le tunnel du Mont-Blanc, patron ? s'étonna Boris. Mais je croyais qu'il était encore interdit à la circulation des poids lourds au-dessus d'un certain tonnage ! Qu'est-ce que ce qu'il fichait là, ce camion ?

— À en croire la déposition du chauffeur, un gamin de dix-neuf ans dont c'était le premier voyage, il se serait trompé d'itinéraire...

— Mais, de toute façon, même si c'est un trop gros morceau pour la gendarmerie locale, on n'est pas sur nos plates-bandes, patron...

— Tenez, soupira le divisionnaire en sortant son paquet de cigarettes pour faire diversion, j'ai reçu ça pour vous, enchaîna-t-il en guise de réponse en poussant vers eux une chemise cartonnée.

Il coinça une Job Spéciale à la jointure de l'index et du majeur, l'alluma et aspira une longue bouffée en dévisageant les deux hommes derrière sa main en éventail :

— Votre correspondant au SRPJ de Lyon, qui est sur le dossier, est un certain Garnier. Il a déjà interrogé le transporteur et le client italien, sans grand résultat, bref, pour le moment, il patauge un peu et, si j'ai bien compris, il compte sur vous pour lui ouvrir de nouveaux horizons. Ce dont je ne doute pas un seul instant. D'ailleurs, c'est votre intérêt, Brichot, si vous voulez rejoindre votre petite famille à Méribel !

— Chantemerle, patron ! le reprit celui-ci. Un capitaine de police, même au 7^e échelon, ne peut pas s'offrir Méribel avec femme et enfants, surtout en pleine saison des vacances de Noël !

Charlie Badolini fit semblant de ne pas avoir entendu.

— Bien, fît-il en se raclant la gorge, Boris, vous qui ne partez pas aux sports d'hivers, jetez-moi un coup d'œil sur ce dossier et dites-moi ce que vous en pensez...

Corentin obtempéra. Une photo en tomba, qu'il ramassa sans mot dire. C'était un agrandissement 20x30, en couleurs, qui montrait une fille nue. Comme une poupée russe, on l'avait glissée dans le moulage d'un mannequin, comme ceux qu'on voit dans les vitrines des magasins de prêt-à-porter.

La malheureuse était presque entièrement enfermée à l'intérieur, à l'exception de son visage qui apparaissait par une découpe circulaire, visiblement pratiquée à la lame dans le plastique de la structure. L'effet était d'autant plus hallucinant qu'elle avait les joues barbouillées de maquillage et la bouche ouverte et raidie dans un rictus d'effroi. Boris ne put s'empêcher de penser à ce fameux plan d'un vieux film de Mario Bava, *La Vierge de fer*, au moment où l'on allonge de force l'héroïne dans un sarcophage dont les parois internes sont hérissées de longues pointes de fer.

Les maxillaires durcis, Boris Corentin passa le second cliché à Mémé. On avait découpé la coque jusqu'au sternum, pour dégager à moitié le cadavre. Le buste et la tête en plastique étaient rejetés sur le côté, évoquant quelque mue monstrueuse, mais la morte épousait encore la position du mannequin, un bras levé, un autre à l'équerre.

La morte était nue, évidemment.

C'était une jeune femme aux cheveux teints en blond, à en juger par la couleur brune de sa toison intime en tout cas, au type méditerranéen assez marqué. Vraisemblablement une Italienne du Sud, supputa Boris, d'après son nez camus, son teint mat et sa bouche voluptueuse malgré le cri muet qui s'était figé sur ses lèvres pour l'éternité. Une Italienne ou une Roumaine, peut-être une Albanaise, ces deux pays étant les derniers « viviers » européens où se fournissaient en « chair fraîche » les criminels du sexe.

Sur les photos suivantes, la victime était aux trois quarts dégagée de son enveloppe.

« Quelle belle fille c'était », se dit Boris, bouleversé par la vision de ce corps si jeune, bien trop jeune pour mourir. Il remarqua qu'elle était entièrement épilée. Une danseuse, un mannequin ? Non. Pas assez longiligne. Et puis, la teinture de ses cheveux virait au noir aux racines, ce qui indiquait à l'évidence qu'elle n'était guère soucieuse de son apparence. C'est alors qu'il remarqua les mamelons de seins.

Ils étaient repliés sur eux-mêmes et cousus au fil à pêche – ou avec quelque chose de semblable. Elle avait aussi de curieuses marques noirâtres ici et là, comme si elle avait été martelée de petits coups un peu partout.

— Ça alors ! souffla Brichot.

Un ange passa, les ailes lourdes de compassion. Les deux hommes

dévisageaient la pauvre fille, et c'était comme si elle leur renvoyait leur regard depuis cet au-delà rempli de haine et de terreur où l'avaient expédiés ses assassins.

Le divisionnaire reprit de sa voix rocailleuse :

— Je ne sais pas qui sont les dingues qui lui ont infligé un tel supplice et le reste, mais vous allez me les trouver. Je ne veux pas qu'ils passent Noël devant un sapin chargé de cadeaux, comme tous les braves gens... Le reste, ce sont les marques de fouet, de pinces, de liens, reprit-il en hochant tristement la tête, après un temps d'arrêt. Tout ça est sur les autres photos. Ah, elle a aussi des scarifications assez curieuses. En fait, on dirait qu'elle a été « imprimée », si je puis dire.

— Imprimée, patron ?

— Étudiez bien les gros plans. Je vous préviens, ça n'est pas beau à voir.

Ils étaient agrafés au rapport de la gendarmerie et à celui du procureur de la République de Chambéry. Entièrement sorti de sa gaine de plastique à présent, le corps avait été disposé sur une bâche étalée à même le macadam humide de neige fondue. Les fesses et les reins étaient criblés de marques profondément incrustées dans la chair. Une bonne douzaine, peut-être plus. Des lettres de l'alphabet, comme si on avait répandu sur elle le contenu d'un casier de typographie.

Les deux flics restèrent un long moment sans voix.

— Ce sont des *brandings*, non ? finit par dire Boris.

— Des quoi ?

— Des *brandings*, patron. Vous savez, ces brûlures que s'infligent certains adeptes du sadomaso particulièrement déjantés...

— C'est bien ça, confirma Aimé Brichot d'un air écœuré.

— Vous croyez qu'elle faisait ça pour le plaisir ? grogna Badolini en époussetant d'un geste nerveux le revers de son sempiternel costume bleu pétrole constellé de cendre de cigarette.

— Elle, je ne sais pas, patron. Ce que je sais c'est qu'il y a des gens, hommes et femmes, qui aiment s'infliger ce genre de truc. J'ai même croisé une fille qui se cousait le sexe, pour tout vous dire... Une fille sympa, au demeurant, et très séduisante.

— J'ai beau être blindé par des années de métier, je n'arrive pas à m'y habituer à toutes ces horreurs, souffla Brichot.

— Vous avez remarqué ? continua Corentin, les *brandings* sont anciens. On dirait même que la peau est indurée autour du contour de la lettre, non ?

— Et alors ? releva Badolini.

— Ça laisserait supposer qu'elle les avait depuis un bon bout de temps. Peut-être des années. Autrement dit qu'elle n'est pas morte de ça.

— Exact.

— Ni d'étouffement, non plus d'ailleurs. Sa peau est à peine bleuie... Pas de mucus, ni de langue sortie...

— En fait, elle est morte de froid, lâcha Charlie Badolini.

— De froid ?

— Hypothermie. Elle était enfermée là-dedans mieux que dans un cercueil. Il semblerait qu'elle y soit entrée de son plein gré : les gendarmes n'ont relevé aucun signe de contrainte. Tout juste, a-t-elle dû essayer de crier, d'appeler au secours, quand elle a compris qu'elle allait mourir, quelque temps avant de sombrer dans le coma de l'engourdissement, d'où cette expression d'horreur inscrite sur ces traits.

— On l'a trouvée où, exactement ? demanda Brichot.

— Dans un camion, dans la matinée de dimanche dernier. Tout est là-dedans, précisa le divisionnaire en se calant dans son fauteuil. En gros, je vous résume : il y a trois jours, vendredi 13 donc, à dix heures du matin, un Fiat de dix-neuf tonnes appartenant à la compagnie de transport Prompta, une société italienne, se présente devant le péage du tunnel du Mont-Blanc et tombe en panne d'embrayage. Le routier, comme je vous l'ai dit un débutant dans le métier, originaire de Voiron, casier judiciaire vierge, affirme qu'il ne savait pas que le tunnel n'était pas encore réouvert après l'incendie. Il gare donc son camion sur le parking, essaie de réparer et finit par appeler sa boîte. On lui répond qu'on va dérouter un autre véhicule dans la journée pour transférer le chargement et l'acheminer de l'autre côté, par le tunnel de Fréjus. Vous me suivez ?

— Tout à fait, patron.

— Manque de chance, il se met à neiger vers midi et le camion de secours se retrouve coincé sur l'autoroute, brouillard, congères, routes verglacées, dérapages en série, bref c'est le foutoir. Le semi-remorque en panne passe donc la nuit du vendredi au samedi sur le parking et le chauffeur prend une chambre à l'hôtel. Or, cette nuit-là, la température est descendue à moins vingt degrés dans le coin...

Le commissaire s'interrompt, le temps d'écraser un énième mégot dans le cendrier avant de poursuivre :

— Et, comme la fille était nue dans sa coque de plastique, elle est morte de froid, tout simplement. Prisonnière de son sarcophage. Le

samedi matin, la tempête de neige continue et le camion de remplacement est toujours immobilisé dans la vallée ; enfin, le dimanche matin, le 15 donc, il peut reprendre la route et le chauffeur du premier poids lourd retourne sur le parking où son véhicule était resté garé. Par hasard, une voiture de la douane volante s'arrête sur l'aire de stationnement pour faire pisser le chien qui se met à tournicoter autour du camion...

— ... parce qu'il sent une odeur de mort, compléta Corentin.

Charlie Badolini lui jeta un coup d'œil de prof satisfait de son élève :

— Exactement. Intrigués par son comportement, d'autant plus anormal que les documents de la marchandise transportée ne faisaient état d'aucune denrée périssable, les douaniers font donc ouvrir les portes du semi-remorque. À l'intérieur, comme annoncé sur les papiers du fret, ils découvrent effectivement les deux cents mannequins, des modèles grandeur nature, fabriqués dans une usine grenobloise pour un client milanais. Les douaniers farfouillent un peu, le chien tombe en arrêt devant un mannequin attaché aux ridelles, alors que les autres étaient simplement entassés les uns sur les autres, protégés par des housses. Après avoir détaché les sangles, l'un des fonctionnaires a voulu soulever le mannequin en question et, compte tenu de son poids, il a immédiatement compris qu'il y avait quelque chose à l'intérieur. Il a attrapé ce qui lui tombait sous la main – un sécateur – et il a découpé le crâne.

— Et un autre visage est apparu sous celui de la poupée...

Badolini hocha la tête.

— Le chauffeur est en garde à vue, reprit-il après quelques secondes de silence où chacun imaginait le supplice vécu par la jeune femme qui, de toute évidence, n'avait pas pu entrer seule dans son sarcophage. Mais il est à peu près sûr qu'il n'y est pour rien. D'ailleurs, il a piqué une crise de nerfs en découvrant le cadavre.

— Il n'y avait pas d'empreintes ? demanda Corentin.

— S'il y en avait, elles ont disparu, soupira le commissaire. La fille était là-dedans depuis presque quarante heures et, paradoxalement, elle avait beaucoup transpiré avant de mourir gelée. Sans compter le frottement du plastique sur la peau, même si elle pouvait à peine bouger. En outre, dans la précipitation des premières investigations, les gendarmes l'ont laissée un bon bout de temps sur le parking, et il avait recommencé à neiger...

— Mais, patron, intervint Corentin, si on considère qu'elle n'a pas pu y entrer toute seule, comme vous le disiez tout à l'heure, cela signifie qu'on l'a poussée à le faire et, dans cette hypothèse, pourquoi

a-t-elle accepté ? Un jeu qui a mal tourné ? Une nouvelle cachette pour immigré clandestin ? Ou alors, elle était droguée ?

— C'est un meurtre, Boris, rectifia Badolini. Elle est morte de froid, mais je suis convaincu que c'est un meurtre. Une femme n'accepte pas de se faire trimballer comme ça, toute nue sur les routes, sans être tombée sous la coupe d'un sadique. Un sadique criminel... Et puis, il y a ces... ces *brandings*, comme vous dites. On a un rapport de la Synthèse [1] là-dessus.

L'œil noir de Boris Corentin lança un éclair :

— Ah, parce que ce n'est pas la première ?

— C'est la première qui en meurt, soupira le commissaire. D'après le dossier, il y a déjà eu deux affaires de ce genre, classées sans suite : une femme de notable, à Grenoble, arrivée la nuit de Noël 1999 aux urgences, avec un beau P imprimé au fer rouge sur le sein droit – l'hôpital a fait un signalement mais le mari était conseiller général du département et il a étouffé l'affaire. Et puis, il y a deux ans, à Valence, une petite employée espagnole : marquée de trois lettres la même nuit, elle est rentrée chez elle complètement sonnée, sa colocataire l'a vue sous la douche et a appelé « SOS Femmes battues ». Elle est repartie dans son pays un mois plus tard et a totalement disparu de la circulation. De toute façon, elle avait refusé de porter plainte.

— Elle travaillait où ?

— Chez un couple de notaires de la région. Ils prétendent qu'elle n'a pas laissé d'adresse. S'ils étaient dans le coup, ils ne se sont pas fait remarquer depuis.

— On a peut-être un début de piste, là...

— Je ne crois pas, grogna Badolini. Ce notaire est un échangiste notoire, mais le fait qu'il offre sa femme à d'autres ne veut pas dire qu'il soit pour autant un tortionnaire. Quant au conseiller général, il a fait son chemin depuis, il est même devenu quelqu'un de très haut placé. Une grosse pointure de la politique française qu'on ne rencontre pas comme ça...

— Qui est-ce ?

— Il est secrétaire d'État...

Quand Baba révéla son nom, Mémé ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes. Corentin, lui, se contenta d'un haussement de sourcil. Rien de nouveau sous le soleil, au fond. Depuis vingt ans qu'ils travaillaient avec Baba, ils avaient eu plus que leur lot d'avocats pédophiles, de médecins sadiques et autres politiciens manipulateurs, sans compter les hommes d'Église pervers et les journalistes maîtres chanteurs sans vergogne...

— Que voulez-vous, les liens qui cimentent un couple sont la plupart du temps ahurissants ! philosopha Badolini en se levant.

— Ah non ! Pas chez nous, en tout cas ! s'insurgea Brichot, Jeannette et moi...

— Probablement ! sourit Baba. Mais, franchement, Brichot, pouvez-vous vous vanter de la connaître au plus profond d'elle-même ? Et si c'était une grande perverse, hein ?

Jeannette, en guêpière et bas noirs ? Mémé, l'œil rond, se garda bien de répondre et se mit à épousseter son pantalon acheté, hors de prix et pourtant en solde, chez Old England : c'était sa consolation devant les duretés de l'existence, ça, les tweeds les plus doux et les chemises Oxford à cols boutonnés.

— Quoi qu'il en soit, reprit le divisionnaire, si j'étais vous, je renoncerais tout de suite à essayer de contacter ces gens : ils ne trouveraient même pas une seconde de leur précieux temps à vous accorder. Et vous leur parleriez de quoi ? D'anciennes galipettes ? Prenez donc l'affaire là où elle commence, messieurs : par cette malheureuse fille. Il n'y a pas de disparition signalée qui colle à son profil et, avec la trêve des confiseurs, nous pouvons retenir l'information au moins jusqu'à Noël. Après, il y aura bien un petit malin qui sortira l'affaire dans le journal local, et vous aurez les médias sur le dos.

— OK, patron, dit Boris en se levant.

Mémé l'imita avec un temps de retard – il était encore sous le coup de ce que lui avait suggéré Baba concernant les éventuels vices cachés de Jeannette !

— Le médecin légiste de l'Institut médico-légal de Lyon, où elle a été transportée, devait autopsier la victime aujourd'hui. Allez-y et coincez-moi le salopard qui l'a mise dans cet état-là avant qu'il ne recommence...

Resté seul, le commissaire divisionnaire Charlie Badolini alla se camper devant la fenêtre, les mains jointes dans le dos. En contrebas, la Seine roulait des eaux limoneuses sous un ciel bleu acier à nouveau limpide et, place Saint-Michel, des passants se hâtaient, des cadeaux pleins les bras...

— Joyeux Noël à tous ! siffla-t-il entre ses dents.

CHAPITRE IV



Le même jour, quand Carlo entra dans la cuisine en début d'après-midi, Ursula déjeunait d'un peu de saumon et d'une salade. Elle s'était rendormie après qu'il l'ait ramenée à la maison, et c'est un coup de fil de son mari qui l'avait réveillée ; il voulait savoir comment ça s'était passé. La voix pâteuse de sommeil, elle l'avait assuré qu'elle avait fait exactement tout ce qu'il voulait. Il rentrait le lendemain par le TGV de midi.

Elle s'était levée péniblement, avait pris une douche froide, deux cachets d'aspirine, un cocktail de vitamines et, depuis, elle tentait d'émerger de cet état semi-comateux où l'avait plongée l'épisode de la voiture et du chalet. C'était comme si ces scènes avaient été vécues par une autre et pourtant il lui en restait un ébranlement nerveux qui la laissait sans forces.

— Levez-vous ! ordonna Carlo.

Quand elle fut debout, il engloba du regard la silhouette coulée dans la chemise de nuit vaporeuse, puis, d'un geste impérieux, il écarta les pans du vêtement. Ursula détourna le visage. À Astiz, elle obéissait sans réfléchir car elle était son enfant, sa chose. À Carlo, elle n'obéissait que parce qu'il était la créature d'Astiz, une sorte de valet sinistre et pervers qui la troublait malgré elle.

Les mains du chauffeur s'attardèrent sur ses seins orgueilleux, son

ventre, ses cuisses. Un moment, elle crut qu'il allait se décider et la prendre là, debout, un pied sur une chaise, mais il se contenta de poser quelques questions précises auxquelles elle répondit d'une voix morne : Non, le garçon ne l'avait pas déchirée. Oui, elle avait aimé se faire sodomiser. Carlo effleura les ailes du bijou fixé à son nombril pour s'assurer qu'elles étaient bien fixées, puis il recula d'un pas.

— C'est bien. Monsieur sera content de vous.

Elle restait les jambes ouvertes, le ventre en avant, comme il l'avait mise.

— Habillez-vous ! ordonna-t-il avec un geste agacé. Je dois vous redescendre en ville pour quinze heures. Le photographe vous remettra le film de vos derniers ébats, pour que vous puissiez le montrer au *señor* Farno.

Sans un mot de plus, il s'éclipsa.

Il logeait au-dessus de la maisonnette qui servait de cuisine d'été et de vestiaire à la piscine. Son appartement de fonction possédait la particularité d'avoir un double accès : un à l'extérieur, par une porte en fer qui s'ouvrait derrière la maisonnette et qui était donc invisible depuis la maison, et un autre par le sous-sol, via un escalier à vis qui descendait jusqu'à la chaufferie, laquelle communiquait avec le rez-de-chaussée de la maison. De sorte qu'elle ne pouvait jamais savoir s'il était là ou non et s'il n'allait pas apparaître par surprise.

C'était voulu, bien sûr, comme était voulue la température des radiateurs : il régnait toujours une chaleur de four dans la maison. Astiz voulait que sa femme ne porte que des robes légères ou des peignoirs chez eux, quand il ne l'obligeait pas à rester en slip et soutien-gorge, voire totalement nue. Avec les années, elle avait fini par s'habituer à renoncer à toute intimité. À telle enseigne qu'il arrivait même que Carlo la surprît dans les positions les plus secrètes – aux toilettes ou rendant hommage à la virilité de son mari avec sa bouche, par exemple, sans qu'elle ressentît la moindre gêne.

De toute façon, avec ce qu'Astiz lui imposait lors des « soirées au paradis »...

Elle repensait encore à tout ça quand, à douze heures trente tapantes, Carlo vint la chercher et la fit monter dans la voiture. Ils descendirent la côte à petite allure et prirent la direction de Grenoble.

Pelotonnée dans une couverture sur la banquette arrière de la puissante Mercedes, bien à l'abri de toute agression extérieure, Ursula se laissa peu à peu envahir par une sensation de bien-être ; elle se surprit même à ressentir un sentiment de bonheur. Après tout, elle était jeune, belle, et riche. Elle avait un mari attentif et encore passionné après dix ans de mariage. Tant pis si elle devait pour cela

lui passer tous ses caprices sexuels : n'était-ce pas aussi pour cela qu'on se mariait ? Aurait-elle voulu avoir une vie aussi terne que celle de sa mère ou, pire finalement, celle de ses voisines, que leurs maris trompaient avec leur secrétaire ou leur attachée de presse ? Leurs infortunes conjugales étaient de notoriété publique dans cet environnement provincial où chacun savait tout sur chacun en dépit des barrières, des portails électroniques, et des caméras. Tout se savait, et pourtant rien de ce qui se passait dans le sous-sol de la villa Farno, lors des « soirées au paradis ».

— Je vous dépose au *Saturne*, madame, lui lança le chauffeur, sans se retourner, comme ils entraient en ville. Je reviendrais vous rechercher dans une heure. J'ai une course à faire.

— Comme vous voudrez, Carlo, souffla-t-elle.

Les « soirées au paradis »... Avec son humour bien particulier, Astiz avait ainsi baptisé les réceptions privées qu'il donnait, trois ou quatre fois l'an, pour le club. Il réunissait vingt-cinq amis, des complices plutôt, qui venaient là satisfaire leurs penchants les plus secrets et vivre les fantasmes sexuels les plus débridés. Un bref instant, Ursula eut, dans une sorte de flash, la vision de corps nus se contorsionnant voluptueusement sur des croix, dans des harnais et sur des canapés recouverts de cuir noir. La bacchanale bat son plein. Une porte s'ouvre, une grande lueur soufrée envahit les pièces tendues de velours pourpre. Des hommes entraînent l'Ange dans la « chambre ardente ». Elle entend un cri, un seul, terrible. Et quand elle entre – car elle finit toujours par entrer, bien sûr – elle voit des corps à demi pliés besogner férocement un corps inerte...

Il était trois heures pile quand Carlo stoppa la voiture devant la devanture or et rouge du cybercafé *Saturne*, près de la cité administrative. La moto tout-terrain était là, bien reconnaissable à sa selle jaune et ses fourches surdimensionnées. Ursula descendit et poussa la porte de verre granité marquée d'un logo en forme d'anneau.

Le photographe était assis au fond de la salle vide, devant une tasse de café. Il se leva à son approche. S'il n'avait pas quitté ses bottes de moto – « est-ce qu'il les retire seulement pour dormir ? » songea Ursula, amusée –, il avait enlevé ses grosses lunettes à monture de corne, et cela le rajeunissait encore. Elle s'assit sans attendre qu'il tirât sa chaise.

— Vous prenez quelque chose ? demanda le jeune homme en se rasseyant, visiblement embarrassé par la situation.

Comme elle hochait la tête pour refuser, il ouvrit la bouche puis la referma, fixant son interlocutrice avec une expression d'incrédulité dans les yeux : comment une jeune femme pouvait-elle se livrer

pendant des heures aux coups de boutoir d'un amant de passage, se soumettre sous ses yeux aux poses les plus éhontées et se poignarder avec les accessoires les plus barbares, et, le même jour, réapparaître devant lui, redevenue la grande bourgeoise hautaine et distante qu'elle était sûrement !

Gêné par le silence qui s'installait pesamment entre eux, Ludo fouilla dans ses poches, en sortit une cassette Fuji et la posa sur la table. Le film en 8 mm tourné le matin même dans le refuge. Avec ce grand niais de rouquin qui arborait un faux air à la Brad Pitt.

— Votre mari sera content, j'espère, finit-il par lâcher en s'efforçant de maîtriser le tremblement de sa voix. Vous êtes très... enfin, très convaincante...

— Je n'en doute pas.

Elle rafla la cassette et l'enfouit dans les plis de son manteau.

— Finalement, je prendrais bien un café, dit-elle en jetant un coup d'œil à sa montre – une Bulgari, bien sûr, la plus chère, comme tout ce qu'elle portait.

Le cœur de Ludo fit un bond dans sa poitrine. Il héla le patron derrière son comptoir :

— Deux cafés ! Vous avez un peu de temps ?

— Oh, le temps... murmura-t-elle.

Il y avait une telle détresse dans ces quelques mots que Ludo en fut bouleversé. Elle avait l'air si triste, soudain... « Au fond, se prit-il à penser, le fric, le confort, ça ne fait pas toujours une vie heureuse. Oui, elle posait à poil et se faisait défoncer pour faire bander son mari, et puis quoi ? On ne la voyait jamais en ville. Elle n'avait pas d'enfant. Elle devait s'ennuyer à périr, toute seule, là-haut... » Pris d'une impulsion, il posa sa main sur la sienne :

— Écoutez, je voudrais que vous sachiez que je... enfin... que je vous comprends.

Non seulement, elle ne retira pas sa main, mais elle sembla apprécier ce contact.

— Vous vous dites que je paye cher ma situation, c'est ça ? fit-elle avec un léger soupir. Que j'aurais dû rester une petite manucure, propre sur elle, à huit mille balles par mois, quitte à tailler une pipe à mon patron chaque fois que je lui demanderais une augmentation ?

Elle laissa passer quelques secondes avant d'ajouter d'une voix presque rageuse :

— Et puis quoi, vous pensez que je suis une pute, hein ?

Le patron du bar avait posé deux cafés fumants sur le guéridon et s'éloignait discrètement.

— Mais non, bafouilla Ludovic, je sais bien que vous... que vous faites ça pour plaire à votre mari ! Moi aussi, je, enfin, je...

— Il vous fait peur à vous aussi, c'est ça que vous voulez me dire ? acheva-t-elle, subitement calmée.

— Oui, c'est ça, avoua-t-il après une brève hésitation. Il me fout la trouille. Comme à vous.

Elle laissa passer un silence, tout en remuant pensivement son café :

— Pour moi, c'est un peu plus compliqué.

— Vous n'êtes pas obligée de faire ça...

Elle leva sur lui ses yeux bleus – un bleu sombre, presque noir, par moment, myosotis l'instant d'après. Il avait cru qu'elle serait fâchée, mais non :

— Vous non plus, Ludovic, vous n'êtes pas obligé de faire ce genre de travail. Et pourtant, vous le faites bien !

— Pour l'argent, dit-il piteusement.

Elle l'avait appelé Ludovic et une bouffée de désir lui incendia la moelle épinière. C'était encore plus délicieux que quand elle se faisait prendre à quatre pattes par un type recruté sur le trottoir.

— Moi, je le fais par amour, soupira-t-elle. Enfin... c'est ce que je me dis quand je suis sur le point de craquer.

— Comme maintenant ?

C'était la question de trop. Elle se renferma comme une huître.

— Ça, c'est mes affaires, fit-elle sèchement.

Il se serait gîflé. Qu'est-ce qu'il avait cru, lui, Ludovic Avidon, petit artisan minable qui faisait du porno en catimini ?

— Excusez-moi. Je n'aurais pas dû.

Elle lui retourna un regard méprisant :

— Ne vous excusez jamais ! Farno n'aime que les vrais hommes, et les vrais hommes ne rampent pas devant les femmes. C'est ça qu'il aime, ajouta-t-elle sans transition d'une voix soudainement brisée. Et moi aussi, j'aime ça. Le monde est plus simple comme ça, Ludovic : vous ordonnez, j'obéis ! Comme ce matin.

Elle se tut. Avidon restait sans voix, confus et furieux à la fois. « Et si je lui ordonnais de me suivre aux toilettes, là, tout de suite, lui suggéra une petite voix dans sa tête ? Si je lui ordonnais de... » Des images rouges dansaient devant ses yeux. Le regard pensif d'Ursula le tira de sa rêverie.

— Je sais à quoi vous pensez, dit-elle d'une voix égale. Mais c'est impossible, vous le savez bien. Vous n'avez pas le droit.

— Non, je n'ai pas le droit, dit-il, humilié.

Trois ans plus tôt, en effet, quand Farno avait pris contact avec lui, via une petite annonce dans un magazine échangiste, il avait senti tout de suite que sa vie allait changer. Plus de publi-reportages minables chez les industriels de la Maurienne, plus de portraits de mémères dans les maisons de retraite : il lui proposait un contrat mensuel, reconductible par accord tacite, et pour faire quoi ? Photographier sa femme ! Et pas n'importe quelles photos : les plus crues, les plus dures, sans compter les films qu'il tournerait lors de petites soirées privées appelées, allez savoir pourquoi, « soirées au paradis » !

— Vous comprenez, sans doute, que vous ne devrez garder aucun matériel, aucun négatif ? avait précisé l'étranger de sa voix aux intonations rocailleuses – il avait encore un fort accent espagnol à l'époque. Que vous ne devrez jamais révéler à personne le type de travail que vous effectuerez pour moi au prix exorbitant que nous sommes convenus ?

Et, bien sûr, cela va sans dire, ne jamais vous approcher d'elle ? Sachez que le moindre écart, vous le paierez au prix fort ! Comme lui, ajouta-t-il en s'approchant du frigidaire où, comme d'habitude, ronronnait Moustique.

Ludovic Avidon adorait les chats. Il en avait quatre, dont ce persan bleu magnifique, qui dormait toujours sur le réfrigérateur. Farno avait alors sorti un couteau d'un geste vif, si vif que Ludo n'avait rien pu faire.

— Comme le chat, avait répété le client, avant de tourner les talons, laissant le cadavre du persan égorgé dont le sang ruisselait sur l'émail blanc.

Avidon s'ébroua pour chasser cette vision atroce de sa tête. D'ailleurs Ursula s'était levée et enfilait ses gants. Il capta une bouffée de son parfum capiteux, un peu fort pour une blonde, et quelque chose craqua en lui :

— Et si je vous disais qui est votre mari ? lança-t-il. Qui ils sont vraiment, lui et son chauffeur ? Est-ce que ça vous aiderait ?

Elle se pencha, ses seins lourds tendirent l'échancrure de sa blouse en soie :

— Qui mieux que moi sait qui il est, Ludovic ? lui renvoya-t-elle d'un petit ton moqueur.

Elle se détourna. Le pan de son manteau balaya le guéridon, renversant la tasse d'Avidon. Le chauffeur venait d'apparaître à la porte et la cherchait des yeux.

Quelque chose dans l'expression du jeune homme dut retenir son attention car il fronça les sourcils. Ursula le contourna et sortit. Après

une interminable seconde pendant laquelle il ne cessa de fixer le
photographe, Carlo la rejoignit.

Ludovic saisit d'une main tremblante la tasse de café que la jeune
femme n'avait pas bue et la porta à sa bouche. Le rebord de faïence
avait le goût de son rouge à lèvres.

— Il me la faut, bredouilla-t-il. Il me la faut ! Ça ne peut plus
continuer comme ça...

CHAPITRE V



Les roues de Téflon ne firent aucun bruit quand le bac qui contenait la dépouille de l'inconnue du Mont-Blanc jaillit du mur étincelant. En quelques gestes, l'employé de la morgue fit glisser le corps recouvert d'un drap blanc sur une civière, et de là, le propulsa sur une table de zinc au beau milieu de la pièce. Il replia le drap sur lui-même et se recula pour laisser du champ aux visiteurs.

Le corps nu semblait taillé dans du bois. Les paupières étaient closes et les cheveux semblaient plus longs que sur les photos. Les fils chirurgicaux qui avaient servi à recoudre la cicatrice en Y de l'autopsie, ceux qui maintenaient les mamelons repliés sur eux-mêmes ainsi que les nombreuses marques qui constellaient le corps martyrisé de la victime dessinaient sur sa peau livide une forêt de hiéroglyphes incroyablement dense.

Corentin et Brichot, qui avaient pris le TGV de six heures du matin, auraient tout donné pour boire un café brûlant allongé d'un trait de cognac.

— Alors, toubib ? finit par demander Boris. Votre avis ?

Le médecin légiste, qui les avait accueillis à la porte de l'Institut médico-légal, avenue Rockefeller, s'appelait Alonnier. C'était un homme encore jeune qui arborait une calvitie triomphante et une carrure de footballeur. Sa blouse couverte de taches brunes bâillait sur

une chemise hawaïenne et un pantalon d'été d'une étonnante couleur prune. « Ce doit être sa façon à lui de lutter contre l'ambiance déprimante des lieux », songea Boris, un peu surpris par l'allure de son interlocuteur.

— Bon, elle est morte d'hypothermie, ça, vous le savez. Pas de papiers, pas de bijoux, pas de vêtements, pas de montre, rien, énuméra-t-il calmement. La police scientifique est en train d'analyser le mannequin, mais, a priori, il n'y a ni empreintes digitales, ni indices particuliers. Joby, fit-il en se tournant vers son assistant, vous voulez m'apporter mon rapport ? Il est sur le bureau.

Boris et Mémé comprirent qu'il désirait rester seul avec eux et ils se rapprochèrent instinctivement.

— Normalement, c'est à Grenoble qu'elle aurait dû être autopsiée, non ? reprit-il en posant sur eux un regard interrogateur. Ils sont débordés, c'est ça ?

— On est plutôt pressés, confirma Corentin d'un mouvement du menton. Il leur fallait huit jours, et on voudrait bien régler cette affaire avant Noël.

— Autrement dit, avant lundi prochain... C'est votre divisionnaire qui vous met le turbo ? sourit Alonnier. Il la connaissait, cette fille ?

— Personne ne la connaît. Et c'est par le grand des hasard qu'elle – ou plutôt son cadavre – a été interceptée, sinon elle passait de France en Italie incognito, au milieu d'un lot de mannequins, le renseigne Corentin. Comme un colis, ni plus ni moins.

Alonnier eut un petit sourire où s'exprimait un désarmant mélange de cynisme et de regret.

— Drôle de marchandise, quoi qu'il en soit ! fit-il en tirant un stylo à pointe fine de sa poche de poitrine et en contournant la table d'examen. On en voit pourtant des vertes et des pas mûres, ici. Des noyés, des éventrés, des pendus, des asphyxiés, mais on dirait que cette fille a vécu tout ça en même temps, pendant des années... Ça n'empêche pas qu'elle était en bonne santé, remarquez. On saura précisément son âge par l'analyse de ses os. Pas d'enfants, pas de traces d'opérations pour autant qu'on puisse en juger au milieu de tout ça... Mais, d'ores et déjà, je peux vous dire que les prélèvements sanguins ont révélé la présence d'un neuroleptique de la famille des phénothiazines. C'est un calmant très puissant, utilisé pour traiter les psychoses. Le sujet devient un robot, docile, insouciant, tout en restant parfaitement conscient. Simplement, c'est un légume. Un légume qui obéit à tout.

— Une toxicomane ? demanda Brichot.

— Je ne dirais pas ça. En tout cas, pas volontairement.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? dit Corentin.

— L'absence de traces de piqûres là où elles se font ordinairement : sur les bras et les cuisses, mais aussi entre les doigts de pied, sous la langue, etc. Je veux dire que si cette fille avait été une vraie droguée, avec des fixes réguliers, ça se verrait : elle serait trouée comme un carton de tir.

Joby revenait avec une chemise de carton d'où dépassait une liasse de papiers.

— Ah merci, je vous rappellerai quand on aura fini, le congédia Alonnier. Voilà, c'est pour vous, reprit-il après le départ de son assistant. Pour en revenir aux piqûres de seringue, je n'en ai trouvé qu'une, dans le nombril. Là, précisa-t-il en pointant l'ombilic bleui du bout de son stylo. C'est d'ailleurs assez curieux. Il y avait autre chose, dans ce nombril.

Boris et Mémé se penchèrent. À première vue, c'était un nombril parfaitement normal. Avec juste ce grain de beauté assez gros, sur le côté gauche.

— On aurait dit qu'elle portait un écarteur, ou quelque chose comme ça, reprit Alonnier. Il y a des marques de compression assez anciennes, en interne.

— Ce qui veut dire ?

— Je ne sais pas. La diffusion du produit montre qu'elle a été ou s'est piquée quarante-huit heures avant sa mort.

Corentin réfléchit :

— Voyons, elle était depuis quarante heures dans ce camion, puisqu'il est resté immobilisé sur le parking du vendredi 13, seize heures, au dimanche 15, huit heures du matin. Donc, l'injection a été faite le vendredi, entre huit heures du matin et quatre heures de l'après-midi. Vous dites que ça l'aurait totalement inhibée, toubib ?

— Ça expliquerait en tout cas qu'elle soit rentrée dans le mannequin sans résister.

Brichot avait l'air perplexe :

— Le phénothiazine ? C'est une neuroleptique assez ancien, non ?

— En fait, on ne l'utilise plus depuis plusieurs années. Il est trop difficile à doser.

Mémé se tourna vers sa flèche :

— Ça ne te rappelle pas quelque chose, Boris ?

— La petite Micheline ! dit Corentin en se frappant le front. « Le monstre d'Orgeval[2] » ! Bravo, Mémé ! Une gamine de quinze ans qu'un sadique asservissait, justement, avec ce neuroleptique, précisa-t-il en se tournant vers le légiste. On l'a tirée de ses pattes *in extremis*.

— Ce qui m'étonne, reprit le médecin en parcourant son rapport des yeux, c'est cette unique piqûre dans le nombril. Cette femme était torturée régulièrement depuis des mois. Le fouet, bien sûr, des pinces, des brûlures, des aiguilles, tout ce qu'on peut imaginer... En toute logique, elle devrait avoir la peau constellée de trous d'aiguille !

— Elle prenait peut-être une saloperie quelconque en cachet, avança Corentin.

— Moi, j'arrive à une autre conclusion, suggéra Alonnier en leur décochant un regard scrutateur : cette jeune femme a été tellement battue, cravachée, martyrisée, et ça pendant tellement longtemps, qu'on est bien obligé de penser, soit qu'elle était prisonnière, soit qu'elle était consentante. Personnellement, je penche pour la première hypothèse.

— Sur quoi vous appuyez-vous pour étayer une telle conviction ? demanda Brichot.

— Sur le fait que si elle était martyrisée, elle n'était pas violée, expliqua Alonnier en désignant le sexe lisse, d'une blancheur de marbre. Il n'y a pas de déchirures génitales, pas de meurtrissures, rien. Idem pour la région anale. C'est une zone très fragile, si une femme est forcée par là, la déchirure des fibres musculaires laisse toujours des dégâts, parfois irréversibles. Or, tout indique au contraire qu'elle était souvent possédée de cette manière, mais pas forcée. Le sphincter a gardé une souplesse et une élasticité hors du commun.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'elle était éduquée à servir les hommes de cette façon.

— Une fille dressée à la soumission, autrement dit, conclut Corentin.

— Exactement. Elle avait le sexe épilé, une marque d'humiliation, de dépersonnalisation en tout cas, la pointe des seins cousue et l'aréole perforée comme un dé à coudre. Et qu'elle soit dilatée à ce point montre qu'elle portait un *plug*.

— Un quoi ? couina Brichot.

— Un phallus artificiel, le renseigne Corentin, très pince-sans-rire.

— Ça va, je connais, grogna son coéquipier.

— Mais celui-là est pour les reins, précisa le légiste d'un ton lugubre. Certaines femmes en portent sous leur jupe, soit que leur amant l'exige, soit qu'elles se fassent plaisir ainsi. Vous avez tous vu ça dans les vitrines des sex-shops : ça ressemble plus à un shaker qu'à un sexe masculin...

— Vous pensez vraiment qu'elle endurait tout ça par plaisir ? le coupa Corentin.

— Ça y ressemble, en tout cas. Le masochisme est une pulsion très étrange mais bien plus répandue qu'on ne le croit, et elle n'est pas seulement sexuelle. C'est comme si l'être humain avait besoin d'être asservi...

— Pas tout le monde, tout de même ! rectifia Brichot, redressant sa maigre carcasse sous son imperméable *made in England*. Vous savez, toubib, dans notre métier, on voit malheureusement plus de sadiques !

Alonnier lui lança un regard amusé :

— Non, c'est vrai, pas tout le monde, mais beaucoup de monde. En fait, c'est une pulsion très puissante, la plupart du temps héritée d'un traumatisme subi dans l'enfance : le sujet a découvert la jouissance physique en même temps qu'il vivait une expérience physique ou mentale éprouvante. Un viol, par exemple, ou une punition. Sa vie durant, il associera les deux et n'éprouvera du plaisir que dans l'humiliation ou la douleur... Comme le sadique, justement.

— Voyons, toubib, cette femme était sous la dépendance d'un psychotrope désinhibiteur ! objecta Brichot d'un air outré. Elle a été victime d'un salaud, et voilà tout !

— Je n'ai pas dit le contraire. Mais si elle était droguée cette fois-ci, elle ne l'était peut-être pas les précédentes ! J'ai compté : le corps présente cent douze cicatrices au total. Dont les vingt-six lettres de l'alphabet, marquées au fer rouge dans sa chair. Toutes plus ou moins bien cicatrisées. Donc, anciennes...

— Oui, dit Corentin, pensif, j'avais remarqué, en effet. À ce sujet, toubib, est-ce que vous avez vérifié que toutes les lettres étaient bien représentées, je veux dire : sans répétition ?

— Non, justement, c'est bien l'alphabet au complet. Comme si...

Alonnier hésitait. Corentin vint à son secours :

— Comme si on l'avait mise à mort au bout de son calvaire, c'est ce que vous vouliez dire ?

— En quelque sorte, oui, commandant. Ce truc-là me fait penser à un rituel. Une espèce de martyr en vingt-six stations...

— Comme celles du Christ. Les masochistes, comme les sadiques d'ailleurs, sont souvent très pieux. Parce que si ces lettres sont des signatures, ça veut dire qu'elle a été marquée par vingt-six clients !

— En réalité, reconnut Alonnier, je ne connais pas grand-chose à ce monde-là. Vous êtes sûrement mieux informés que moi...

— Hélas ! soupira Brichot.

— Ah, au fait, toubib, intervint Corentin, pendant que je vous tiens, vous avez déjà vu des cas semblables ? Entendu parler de femmes imprimées de cette façon ?

— Jamais. Les accidents liés à des pratiques sadomasochistes sont plutôt rares. Il s'agit surtout de mort par pendaisons accidentelles d'hommes seuls. Bon, si vous n'avez pas d'autres questions, excusez-moi, mais j'ai un certain nombre de « clients » qui m'attendent et...

Le médecin les raccompagna dans l'entrée et leur serra la main en grommelant une vague invitation à revenir le voir et disparut dans les profondeurs du bâtiment.

Dehors, un brouillard épais rampait sur la ville.

— Je t'offre à déjeuner dans le meilleur bouchon [3] de Lyon, proposa Corentin. Ensuite, on ira voir Jean-Luc Pouillaudin.

— Ah oui, le fameux soi-disant expert du sadomaso dont t'as parlé Ghislaine [4] ? Mais qu'est-ce que tu espères obtenir de lui au juste ?

— Au juste ? Tout et rien, en fait... Mais tu sais aussi bien que moi que le milieu sadomaso est un tout petit monde. Peut-être connaissait-il la morte ?

— Ah non ! grogna Brichot comme il s'apprêtait à traverser la rue à la suite de sa flèche qui, slalomant entre les voitures, avait presque atteint le trottoir d'en face.

Interloqué par l'exclamation de son coéquipier qui manifestait rarement son opposition avec une telle force, Boris se retourna et éclata de rire : une voiture qui passait venait d'expédier une gerbe de neige boueuse sur les mocassins anglais d'Aimé ! Des imitations « style » anglais pour être tout à fait précis d'ailleurs...

*

* *

Dix heures sonnaient au clocher de Voiron quand Farah entendit la porte du rez-de-chaussée grincer. Ses patrons, les Fontanelle, ne s'étaient jamais résolus à huiler leurs gonds, pas plus qu'ils n'entretenaient les innombrables volets, fenêtres et portes de la grande baraque bâtie en plein centre-ville. Ils étaient généreux pour l'essentiel et pingres pour le reste : ainsi la jeune Iranienne avait-elle fait l'objet de tous leurs soins avant qu'ils ne se désintéressent totalement de son sort, la jugeant tirée d'affaire. Au demeurant, elle aurait été mal venue de se plaindre : combien, dans son convoi de clandestins, pouvaient se vanter d'avoir trouvé des Français à se porter garants auprès de l'Office des réfugiés ?

Ils lui avaient aussi offert une chambre sous les combles en échange de quelques heures de travail : du repassage, un peu de ménage, aller chercher les enfants à l'école... Le reste du temps, elle

était libre et, en un an, elle avait pu apprendre un français relativement courant. Elle se débrouillait sans trop de mal, mais elle ne s'était fait aucune relation, aucune amie.

À dix-huit ans à peine, Farah était une ravissante jeune fille aux cheveux d'un noir d'encre et aux formes déjà épanouies. Petite – elle mesurait à peine un mètre soixante – avec des seins et de hanches de vraie femme mais parfaitement proportionnée, elle attirait le regard des hommes sur son passage, hypnotisée par son teint délicat et ses yeux immenses, couleur miel, qui frappaient l'imagination. Son rêve était de faire venir ses frères en France, mais les passeurs étaient chers et elle n'avait encore gagné assez d'argent pour ça.

Il y avait bien cette solution que lui suggérait avec insistance M. Javelle, le chef de bureau qui travaillait à la sous-préfecture de la Tour-du-Pin, mais elle n'arrivait pas encore à s'y résoudre. Tout s'y opposait : son éducation rigoureuse, sa religion, la prudence qu'elle avait dû apprendre, très tôt. Sa juvénile sensualité et, bien plus encore, sa soumission au principe, ancré chez elle depuis sa plus tendre enfance, de la supériorité masculine l'avaient pourtant déjà trahie en la faisant céder au fonctionnaire, et elle avait beau se reprocher sa faiblesse, elle n'arrivait pas à couper les ponts. L'aurait-elle pu, seulement, tant cet homme, marié et même grand-père, l'impressionnait par les pouvoirs fantasmagoriques que lui conféraient, à ses yeux du moins, la fonction qu'il occupait ?

Depuis ce jour, chaque lundi matin – et aujourd'hui encore –, ses patrons partis au travail et les enfants conduits à l'école, il la harcelait au téléphone :

— N'oublie pas, ma petite Farah : ici, en Occident, une femme doit toujours s'offrir comme une fleur ! Le pistil grand ouvert et les pétales écartés ! Prépare-toi, j'arrive !

C'était un poète, à sa façon, un poète vicieux et encore très vigoureux pour son âge.

— Mademoiselle, je vais devoir transmettre votre dossier aux autorités compétentes, lui avait-il annoncé la deuxième fois qu'il l'avait convoquée. La France n'a pas vocation d'accueillir la misère du monde et je crains pour vous une reconduite à la frontière...

Et comme elle était restée sans voix, assommée par la nouvelle, il s'était levé, et ses petites mains grasses s'étaient mises à courir sur son corps frissonnant.

— À moins, avait-il enchaîné aussitôt, que vous ne vous montriez très gentille ! Là, tout de suite ! Enlevez votre culotte ! Voyez, je mets le verrou, tant que je serai là, vous n'aurez rien à craindre de la police.

Elle avait obéi et il l'avait dépuclée là, dans son bureau, en

disposant ses jambes par-dessus les bras du fauteuil. Ça n'avait pas duré plus de dix minutes. Depuis, après chaque week-end, il grimpa à pas de loup les trois étages qui menaient à sa chambre, et elle le subissait, une heure durant, dans toutes les positions...

Une marche craqua, tout près. Elle se dépêcha d'ôter la robe grise que lui avait donné M^{me} Fontanelle, fit glisser sur ses cuisses le méchant slip de coton achetée au supermarché et ne garda que son soutien-gorge. Son maître chanteur aimait le contraste du tissu blanc sur sa peau mate. Étouffant un gémissement de mortification, elle s'installa à plat dos sur le petit lit de fer, empoigna les barreaux et écarta les jambes.

Elle fermait si fort les yeux qu'elle ne le vit pas entrer ; elle sentit seulement ses mains se plaquer sur ses hanches, des mains impérieuses qui fouillaient dans la toison drue de son sexe et pinçaient sauvagement la chair de ses cuisses. Écartant ses nymphes, il introduisit ses doigts dans son ventre. Elle se mit à gémir, il les enfonça alors dans sa propre bouche et elle sentit sur sa langue l'âcre senteur de bord de mer qu'elle avait appris à aimer.

Maintenant, il pressait sur ses joues l'étoffe rêche de son pantalon déboutonnée d'où sourdait l'horrible barreau de chair qui palpitait contre son nez. De sa bouche tordue par le désir, tombait un flot d'ordures : des mots hachés, obscènes, gluants, qu'elle ne comprenait pas vraiment mais dont elle saisissait le sens terrible. Puis il descendit sur elle et, l'écrasant de tout son poids, s'introduisit dans son ventre.

Ça se passait toujours comme ça.

Farah avait ouvert les yeux à présent et, par-dessus son épaule constellée de pellicules, elle voyait le carré de ciel blanc découpé par la mansarde à tabatière. Les mains puissantes broyaient ses seins à demi sortis du soutien-gorge, mais elle ne sentait plus rien, sinon la brûlure à la fois terrible et délicieuse qui montait du plus profond d'elle-même...

Mais pourquoi s'arrêtait-il ? Pourquoi la contemplait-il, dressé à bout de bras, de cet œil trouble qui donnait à son visage ruisselant de sueur cette expression mauvaise qu'elle ne lui avait encore jamais vue ?

— Tu as toujours besoin d'argent ? haleta-t-il. Tu as pensé à ce que je t'ai dit ?

Elle le sentit de nouveau s'enfoncer en elle.

— Il te paiera bien, tu sais. Et puis ce ne sont que des photos, qu'est-ce que ça peut faire ? En plus, il est beau garçon. Tu n'as pas envie d'un beau garçon ?

Le gros visage lunaire restait penché sur elle, à la toucher, si banal

et si terrifiant pourtant, avec sa peau grisâtre, ses sourcils broussailleux, ses narines frémissantes et ses oreilles velues. M. Javelle lui donnait des petits coups de reins, comme pour jouer, et c'était chaque fois comme si elle avait mis les doigts dans une prise électrique.

— Alors ? la pressa-t-il. Tu vas y aller, tu vas y aller, hein ?

Elle aspira l'air vicié de la chambre. L'orgasme montait en vagues chaudes. L'orgasme et un curieux sentiment qu'elle était incapable d'identifier, tant il lui était étranger : la révolte... Oui, pourquoi pas un autre homme pour se débarrasser de ce gros ogre qui la dévorait ? Un garçon, jeune et gentil, qui lui ferait retrouver sa jeunesse et son innocence ?

— J'irai, oui ! râla-t-elle en s'arquant pour mieux accueillir le membre qui semblait vouloir la quitter. Je ferai ce que vous voudrez !

Il se remit à la besogne :

— Tu poseras à poil ! Et je veux voir les photos ! À poil et complètement écartée !

— Oui, oui !

— Il s'appelle Ludovic Avidon ! gueula-t-il en se vidant dans son ventre avant de s'affaïsser sur elle, le souffle court.

Une minute plus tard, roulant sur le côté, Javelle fouilla la poche de son pantalon, en sortit un paquet de cigarettes et en prit une qu'il alluma.

— Je savais que tu dirais oui, grommela-t-il. J'en étais même tellement certain que je t'ai déjà pris rendez-vous pour demain, tu n'auras qu'à dire à ta patronne que tu vas chez le docteur.

Farah serrait toujours les barreaux du lit et son corps ruisselant de sueur brillait comme une chandelle.

Il finit sa cigarette. Sa main jouait avec les boucles de sa toison d'un air distrait. Il bâilla, se leva et rajusta son pantalon.

— Tu coucheras avec lui, d'accord ? Tu es faite pour les hommes ! Tous les hommes.

Elle hocha tête. Ses yeux noirs étaient pleins de larmes.

Javelle savait déjà le message qu'il laisserait sur le répondeur téléphonique du photographe : « J'ai trouvé une recrue de choix pour ton patron. Une jolie petite caille avec laquelle on va tous bien se régaler.

CHAPITRE VI



L'homme qui ouvrit à Boris et Aimé la porte d'une belle maison ressemblait à tout, sauf à un expert en sadomasochisme. Petit, replet, il devait avoir un peu plus de quarante ans, arborait un visage rieur et des cheveux poivre et sel. Son pull en cashmere, un peu trop collant, son pantalon de velours miel godillant sur de solides Paraboot lustrées par des années de cirage le faisaient plus ressembler à un paisible père de famille qu'à un redoutable père fouettard.

Chez lui, ça sentait l'encens et l'engrais pour plantes vertes.

— Vous êtes le commandant Corentin et le capitaine Brichot ? s'enquit-il en leur tendant la main. C'est bien comme ça qu'on dit maintenant, dans la police ? Entrez, je vous en prie...

Il les fit passer dans un salon moderne où trônait, sur une table basse au plateau de verre fumé, le portrait d'une jolie brune aux cheveux bouclés, les épaules à demi enveloppées dans un peignoir de soie, assise aux pieds d'un homme d'une quarantaine d'années, le torse nu sous le blouson de cuir. À côté, dans un autre cadre, la photo de deux garçonnets.

Captant le regard de Corentin, Pouillaudin sourit :

— Ma femme, avec le maître que je lui ai donné. C'est un ami. Les enfants sont de moi, on ne mélange pas tout.

Boris n'eut pas besoin de regarder Mémé pour savoir qu'il était déjà au bord de l'apoplexie. Son coéquipier avait toujours du mal à se faire à la sexualité de plus en plus « décalée » de ses contemporains.

— Asseyez-vous donc, les invita Pouillaudin en s'installant lui-même dans un confortable canapé de cuir. Bon, je suppose que vous voulez me parler de mon *Dictionnaire du sadomasochisme contemporain*, n'est-ce pas ?

Corentin cala ses larges épaules dans un fauteuil high-tech qu'on aurait cru moulé sur un pot de fleur.

— Vous avez mis votre épouse dans votre dictionnaire, j'imagine ? attaqua-t-il bille en tête.

L'expert se rengorgea :

— Oui, elle y est, mais je vous mets au défi de la reconnaître dans l'exercice de ses fonctions ! Entre nous soit dit, d'ailleurs, je suis certain qu'elle ne vous résisterait pas longtemps...

Sûr de son effet, il laissa passer un temps, puis comme les deux visiteurs ne réagissaient pas, il enchaîna :

— Bon, j'ai appelé Ghislaine après votre coup de fil, et elle m'a dit que vous étiez de la Mondaine. C'est ça ?

— C'est ça, oui, grommela Brichot. Nous arrachons l'innocente des griffes de la méchanceté et de la perversion. Des gens comme nous, il en faut...

— Et je vous approuve ! appuya l'expert. Surtout maintenant, avec tous ces cinglés qui se promènent en liberté ! À condition bien sûr, ajouta-t-il avec un petit sourire en coin, de ne pas confondre les adeptes du SM avec des psychopathes, n'est-ce pas ?

— Vous n'avez rien à craindre, répliqua Brichot sur le même ton bougon. On sait ce qu'on a à faire...

— Parce qu'il faut que vous compreniez ceci, poursuivit Pouillaudin, pontifiant : le sadomasochisme est une expression de la sexualité comme une autre. À ceci près qu'elle emprunte à la souffrance autant qu'à la jouissance. Et ça, c'est la liberté de chacun...

— Nous ne sommes pas là pour en juger, monsieur Pouillaudin, le coupa Corentin, mais pour aider celles et ceux qui sont victimes de psychopathes. Et justement, Ghislaine m'a précisé que vous connaissiez bien le milieu français du SM...

— Pas seulement, commandant, je suis également très introduit dans le milieu européen ! Et celui des États-Unis ! Vous savez, j'y navigue depuis vingt ans, messieurs !

L'enthousiasme du petit homme avait quelque chose de surréaliste.

— Donc, vous en connaissez tous les membres ? reprit Boris.

— Bien sûr que non ! s'esclaffa leur hôte. Seulement ceux qui en font commerce, qui organisent des manifestations telles que les fêtes fétichistes, les pseudo ventes aux esclaves, les festivals de la fessée, les journalistes et la presse spécialisés, etc. Pour le reste – à part ceux qui ont fait leur *coming out* dans ce domaine et qui n'hésitent pas à s'afficher –, c'est-à-dire les quelques centaines de milliers de couples, de femmes ou d'hommes qui s'adonnent au sadomaso en privé ou avec leurs amis, non, évidemment, je ne les connais pas !

— Quelques centaines de milliers ? reprit Mémé, l'œil rond. Tant que ça ?

— Pourquoi croyez-vous que la publicité, la mode, les clips montrent des femmes en guêpières, talons aiguilles, des mannequins menottés, bâillonnés, et j'en passe ? gloussa Pouillaudin. Parce qu'il y a un public ! Ça parle à tout le monde, quoi qu'on en dise !

— Sans doute, cher monsieur, sans doute, mais on s'égare, là, intervint Corentin qui sentait son coéquipier bouillir à ses côtés.

Il sortit une photo de la poche intérieure de son blouson matelassé et la posa sur la table.

— Dites-nous si vous la reconnaissez et, si c'est le cas, je peux vous dire que vous nous rendrez un fier service.

Pouillaudin chaussa des lunettes en demi-lune et examina attentivement le cliché. C'était une des photos prises à la morgue, qui montrait le buste, les épaules et la tête de l'inconnue du tunnel du Mont-Blanc.

— On l'a tuée ?

— Oui. Vous la reconnaissez ?

— Non. Désolé.

— Celle-ci vous dit peut-être quelque chose ?

Corentin posa une autre photo sur la table : elle montrait la croupe de la jeune femme avec ses lettres imprimées au fer rouge. Il ne quittait pas des yeux le visage de Pouillaudin.

— Un alphabet en *brandings*, c'est original... siffla leur hôte d'un air appréciateur.

D'un seul coup, quelque chose venait d'apparaître derrière son visage avenant : l'autre Pouillaudin, l'homme sensuel torturé par sa cérébralité.

— C'est limite, tout de même, finit-il par lâcher comme à regrets. Son cœur a lâché, c'est ça ?

— Non, dit Corentin sans autres précisions. Ils sont nombreux à s'amuser comme ça, vos petits copains ?

Pouillaudin fit la moue :

— Pas très, non. Vous savez, il faut du cran pour se faire marquer ainsi, et puis, ça peut-être dangereux...

— Les filles sont volontaires ?

— Naturellement ! Mais celles qui se font faire ça sont souvent très jeunes. Elles ne réfléchissent pas que ça va les suivre toute leur vie.

— Ça veut dire quoi, ces marques au fer rouge ?

— Que l'esclave appartient à son maître. Pour toujours.

— Regardez mieux le visage, insista Corentin en replaçant le premier cliché sur le dessus : vous êtes sûr de ne l'avoir jamais vue ?

— Jamais. Où a-t-elle été retrouvée ?

— À l'entrée du tunnel du Mont-Blanc. Côté français.

— Dans ce cas, il y a peut-être un espoir. Elle a dû tourner dans des vidéos ou des films. Ou alors, elle a posé. Toutes les esclaves sont amenées à s'exhiber, tôt ou tard. Ça fait partie du jeu.

— Quel jeu ? demanda Brichot, abruptement.

— « Le » jeu, capitaine ! Et je vous rappelle qu'il se joue entre personnes adultes et consentantes ! Vous comprenez ? Osez dire que vous n'avez jamais songé à attacher votre petite amie, ou la fesser ? Comme ça, pour s'amuser ? insista Pouillaudin en plantant ses yeux dans ceux de Boris.

— Ce n'est pas mon truc, fit simplement ce dernier, mais passons. Dites-moi plutôt, vous parliez de films...

— Oui. Si elle a tourné, elle est dans ma collection, fit Pouillaudin, avec fierté.

— Votre collection ?

— Sept mille vidéos SM, douze mille numéros de magazines et à peu près tous les livres en français et en anglais ! fit leur hôte rayonnant. C'est grâce à cette masse de documentation que j'ai pu faire mon *Dictionnaire du sadomasochisme contemporain*.

— Au fait, pourquoi contemporain ?

— Il fallait bien se spécialiser. Il existe une très belle iconographie sur le XVIII^e siècle – Sade, etc. – mais c'est le fonds de commerce d'un éditeur très connu. Pareil pour les débuts du XX^e : la place était déjà prise par un autre. Moi, j'ai à peu près réuni tout ce qui s'est passé depuis le 6 juin 1944 !

— Le débarquement des Alliés en Normandie ?

— Non, ma date de naissance ! Tenez, puisque vous venez de la part de Ghislaine, je vais vous la montrer !

Les deux policiers échangèrent un regard mais suivirent leur hôte sans rien dire jusqu'à un escalier. Vingt marches plus bas, ils se

retrouvèrent dans une cave qui avait tout de l'abri anti-atomique. C'était d'ailleurs le cas, leur expliqua leur hôte en refermant derrière eux une porte en acier renforcé : dans les années 1950, le propriétaire précédent vivait dans la hantise des fusées nucléaires soviétiques. Il avait donc fait bâtir un sous-sol très solide, avec une aération filtrée et des portes anti-sismiques. Le tout était divisé en alvéoles, chacune doublée sur tous ses côtés de rayonnages en cornières sur lesquels s'empilaient maintenant des centaines de boîtes, de films et de revues, sans compter une bibliothèque impeccablement rangée.

Des étiquettes divisaient l'espace en rayons spécialisés : « Filles au couvent » ; « Femmes en prison » ; « Inquisition » ; « Maîtresses » ; « Soumises » ; « Poney-girls »... Dans la section « Accessoires » s'alignaient des bacs de plastique où s'entassaient fouets, cravaches, bracelets, justaucorps, pinces de toutes tailles, godemichés d'une ressemblance troublante, et jusqu'à un masque à gaz dont on se demandait bien à quoi il pouvait servir.

— Je ne vous montre pas la salle qui sert à nos petits amusements, sourit moqueusement le collectionneur en désignant une porte fermée par trois verrous.

— Pourquoi ? Votre femme n'a pas fait le ménage ? lâcha Brichot, toujours aussi crispé.

— J'aurais su que vous veniez, je l'aurais installée, répliqua Pouillaudin sans se démonter. Ça ne vous tente pas ? Je peux lui demander de venir faire un saut...

— Non merci, le coupa Corentin. Écoutez, Pouillaudin, je ne suis pas venu vous voir en amateur : pendant que nous parlons, il y a probablement une autre fille martyrisée dans le même cas de figure. Le capitaine Brichot et moi n'avons pas de temps à perdre.

— Excusez-moi, vous avez raison. Venez, je vous installe.

Tout au fond de la cave, il y avait une longue table de Formica avec des lampes orientables, deux écrans d'ordinateur, un photocopieur et des magnétoscopes branchés en série. D'épais répertoires cartonnés maintenus par des sangles s'empilaient tout au bout. Leur hôte les fit asseoir dans des fauteuils pivotants et poussa vers eux les épais cartons :

— À peu près tous les acteurs de notre petit monde sont là-dedans ! fit-il en ouvrant un répertoire au hasard.

Il leur montra une fiche signalétique montrant une femme brune, très maigre, suspendue au plafond d'une cave. C'était l'agrandissement au scanner d'une photo de magazine, avec le nom du modèle, l'adresse de son agent, la liste des films dans lesquels elle avait tourné.

— À côté, dans ce répertoire rouge, vous avez la nomenclature de

tous les films et vidéos. Tous les dos de boîtier y sont reproduits, avec la date de sortie, les noms des figurants, etc. Ils portent tous un numéro, vous retrouverez facilement le film correspondant sur les rayonnages et vous pourrez le visionner avec n'importe lequel de ces magnétoscopes.

— On en a pour des journées entières ! soupira Brichot.

— Mais non ! Ce n'était pas une professionnelle, sinon je l'aurais reconnue. Il vous reste donc à chercher du côté des films amateur. Ils sont répertoriés dans les cartons à couverture noire, là... Regardez donc d'abord les films français : ils sont indiqués par un petit drapeau tricolore.

— Ça en fait combien ?

— Huit ou neuf cents. En comptant ceux qui ne sont pas commercialisés.

— Je ne sais comment vous remercier, se radoucit Corentin...

— En gardant une entière discrétion sur vos sources, messieurs. Vous n'êtes pas du milieu, et ce matériel est hautement confidentiel, mais bon, je fais une exception pour cette malheureuse. Et parce que Ghislaine vous a chaudement recommandés...

— Parce qu'elle aussi... ? ne put s'empêcher de demander Corentin.

— Elle ? Non, hélas ! soupira Pouillaudin en lui lançant un petit clin d'œil. Vous savez bien qu'elle préfère les beaux bruns bâtis comme des armoires à glace, des hommes qui se « contentent » de lui faire l'amour normalement ! En fait, on s'est connus par hasard, au Salon de la lingerie : c'est son métier, et moi je glane toujours des idées là-bas... Bon, je vous laisse travailler. Si vous n'avez pas trouvé ce soir, vous reviendrez demain : c'est le jour de congé de ma femme ! À bon entendeur salut !

Là-dessus il tourna les talons et remonta l'escalier. La lourde porte résonna comme un gong. Ils étaient seuls devant des kilomètres d'étagères.

— J'ai l'impression d'être fait comme un rat, là... dit Aimé d'un air lugubre.

Corentin attira à lui le premier répertoire :

— Allez, Mémé, arrête de râler ! fit Corentin rigolard en attirant devant lui le premier répertoire. Après tout, ce type nous permet d'entrer d'emblée dans le vif du sujet ! Ça vaut le coup de perdre tes dernières illusions sur le genre humain !

— Si tu crois qu'il m'en reste ! bougonna Brichot en ouvrant un carton noir de son côté. Ce genre de maniaque, ça me donne la chair

de poule !

— Moi, je le trouve plutôt sympa.

— Sympa ? Tu n'as pas vu pas qu'il se foutait de toi, tout à l'heure, quand il t'a dit que Ghislaine préférait « les beaux bruns bâtis comme des armoires à glace » fit Brichot en imitant la voix de l'expert. Et puis, tu sais, mon vieux, j'ai parfaitement compris pourquoi ce type nous a installés à la cave...

— Ah oui ? marmonna machinalement Boris qui contemplait la photo d'une femme aux prises avec trois hommes dans un caveau moyenâgeux. Pourquoi alors ?

— C'est plus près de l'enfer.

*

* *

Il était treize heures ce mercredi quand Astiz Farno débarqua du TGV de Paris, vêtu d'un coûteux manteau de vigogne et d'un costume d'alpaga gris, une écharpe de cashmere bleu marine jetée autour du cou. Une expression sarcastique apparut sur son visage brun quand il avisa la grande horloge du hall : ça faisait maintenant quatre-vingt-dix minutes qu'Ursula l'attendait dans la « chambre ardente ». Nue, bien sûr, et à genoux.

Il aperçut Carlo qui sortait de la foule et se dirigeait vers lui.

— Bon voyage, *comandante* ?

Il n'avait jamais pu se débarrasser de cette habitude de lui donner son grade, mais Astiz lui pardonnait bien volontiers. On était loin de l'Argentine. Bien loin...

— Excellent, *compadre*. Tout va bien à la maison ?

— Le *comandante* trouvera tout comme il le désire, assura le chauffeur en s'emparant de son attaché-case. Par ici, je vous prie.

Il lui traçait un chemin dans la foule à grands coups d'épaules. Astiz songea qu'il avait dû descendre se rincer l'œil à la cave juste avant de partir. Il allait punir sa femme pour cela, même si elle n'y était pour rien, et elle le remercierait, se dit-il avec exultation.

Quand ils sortirent de la gare, le ciel s'était dégagé mais un vent glacial sifflait dans les rues. La Mercedes était encore imprégnée de l'odeur d'Ursula – le mélange pour lui familier de sa transpiration, de son parfum et d'autre chose, cette « chose » qui lui rappelait ce qui s'était passé l'avant-veille. Tandis qu'ils roulaient vers la sortie de Grenoble, Carlo lui raconta ce qu'il avait fait subir à Ursula ; il parlait

en espagnol – dans une langue matinée du rugueux dialecte de la Patagonie – qu'ils utilisaient le plus souvent pour communiquer entre eux.

— Madame a vu le photographe hier, conclut-il en revenant au français. Ils ont parlé longtemps. Trop longtemps, à mon goût.

— C'est-à-dire ? demanda Astiz en allumant un gros havane qu'il se procurait grâce aux bons soins d'une hôtesse de l'air qui les passait en contrebande.

— Ce type, je n'ai pas confiance, dit Carlo. Il est amoureux de madame.

— Je sais, fit Astiz avec indifférence en secouant l'allumette pour l'éteindre. C'est même pour cela qu'il fait de si bonnes photos.

La réponse de Carlo le prit de court :

— Madame aussi avait l'air d'être bouleversée.

— Tu es sûr ? Bouleversée par quoi ?

— Je ne sais pas. Quand je suis entré au *Saturne*, on aurait dit qu'ils se disputaient.

Sa femme et cet avorton d'Avidon en train de se disputer ? Astiz réfléchit, les sourcils froncés. Le photographe l'avait appelé la veille pour lui parler de la proposition de Javelle, rien d'autre. L'employé de la sous-préfecture leur avait trouvé une recrue de choix, semblait-il. Comment imaginer que... ? Il évacua le problème d'un haussement d'épaule :

— Accélère, Carlo, je suis pressé !

Pourquoi s'en faire ? Il était parti depuis jeudi matin, et mis à part ce malheureux incident avec l'ange n°7, son voyage aurait été une parfaite réussite : les banquiers lui avaient accordé l'augmentation de capital qui allait lui permettre de racheter un gros laboratoire de microtechnologie, à Crolles, celui-là même où travaillaient Ovide et Gottus, les deux ingénieurs qu'il subventionnait. Il allait même faire coup double : les Américains cherchaient eux aussi à s'installer dans la vallée du Grésivaudan et, dans quelques années, il leur revendrait le tout dix fois plus cher qu'il ne l'avait acheté. C'est comme ça qu'on devient milliardaire...

Une belle fin d'année, donc, et lundi prochain, c'était le réveillon du nouvel an, un réveillon avec des cadeaux comme personne n'osait s'en offrir. Si le petit photographe se débrouillait bien, ce soir-là le huitième ange entrerait en scène. Une Iranienne, d'après Javelle, une fille superbe à la peau brune, toute seule dans la vie. La proie rêvée.

Quand le 4x4 s'immobilisa devant le perron couvert de neige, il tapa sur l'épaule de Carlo :

— Tu as quartier libre jusqu'à demain.

— Bien, *comandante*, se contenta de répondre Carlo.

L'instant d'après, le gros tout-terrain disparaissait dans la descente. Astiz, lui, se dirigea lentement vers l'entrée, en balançant son attaché-case contre sa cuisse.

Il avait tout son temps. Plus Ursula attendait, meilleur c'était.

CHAPITRE VII



À six heures du soir, Pouillaudin redescendit avec des bières et des sandwichs. Boris et Mémé se ruèrent sur le plateau avec plaisir : les cardons à la moelle du bouchon de midi était loin.

— Bonne pêche ? leur demanda leur hôte en décapsulant deux canettes.

— Pas terrible... grimaça Mémé, la bouche pleine, en montrant la pile de registres.

Ils venaient de voir tant de femmes maltraitées et humiliées qu'il leur semblait qu'ils ne pourraient plus jamais supporter d'en voir une s'agenouiller amoureusement à leurs pieds. Encore n'avaient-ils pas visionné tous les films de la collection : ils s'étaient contentés d'étudier attentivement les castings au dos des boîtiers, mais ils n'avaient vu personne qui ressemblât de près ou de loin à la jeune femme.

Sauf une fois : l'actrice était une fille très jeune, entièrement rasée et épilée, cheveux, sourcils, aisselles et ventre. *A priori*, rien à voir avec la brune aux longs cheveux de type méditerranéen qu'on avait trouvé dans le mannequin de polyuréthane. Mais Boris avait repéré une petite tache noire, à gauche du nombril : la morte du tunnel avait exactement le même grain de beauté.

Ils avaient mis la pochette de côté.

— « *Le Purgatoire des anges déchus*, lut Pouillaudin, février 2000, Arthie Productions ». C'est une petite boîte tenue par un producteur assez connu, Arthur Plangenet.

— Arthur Plangenet ? s'étonna Corentin. Les films à grand spectacle ? Il fait aussi dans le porno ?

— En amateur. Mais comme il a les moyens, il tourne ses films lui-même, avec des comédiennes. Sa première femme était de tous les tournages...

— Aline Taillebois... ? s'exclama Mémé.

— Vous la connaissez ?

— C'est une de nos actrices favorites, à Jeannette et à moi !

— J'ai deux ou trois films avec elle qui vous étonnerait, fit Pouillaudin, l'air blasé, en reposant la pochette. *Gangbang*, notamment, mais il y en a d'autres, plus hard encore... Elle porte toujours un masque de cuir, mais les vrais amateurs savent qui elle est.

— Comment se fait-il que vous ayez ses films ?

— Parce que j'ai souvent dominé Aline, commandant, répondit Pouillaudin avec simplicité. Pour en revenir à celui-là, je crois me souvenir qu'il s'agit de l'histoire d'une fille qui devient un ange... Vous voulez le regarder ?

— Pourquoi pas ? fit Boris, de toute façon on n'a rien d'autre, ajouta-t-il en attaquant son second sandwich. Mais cette actrice est plus ronde et plus jeune que celle que nous recherchons...

— Elles le sont toutes au début, rétorqua Pouillaudin. Mais après avoir suivi un cycle de dressage complet, elles finissent toutes avec la peau sur les os.

— Un dressage complet ? s'étrangla Mémé.

— Vous avez vu le rayon « Poney girls » ? Non ? Ce sont des femmes qui acceptent d'être dressées comme des chevaux. Ça marche très fort en Angleterre et au Japon : les volontaires sont gardées dans des boxes, étriillées et, sellées comme des montures, elles « galopent » en traînant un sulky...

— Et alors ? demanda Corentin qui trouvait que son sandwich avait soudain un goût étrange.

— Eh bien, je peux vous garantir que ces femmes-là n'ont plus une once de graisse au bout d'une semaine, acheva Pouillaudin. C'est pareil pour celles qui acceptent de suivre des stages de soumission.

— Et là, quel est le programme des réjouissances ?

— Des séances de dressage qui durent entre deux jours et une semaine. Vous seriez étonnés du nombre de bourgeoises qui subissent

ce genre de traitement à la demande de leur mari. C'est comme une cure de thalassothérapie, quoi, en plus musclé... ajouta-t-il avec un petit sourire.

— On vous croit sur parole, le coupa Corentin. Bon, on va visionner ce film, et je crois que ça suffira pour la journée...

Trente secondes plus tard, Pouillaudin revenait avec la cassette et la glissait dans un magnétoscope. L'écran s'alluma sur l'image d'un corps pâle et lisse comme une chandelle qui oscillait au bout d'une longue chaîne tandis qu'une musique lancinante se faisait entendre, ponctuée de claquements et de cris. Le bourreau qui la faisait tourner à coups de fouet était un homme cagoulé, vêtu en tout et pour tout d'un slip de cuir. Loin de se dérober, la fille semblait aller au-devant de ses coups. Son visage chaviré avait une expression extatique.

Une lueur métallique brillait par intermittences sur son ventre plat mais la lumière était si mauvaise et l'image si mal cadrée qu'il était difficile d'en déceler l'origine.

Pouillaudin tapota l'écran de son doigt replié :

— Vous avez remarqué les *brandings* ?

— Vous pouvez arrêter l'image ? demanda Corentin.

Le film se figea, tremblant légèrement dans son cadre. Les deux policiers se penchèrent. Les fesses et le bas des reins de l'esclave semblaient martelés de cannelures.

— On peut zoomer ? insista Boris.

— On peut.

Pouillaudin bascula une commande et l'image grandit.

— Stop !

C'étaient bien des lettres de l'alphabet. On pouvait en compter une dizaine.

— La victime en avait vingt-six, fit remarquer Aimé.

— Le film date d'il y a trois ans. Ça signifie qu'on a continué à marquer cette pauvre fille, conclut Corentin, les dents serrées.

Pouillaudin n'avait pas l'air ému. Il relança le film. Sur l'écran, le bourreau jetait son fouet et s'approchait de sa victime. Pendant une courte seconde, il sembla écouter une voix qui lui parlait hors champ, puis il empoigna les hanches de la prisonnière et, d'un seul coup de reins, la pénétra par derrière. La fille se mit à gigoter, la bave aux lèvres et les yeux fous.

La caméra zoomait avec une lenteur amoureuse et faisait le tour du corps sillonné de zébrures. Elle avait bien un grain de beauté, juste à gauche du nombril. Et dans le nombril, il y avait un bijou. De

minuscules diamants en forme d'ailes.

— On va rendre une petite visite à l'auteur de ce grand chef-d'œuvre du 7^e art, siffla Boris en se levant. Je suis sûr que vous avez son adresse, Pouillaudin.

*

* *

À la même heure, Astiz pénétrait dans la maison et refermait soigneusement la porte derrière lui. Ils n'étaient que deux à avoir la clé : Carlo et lui. Ursula n'y avait évidemment pas droit.

En matière de droit, elle n'avait que celui de s'offrir et de le subir chaque fois qu'il rentrait de voyage, lui répétait-il. Et cela en vertu du fait que tout le sale boulot était pour lui : prendre des trains et des avions, affronter des assemblées d'actionnaires ou des banquiers suspicieux. Sa seule obligation, à elle, en contrepartie, était de l'attendre, le corps enduit de crèmes et ouvert, très ouvert ; il appuyait toujours sur ce point.

Bien sûr, en son absence, elle devait suivre, à la lettre, les petits scénarios qu'il lui préparait avant de partir : Ursula s'exhibant au hammam, Ursula obéissant aux clients d'un peep-show, Ursula abandonnée et ramassée sur le bord de la route par un routier... Il lui arrivait aussi de ramener un invité qu'elle devait subir devant lui. Un banquier ou un commissaire aux comptes, justement. Ils profitaient d'elle au maximum, ça pouvait durer des heures.

Il vida ses poches dans un cendrier de lapis-lazuli, sous une photo de leur mariage. Dix ans déjà ! Ce jour-là, Ursula portait un somptueux fourreau de soie, et rien dessous, ça se voyait à ses pointes de seins érigées et à son air effaré, très province. Quel progrès, depuis ce temps ! Encore qu'elle se soit révélée une maîtresse prometteuse dès le début, il devait bien le reconnaître. Et elle avait beau être inculte et aussi romanesque qu'une gamine, elle ne manquait pas de jugement. Ainsi, au moment où il commençait à se lasser d'elle, c'est elle qui avait demandé à signer un nouveau contrat. Elle en avait même suggéré les termes : asservissement total jour et nuit, délégation de pouvoir au chauffeur quand il n'était pas là, etc, etc.

Sur le moment, il n'en avait pas cru ses oreilles. Puis il avait compris : elle avait été chercher ça dans les livres, mais aussi dans l'observation minutieuse des couples qui défilaient chez eux. Les seuls qui tenaient vraiment le coup au fil des années étaient justement ceux dont l'union était cimentée par une perversité sans cesse grandissante.

Il avait hésité, quand même : il n'avait jamais gardé la même femme plus de deux ou trois ans. Son mariage, même suivi d'un divorce, l'avait définitivement mis à l'abri d'une expulsion. Mais il venait d'acheter cette maison dont le sous-sol se prêtait admirablement aux cérémonies secrètes qu'il aimait organiser et pour lesquelles Ursula s'offrait à tenir le double rôle d'hôtesse et de putain. Il avait donc fait ajouter deux ou trois petites clauses sur le nouveau contrat et, du jour au lendemain, elle avait cessé d'être une épouse pour devenir une esclave au sens le plus absolu du terme.

Dans le salon, les rideaux de crêpe étaient tirés sur la lumière grise. Astiz se prépara un cocktail de jus de fruit et le but en écoutant le silence de la grande bâtisse. La cheminée éteinte exhalait une odeur acide de cendres froides. Comme dans le refuge dont venait de lui parler Carlo, justement... Les images brûlantes revenaient en désordre. Ursula à quatre pattes, ses seins ronds se balançant sous les coups de boutoir du membre d'un inconnu... Les tempes bourdonnantes, il finit son verre et choisit un CD de musique sacrée. Une litanie grave, aux accents dramatiques, s'éleva dans l'air étouffant – un mélange envoûtant de chants ésotériques japonais et de tambours tibétains. Debout au milieu de la pièce, il entreprit alors d'ôter ses chaussures, son costume, ses sous-vêtements. Il souriait de bonheur.

Une fois nu, il se dirigea vers la porte dérobée aménagée dans la cloison. Derrière, un escalier s'enfonçait en colimaçon. Astiz déboucha dans la chaufferie et prit un petit couloir aux parois peintes en pourpre et dont le sol était recouvert d'une moquette dans les teintes carmin. Ses pas ne faisaient aucun bruit.

Il traversa une cave immense plongée dans une obscurité presque totale que trouaient à intervalles réguliers quelques veilleuses orientées sur des divans profonds, des poufs et des fauteuils tapissés de toile cirée noire. Les murs eux étaient tendus de velours d'un rouge profond, presque sanguin. À gauche se dressait un bar. La pièce était balayée en permanence par un système de caméras vidéo dont l'installation avait coûté une fortune, encore qu'il ait réalisé une partie du montage lui-même, avec Carlo et quelques amis sûrs.

Comme il passait devant une alcôve, un miroir lui renvoya son reflet : pas un poil de graisse sur les hanches, une crinière noire et cette virilité arrogante qui rendait toutes les femmes folles... La puissance incarnée.

D'une main ferme, il poussa la double porte en bois de la « chambre ardente ». Importés des Indes, ses battants étaient finement sculptés et ornés de motifs en bronze ciselé qui représentaient le dieu-éléphant Ganeth et la déesse Shiva furieusement entrelacés. La pièce avait été creusée sous la piscine et parfaitement insonorisée. Aucun

bruit n'en filtrait ; personne ne pouvait donc entendre ce qui s'y passait. Il y avait fait installer des toilettes à la turque, une arrivée d'eau et des poignées scellées à mi-hauteur. Deux néons couleur rubis, disposées en croix, se reflétaient sur les murs ornés de miroirs. Au milieu se dressait un lit à baldaquin dont il ne restait que l'armature. Une caméra, juste au-dessus, filmait tout ce qui se passait, et un écran fixé par une potence dans le béton permettait de suivre en direct ce qui se déroulait sur le matelas de crin.

Ursula l'y attendait à genoux, tout le corps projeté en arrière, les mains serrées autour de ses chevilles. Du visage, on ne voyait que le petit menton durement tendu et le battement éperdu des cils. Dans l'ombilic, les ailes d'ange scintillaient comme des étoiles lointaines.

Il se pencha sur elle et souffla à son oreille :

— Tu dois être punie, n'est-ce pas ? C'est pour ça que tu es là ?

— Oui, maître, balbutia-t-elle, les paupières baissées.

Toujours « maître », jamais « Astiz ». C'était une des clauses du nouveau contrat ; ça, comme sa disponibilité désormais absolue et permanente. Plus besoin de télécommande pour qu'elle lui obéisse, à lui, songea-t-il avec un petit sourire suffisant tout en promenant sa virilité tendue sur ses joues et sa bouche.

— Ne bouge pas, lui ordonna-t-il, alors qu'il sentait tout son être vibrer comme un moteur électrique.

Près de la couche se trouvait une table roulante recouverte d'une bonne dizaine de fouets à mèches courtes ou longues, de badines et de cravaches aux manches bagués d'argent ou de cuir, certains prolongés d'un bulbe phallique, mais aussi des bougies, des pinces et des sangles. À côté, sur un linge blanc, le film remis par Avidon.

Sans quitter des yeux le corps offert, il brancha le magnétoscope posé sur le plateau du bas de la table ; aussitôt l'écran encastré dans le mur s'alluma. Il enclencha le film et appuya sur « on ».

Il n'y avait pas de banc-titre, pas de musique. Rien que des images dans leur crudité absolue : Ursula ouvrant la bouche et tirant la langue ; ses yeux cernés d'ombres violettes, sa frange blonde encore impeccable. Un travelling arrière : Ursula à quatre pattes, tendant ses fesses rondes au spectateur. Un gros plan : ses ongles manucurés enfoncés dans la chair élastique, de part et d'autre des fronces couleur tabac. La bande son était atrocement réaliste : des ordres venus de loin, le plancher de pin qui craquait, des froissements de tissu et la respiration oppressée de la jeune femme, attendant qu'on la prenne... Un jeune type entra dans le champ, pantalon baissé. Vingt ans, tout au plus. Une ressemblance étonnante avec cet acteur Américain, comment s'appelait-il, déjà ? Un beau mec, avec une tête hirsute.

Maintenant, il labourait Ursula qui hurlait comme si on lui écrasait les poumons...

Astiz regarda jusqu'au bout. Il était d'une immobilité de pierre. Seule tressautait cette corne dressée et impatiente, là, en bas de lui, si près d'Ursula qu'elle aurait pu la toucher. Mais elle n'osait pas...

— C'est bien...

Il allongea la main et choisit le fouet le plus gros, un engin de charretier dont la mèche pouvait frapper un bœuf entre les cornes à quatre mètres de distance. Très dangereux, mais il avait appris à s'en servir dans les plaines du Rio Gallegos, tout enfant.

Il recula au fond de la chambre, jusqu'à toucher des épaules le capitonnage de la porte, et ramena le long serpent de cuir et d'un geste souple du poignet.

C'était l'heure de la punition, maintenant.

— Je ne peux donc pas te laisser seule, hein ? siffla-t-il d'une voix altérée par l'excitation.

Il est redevenu l'Astiz d'autrefois, l'enfant des terres sauvages, le futur militaire de carrière. Des légions d'anophèles bourdonnent dans l'air fraîchi par le Pampero. Son père, un obscur *péon* alcoolique, bat sa mère au sang tous les soirs. Elle crie quand il la prend...

— Non, Astiz, non ! gémit Ursula, cassant ses reins pour dérober son visage.

Son ventre fendu avait pris le bombé d'une vasque.

Le petit Astiz entendait tout. Le petit Astiz s'entraînait avec ces lanières ornées de boules avec lesquelles les garçons vachers de là-bas immobilisent les veaux. Il voulait tuer son père.

— S'il te plaît, non ! Je t'en prie ! supplia de plus belle Ursula. Ses seins roulaient sous la peau luisante de transpiration.

La mèche cisaila l'air épais en deux. Ursula poussa un long hurlement. Il avait frappé exactement là où il voulait : juste au dessus du pubis crémeux.

CHAPITRE VIII



En attendant le TGV de vingt heures pour Paris, les deux as de la Mondaine allèrent boire une bière dans une brasserie, pour tenter d'éponger l'humeur morose où les avait plongé cette immersion totale dans l'univers souvent déglingué du sadomaso.

— Demain matin, j'irai faire quelques foulées à Charlety, se promit Boris en étirant ses longues jambes. Rien de tel pour décrasser la machine. On se retrouve là-bas, Mémé ?

Il avait parlé sans y croire. Son coéquipier goûtait surtout les soirées familiales devant la télé auprès d'une épouse d'autant plus soucieuse de son bien-être qu'elle le savait au prise, à longueur de journée, avec la folie et le délire de détraqués sexuels...

— Oh, Mémé ?

— Oui ? fit ce dernier en levant les yeux d'un air égaré.

Il feuilletait le fameux *Dictionnaire* que leur hôte avait tenu absolument à leur dédicacer : un pavé de près de quatre cents pages, à l'épaisse couverture blanche flanquée d'une rose. « La liberté aux libertins, l'ordre aux gardiens », avait écrit Pouillaudin, non sans humour.

— C'est vraiment bien ce bouquin ?

— Je ne savais pas qu'on pouvait écrire tant de choses sur ce sujet,

fit-il en reposant le livre pour tremper sa moustache dans sa bière. Mais, personnellement, je n'arrive pas à croire qu'on puisse prendre plaisir à « ça » !

— Qu'est-ce tu veux que je te dise, vieux frère, tous les goûts sont dans la nature...

Ce disant, Corentin avait tiré son portable de la poche de son blouson et pianotait d'un air concentré.

— Tu permets ? Un appel personnel... Karine ? dit-il avec une expression soudain détendue sur le visage. Bon, nous sommes encore à Lyon, oui... Onze heures chez toi ? Non, pas la peine. À tout' !

Il éteignit.

Mémé le regardait, l'œil rond :

— Karine ? Ce n'est pas la petite de l'accueil ?

— Si, fit Boris en faisant craquer les jointures de ses doigts. Je me demande si elle porte un bustier ou une guêpière sous sa chemise.

— Mais... Tu l'as draguée quand ? On est partis ce matin !

— Je ne l'ai pas draguée. C'est elle qui m'a donné son numéro de téléphone...

— Arrête ! Je ne te crois pas !

— Eh bien, regarde, saint Thomas : elle me l'a griffonné hier, au crayon sur notre ordre de mission, quand on est sortis de chez Baba, tu te souviens ?

Brichot en resta bouche bée. Depuis le temps qu'il « leur » ramenait des fiancées à la maison, comment se faisait-il qu'il n'ait pas encore trouvé la bonne ? Coupant court à ses pensées, Boris se leva, jeta un billet sur la table et ramassa le dossier d'autopsie :

— C'est l'heure, Mémé. Je te laisse le bouquin puisqu'il semble tellement te passionner...

— Mais non ! se défendit l'intéressé. C'est toi qui...

Sa flèche était déjà dehors et attaquait au petit trot l'esplanade qui les séparait de la gare. La pluie tombait maintenant en rideaux serrés. Glissant « l'ouvrage » sous son imperméable, il se lança à sa poursuite.

Une heure plus tard, leur TGV attaquait les pentes du Morvan à deux cent cinquante kilomètres/heure.

— Au fond, fit soudain Brichot avec une petite moue, levant le nez du rapport du médecin légiste qu'il consultait depuis un moment, tout ce qu'on sait pour le moment sur cette fille, c'est qu'elle avait ce bijou dans le nombril. Tu crois qu'on aurait pu la tuer pour le lui voler ?

— Franchement, ça m'étonnerait. Rien ne dit que ce soient de vrais diamants.

— Tu as raison, soupira Aimé en reposant le rapport sur la tablette. Bon sang, Boris, tu as vu comme cette gamine se laissait torturer par ce gros lard ? Ce sont de drôles de gens, tout de même : il n'y a pas assez de drames et de souffrances autour de nous ? Il leur en faut encore ?

Corentin haussa les épaules :

— Tu sais, Mémé, en l'occurrence, la seule chose dont je suis certain, c'est qu'elle n'a sûrement pas choisi de finir si misérablement. Rien que ça, ça justifie nos émoluments le temps de l'enquête...

Ils dévalaient la vallée du Rhône quand le portable de Brichot grelotta. C'était Jeannette. Elle avait fait du bœuf en daube et demandait quand son homme reviendrait. Les deux époux discutèrent pendant une bonne minute puis Mémé raccrocha, l'air satisfait.

— Elle me garde une part au congélateur.

Boris riait :

— Tu es gonflé, tout de même ! Elle sait qu'elle va devoir s'occuper toute seule de vos trois enfants pendant les vacances de Noël ?

— Pas encore, avoua Mémé, l'air penaud. Je n'arrive pas à lui dire.

— Vous deviez partir quand ?

— Lundi, le jour du réveillon, répondit Brichot en tirant sur sa cravate, comme s'il manquait d'air. J'ai intérêt à lui rapporter un super-cadeau si je ne veux pas qu'elle m'arrache les yeux, mais quoi ? Bon Dieu, quoi ?

*

* *

Dans le sous-sol de la maison de Biviers, Ursula s'était effondrée bras et jambes en croix sur le matelas de crin. Tout le devant de son corps était zébré de sillons bleus et rouges qui s'entrecroisaient en un sinistre lacis : le fouet n'avait épargné aucun endroit, des chevilles aux épaules. Seuls les seins, dont les globes se dressaient avec arrogance, étaient indemnes. En la prenant, Astiz les avait mordus jusqu'au sang.

Debout devant elle, les yeux mi-clos derrière la fumée de son cigare, il contemplait son œuvre. Il y avait été un peu fort, reconnaissait-il en son for intérieur, mais il avait du mal à s'arrêter tant elle endurait mieux et plus longtemps que les autres – ces femmes que leurs maris ou leurs amants amenaient lors des « soirées au paradis ».

— Tu es content ? quémanda Ursula d'une petite voix en levant sur

lui ses yeux ourlés de cernes mauves.

Tout le temps qu'il la flagellait, elle n'avait cessé de le fixer à travers une brume de souffrance, comme il aimait. Elle n'avait baissé les paupières que quand il lui avait fallu l'adorer avec sa bouche.

Sans répondre, il se leva et alla chercher un verre de vin au bar. Elle mangeait de moins en moins depuis qu'elle avait cette broche au nombril, et c'était même souvent sa seule nourriture dans la journée. Sa maigreur rendait sa poitrine encore plus opulente.

— Tiens.

Elle but docilement le verre qu'il lui tendait. La douleur de son corps martyrisé refluit devant un merveilleux bien-être et elle se repentait maintenant des mauvaises pensées qu'elle avait eues en son absence. Astiz s'était rassis et promenait sur elle des mains sans tendresse.

Comme mue par un réflexe, elle s'ouvrit à ce contact.

— Tu n'en as jamais assez, hein ? grogna-t-il.

— Fais de moi ce que tu veux, haleta-t-elle, au bord de l'évanouissement et les yeux pourtant fixés sur le sceptre majestueux qui se déplissait à nouveau.

Il se détourna sans répondre. Il s'était fait une règle de ne jamais lui donner ce qu'elle voulait au moment où elle le voulait.

— Pour le réveillon, on sera treize, dit-il. Nos amis habituels, plus une nouvelle recrue.

— Qui ? demanda Ursula en maîtrisant tant bien que mal le tremblement de sa voix.

Il la fixa. Il savait qu'au fond d'elle-même, elle craignait toujours qu'il se détourne d'elle et qu'il le lui annonce tout à trac : « J'en ai trouvé une autre, plus jeune, plus belle, plus obéissante. Tu as trente-trois ans, je te jette, ta vie est finie. »

— Le huitième ange, lâcha-t-il d'une voix sourde. C'est notre ami de la sous-préfecture qui l'a trouvée. Avidon doit la tester demain.

— Une semaine pour la former ? Seulement ?

— Elle est prête à plonger, paraît-il. C'est une immigrée, elle n'a personne ici. Aucune famille, aucune amie, aucune relation non plus.

Ses yeux de cobra la fixaient. « Je compte sur toi, disaient-ils. Conduis-la, docile, jusqu'à nous, soumets-la à nos caprices comme tu t'es soumise aux miens. »

— Elle a quel âge ?

— Vingt ans.

— Si jeune... souffla-t-elle d'une voix tremblante.

— Elle habite Voiron, précisa Astiz. C'est Javelle qui l'a dépucelée, mais elle n'a jamais rien fait avec une femme.

Il se garda bien d'ajouter autre chose mais ses yeux de braise lui lançaient des éclairs : « Ce que je viens de te faire, je veux que tu lui fasses », lui ordonnaient-ils.

— Tu peux compter sur moi, murmura-t-elle. Et Sylvia ?

— Elle va servir quelque temps à nos amis italiens, mentit Farno. Ensuite, elle rentrera dans sa famille. Je lui ai donné un peu d'argent pour ouvrir un magasin. Bon, ajouta-t-il en se levant et s'étirant, Carlo te descendra en ville demain pour acheter le sapin et les cadeaux. Tu as intérêt à nous préparer un beau réveillon si tu ne veux pas que j'augmente la dose lundi soir !

Il sortit, la laissant bouche ouverte sur un cri muet.

Ses amis italiens ? Ettore et Emma Caruzo. Lui signait d'un Z, Z comme Zorro, avec sa bague en or épaisse d'un bon demi-centimètre. C'était un des meilleurs experts financiers de la péninsule, Astiz avait recours à lui chaque fois qu'il rachetait une société de l'autre côté de la frontière.

Un poids immense pesait soudain sur sa nuque. Dormir, dormir ! Oublier tout cela. D'une main tâtonnante, elle tapota le plateau de la table roulante, au milieu de l'attirail épars, et un sourire d'enfant illumina son visage en sentant la douceur rassurant du caoutchouc.

Elle ramena une tétine comme en ont presque tous les enfants, avec un anneau. Astiz appelait ça ironiquement sa « petite bite d'amarrage », et, sans le savoir, il n'avait pas tort. Une bite d'amarrage pour rattacher la misérable épave battue et disloquée qu'elle était devenue, au monde perdu de l'innocence.

Sa bouche rouge vif serrée autour du pathétique joujou, elle tomba sur le lit, profondément endormie.

CHAPITRE IX



Arthur Plangenet avait ses bureaux rue François-I^{er}, pas très loin du siège d'Europe 1, dans ce quartier aux vanités, voué à la gloire factice, aux fringues hors de prix et aux palaces cossus peuplés de cancre reconvertis dans le show-business. Les locaux de sa société ne payait pourtant pas de mine : la porte blindée s'ouvrait sur une arrière-cour lugubre et sa plaque en cuivre terni par le vert-de-gris avait perdu deux vis. Quand Boris et Mémé la poussèrent, ils furent d'abord saisi par une violente odeur d'acétone et constatèrent aussitôt après qu'Arthie Productions tenait en tout et pour tout dans deux pièces de douze mètres carrés séparées par une porte vitrée.

Sur le mur du fond, des bobines de films et des cassettes s'empilaient sur des étagères de bois blanc. Derrière un bureau vierge du moindre dossier, une blonde d'une quarantaine d'années, dont le chemisier transparent contenait difficilement les masses de son opulente poitrine, était en train de se faire les ongles.

— Vous désirez ? grogna-t-elle d'une voix excédée sans même lever les yeux vers les visiteurs.

Boris claqua sa plaque de police sur le haut de la machine à écrire – un modèle IBM à boule antédiluvien qu'on ne trouvait sûrement plus qu'aux Puces :

— Commandant Corentin, de la Brigade Mondaine. J'ai appelé

vosre patron ce matin.

Les coins de la bouche de la blonde s'affaissèrent. Elle allait prendre le téléphone quand la porte de séparation s'ouvrit sur la silhouette d'un élégant quinquagénaire.

— Je vous attendais, messieurs.

Ce sourire étincelant, cette petite moustache en guidon de vélo et ces cheveux argentés, étaient bien ceux d'un des personnages les plus charismatiques du cinéma français. Costume visiblement taillé sur mesure, d'un gris un peu trop clair pour la saison, cravate et chemise bordeaux, ton sur ton, chaussures en cuir de Russie, il émanait de sa personne un tel mélange de charme et de désinvolture qu'on lui eût donné le bon Dieu sans confession, n'eût été le regard acéré derrière les lunettes sans montures.

— Alors, en quoi puis-je vous être utile ? s'enquit-il après qu'ils se furent assis.

Il avait une voix de prélat avec un zeste de gouaille parisienne, qui ajouta encore à la séduction qui émanait de toute sa personne.

— Pour quelqu'un de... disons de votre importance, nous ne pensions pas que vous étiez si installé si chichement, fit d'abord remarquer Corentin en montrant le décor plutôt Spartiate.

Chichement éclairé par une fenêtre grise de poussière qui donnait sur l'arrière-cour, le mobilier se composait essentiellement d'une simple table de bois blanc, trois fauteuils suédois, une batterie de portables et un appareil de télévision.

Le visage bronzé de Plangenet se fendit d'un large sourire :

— Je n'y mets jamais les pieds. Mes vrais bureaux sont sur les Champs-Élysées, à deux pas. Ici, comme vous le savez puisque vous m'y avez trouvé, ce n'est qu'une antenne où j'ai domicilié mes activités un peu... coquines !

— Je les qualifierai plutôt de sadomasochistes, lui retourna Corentin, ses yeux noirs plantés dans ceux de son interlocuteur, mais sur le même ton affable.

Le PDG d'Arthie Productions ne se laissa pas démonter :

— Disons, érotiques...

— Érotique, un film où une jeune femme rasée comme un bonze se fait massacrer à coups de fouet devant la caméra ? Celui-ci, notamment... Vous en êtes le producteur, je crois ? persifla Boris en sortant de la poche de son blouson une photocopie qu'il posa sur le bureau.

Toujours aussi imperturbable, le producteur examina le document qu'il identifia aussitôt. Son impeccable dentition réapparut sous son

extravagante moustache :

— En effet. Mais puis-je vous rappeler que ce n'est qu'une toute petite partie de mes activités ? En outre, toutes ces jeunes femmes qui travaillent pour moi sont majeures et consentantes, messieurs. Je fais trois cents copies que je vends sous blister à un réseau spécialisé auquel n'ont accès que des adultes. Je ne sache pas que tout cela tombe sous le coup de la loi...

— Loin de nous l'idée de vous chercher des ennuis, confirma Corentin en levant les mains devant lui. Comme je vous l'ai expliqué au téléphone ce matin, nous avons trouvé ce film dans la collection privée de votre ami Pouillaudin. Nous ne voulons savoir qu'une chose : l'identité de cette fille que vous avez filmée en février 1999, et qui portait dans le nombril un bijou étrange en forme d'ailes d'ange.

— Février 99 ? C'est déjà vieux, ça... marmonna le producteur, les yeux fixés sur la vitre poussiéreuse et le front plissé par une attitude de réflexion tout à fait convaincante. Franchement, je ne me souviens pas...

— Faites un effort, monsieur Plangenet, insista Boris. Je ne voudrais pas être obligé de vous faire convoquer par un juge d'instruction.

L'homme se raidit :

— Écoutez, répondit-il – et cette fois, il ne souriait plus du tout –, je me fous éperdument que l'on sache que je tourne et produis des films hard. La plupart des producteurs et des acteurs et actrices du cinéma français en ont fait ou en font autant. Ce que je ne veux pas, en revanche, c'est que vous fassiez des ennuis à mes techniciens et, d'une façon générale, aux équipes qui travaillent avec moi...

— Vous avez ma parole. C'est donc bien vous qui avez tourné ce film ?

— En effet. Je fais travailler les plus grands metteurs en scène, comme vous le savez, mais ces films-là, je ne laisse à personne le soin de les tourner. Et donc, en l'occurrence, j'estime avoir, disons une responsabilité morale. Autrement dit, même si je me souvenais de cette fille, je devrais d'abord lui demander si elle accepte que je donne son nom à des fl... enfin, à la police, corrigea-t-il *in extremis*. Vous comprenez ?

— Non, laissa tomber Brichot qui, d'abord snobé par l'élégance de leur interlocuteur, venait de penser à ses vacances gâchées. On n'a pas cent sept ans devant nous pour retrouver ses assassins. Et ça, vous comprenez ?

— Morte ? Elle est morte ? s'étrangla le producteur.

— Assassinée, précisa Corentin. Nous avons de bonnes raisons de

penser qu'elle a été victime de maniaques sexuels. Vous voyez le rapport ?

— Vous souvenez-vous la dernière fois que vous l'avez vue ? enchaîna Brichot. C'était une de vos amies ?

— Absolument pas ! répondit Plangenet d'une voix moins assurée à présent, bien qu'il s'efforçât de se maîtriser. Dans mon métier, on voit des centaines de filles par an, messieurs ! Ce ne sont pas toutes des amies, tant s'en faut ! Mais, bon, je crois me souvenir de celle-ci : il s'agissait d'une Italienne qui avait fait quelques spots publicitaires, mais rien de bien formidable. Elle s'appelait... Samia ou Lisa, enfin, quelque chose comme ça, fit-il avec un geste du menton vers la photo de la pochette. Si ma mémoire est bonne, elle m'avait été présentée par ma femme à l'époque, Aline Taillebois, qui l'avait rencontrée sur un plateau de tournage. Elle est venue boire un verre à la maison, je lui ai proposé de tourner, et voilà...

Il mentait et, comme tous ceux qui mentent sans être pour autant des professionnels du mensonge, il avait un tic nerveux, en l'occurrence, comme la plupart des gens, un besoin compulsif de se gratter le nez.

— Non, monsieur Plangenet, soupira Brichot après un long silence. Je ne crois pas que les choses se soient exactement passées comme vous le racontez. Moi je vous propose la version suivante : en 1999, votre femme et vous-même formiez un couple notoirement échangiste. Rien de répréhensible en cela, mais nous avons fouillé dans nos vieux rapports de l'époque concernant les hauts lieux répertoriés par nos services de ce genre de pratiques et d'autres, comme le sadomasochisme : outre quelques boîtes spécialisées dans Paris, une péniche sur la Seine, un célèbre manoir à Maisons-Alfort, dont vous étiez tous deux des clients assidus...

— Et alors ? articula le producteur.

— J'y viens. Aline Taillebois satisfaisait tous vos caprices, mais elle vous servait aussi de rabatteuse. C'est elle qui vous a amené cette Italienne pour que vous en fassiez « votre chose ». Cette fille a dû accepter de se laisser martyriser devant la caméra en échange, peut-être d'un vague rôle dans une de vos superproductions.

— Et maintenant, monsieur Plangenet, intervint Boris d'un ton menaçant, vous allez nous dire : où avez-vous tourné ce film ?

— Au *Gengis Khan*, capitula Plangenet, vaincu. Dans la cave.

— La boîte sadomasochiste ? Enfin l'espèce de donjon qui a fermé ses portes il y a un an et demi ?

Et comme l'autre acquiesçait d'un hochement de tête, il poursuivit :

— Vous avez payé la fille ?

— Naturellement.

— Vous avez un bulletin de salaire pour le prouver, une note d'honoraires, quelque chose ?

Plangenet haussa les épaules.

— Évidemment non. Elle a été réglée en liquide.

— Vous avez gardé un moyen de la joindre ?

— Non.

Corentin se pencha :

— Mais si. Réfléchissez : si elle a accepté ce tournage, elle était prête à participer à d'autres. Vous ne l'avez sûrement pas laissée tomber comme ça !

Le producteur haussa les épaules :

— Vous savez, ces filles faciles et prêtes à tout, il y en a plein les couloirs des maisons de production...

— Prêtes à se faire arracher la peau et posséder devant une caméra ?

— Mais oui ! Qu'est-ce que c'est, une petite séance sadomaso, si vous pouvez payer votre loyer pendant trois mois après et manger à votre faim ? Cette... Sylvia ! s'exclama-t-il en se tapant le front, oui, c'est ça : Sylvia, c'est le prénom qu'elle m'avait donné, cette Sylvia, donc, ce n'était pas une rosière, tout de même !

— Qu'est-ce que vous savez sur elle ?

— Trois fois rien, fit le producteur avec une petite moue. Elle venait de Savoie, ou d'Isère. Elle avait l'accent du coin, vous savez, les consonnes qui traînent... Elle vivait avec un musicien, un rappeur, il me semble, mais dont j'ai totalement oublié le nom. Aline a dû coucher avec elle une ou deux fois. Enfin, je crois...

— Vous croyez ? releva Brichot.

Plangenet sourit aigrement :

— Ma femme avait sa vie, et j'avais la mienne. Notre existence commune commençait quand nous étions trois, ou quatre. C'est tellement plus excitant, si vous saviez !

— Non, je ne sais pas ! grogna Brichot. Vous pourriez l'appeler, là, qu'elle nous parle un peu de votre recrue ?

— Elle est en tournage en Asie, en pleine jungle. Je doute de pouvoir la contacter, et elle ne rentre que dans trois semaines... Je suis désolé, crut-il bon d'ajouter devant la mine déconfite de ses interlocuteurs, j'aurais voulu vous aider davantage, mais je crains que la piste ne s'arrête là...

— Ce film, tout de même, insista pourtant Corentin, elle a bien dû signer un contrat de cession de son image, quelque chose comme ça ? Elle savait que vous alliez le commercialiser...

— Pas de contrat, trancha Plangenet. Un à-valoir sans suite et on en est restés là.

Évidemment... Brichot fit craquer ses mocassins (style) anglais.

— Et ce bijou dans son nombril, vous aviez déjà vu ça ?

— Non.

— Même pas sur aucune autre fille ?

— Je vous ai dit non.

— C'était quoi exactement ?

— Ce que vous m'avez décrit tout à l'heure : des ailes d'ange.

— C'est-à-dire ?

— Oui. Enfin des ailes d'angelot, si vous préférez, reprit Plangenet avec une pointe d'exaspération dans la voix. Vous savez, comme on en voit sur les fresques italiennes, Fra Angelico, tout ça. Mais en diamants.

— Deux diamants ?

— Non. Plusieurs diamants, tout petits. C'était très joli, je m'étais même fait la réflexion que ce n'était pas son genre. Sans compter que ça devait valoir cher. Très cher...

Brichot interrogea Corentin des yeux, mais celui-ci lui fit signe de continuer.

— Elle vous a dit quelque chose à propos de ces ailes d'ange ?

— Non. Elle a simplement refusé de les ôter. « Tout, mais pas ça », ce fut ses propres termes, si ma mémoire est bonne.

— Elle avait autre chose sur elle ? Des tatouages, des bijoux sexuels ?

— Non... Ah si ! Les marques.

— Quelles marques ?

— Vous savez bien ! Les lettres de l'alphabet.

— Ça ne vous a pas étonné ?

— Vous savez, on en voit de toutes les couleurs dans ce métier. J'ai pensé que c'était une fétichiste d'un genre un peu spécial, et voilà.

— Elle vous a dit qui les lui avait faites, par hasard ?

— Vous savez, inspecteur...

— Capitaine.

— Oui, c'est vrai, excusez-moi, je vous disais donc capitaine, qu'on avait finalement peu parlé, soupira Plangenet en jetant un coup d'œil

à son poignet. Dites-moi, j'ai un rendez-vous au ministère de la Culture, et...

— Une dernière chose, lança Brichot. Votre femme vous a amené cette Sylvia d'emblée, ou bien elle vous a d'abord montré des photos d'elle ?

— Des photos, bien sûr ! Je ne peux pas voir toutes les filles qu'on veut me présenter, j'y passerais ma vie !

— Donc, cette Sylvia avait donné quelques photos à votre femme, c'est ça ? insista Brichot en enlevant ses lunettes pour les essuyer avec le revers de sa cravate.

— C'est ça.

Il remit ses lunettes sur son nez :

— Et elles sont où, ces photos ?

— Du diable si je m'en souviens ! éluda Plangenet. Elle a dû les reprendre ou les ranger dans un coin, j'imagine.

— Vous vous rappelez de ces photos ?

— Vaguement. Je crois me souvenir qu'il y en avait une où on la voyait, elle, suspendue à des crochets...

— C'était un travail d'amateur ?

— Il ne me semble pas, mais...

Le producteur laissa passer quelques secondes de silence et claqua des doigts avec une expression d'illumination sur le visage.

— Ça me revient maintenant ! Il y avait un cachet derrière ! Un cachet d'Avidon, c'est lui qui me l'avait envoyée en fait !

Brichot jeta un regard triomphal à sa flèche. Bingo !

— Ce n'est donc pas votre femme qui vous avait présenté cette fille, conclut-il tranquillement.

— Eh bien, non... se renfroga Plangenet. La fille avait juste précisé au dos le numéro de téléphone de son copain, c'est tout.

— Avidon, c'est le nom du photographe ?

— Oui. C'est un type qui m'avait démarché quelques mois plus tôt pour devenir photographe de plateau, mais il habite Grenoble, c'est loin, et bref...

— Il est spécialisé dans ce genre de reportages ?

— Plus ou moins, oui. Je crois me souvenir qu'il m'avait été recommandé par un de ses clients, qui connaissait Aline, enfin, vous savez comment ça se passe...

Mais oui. Il suffisait de coucher avec tout le monde. Corentin déplia sa grande carcasse, et d'un seul coup, le minuscule bureau

redevint ce qu'il n'avait jamais cessé d'être : l'arrière-cuisine d'une tambouille sexuelle dont d'obscures gamines avides de gloire faisaient les frais.

— Bon, écoutez, monsieur Plangenet, voilà ce que nous allons faire : nous allons rendre une petite visite de votre part à cet Avidon. Une petite visite incognito. S'il vous appelle, vous lui répondrez que nous sommes des amateurs et que vous vous portez garant de nous. Mais attention, je vous préviens : à la moindre entourloupe, on vous fait tomber pour complicité de meurtre, chantage, recel, je ne sais quoi, mais on trouvera. Vous ne vous en relèverez pas.

— Inutile de monter sur vos grands chevaux, commandant ! s'écria Plangenet, l'air outragé. Vous pouvez compter sur moi !

— Je n'en attendais pas moins, cher monsieur !

Leur hôte les raccompagna sans mot dire. Il faisait soudain plus que son âge, et ses moustaches en guidon de vélo semblaient avoir perdu de leur superbe...

— Pauvre fille ! crut-il bon de soupirer.

— Là où elle est, elle vous a oublié, lâcha Corentin, méprisant.

Dehors, il faisait beau et froid. Devant les barrières d'Europe 1, une bande de groupies excités comme des puces guettaient l'arrivée d'un chanteur.

— À nous trois, monsieur Avidon ! résuma Corentin en aspirant l'air glacial de la rue. Mon vieux Mémé, on est bons pour reprendre le TGV ce soir ! Bon, ne perdons pas de temps : appelle Rabert pour avoir les coordonnées de notre artiste, et on file gare de Lyon...

*

* *

— Mieux que ça ! lança Ludovic Avidon du fond du studio. Fais un effort, voyons !

Les spots braqués sur son corps qui lui brûlaient les yeux, la jeune Iranienne s'écartelait désespérément, genoux en appui sur deux chaises écartées d'un bon mètre, mains refermées sur les dossiers. Une position incroyablement impudique, qui projetait en avant sa gorge lourde et le bosquet luxuriant au bas de son ventre. La voix de M. Javelle résonnait dans sa tête : « pistil grand ouvert, ma petite Farah ! Pétales écartés ! »

Cela faisait une heure quelle posait pour Ludovic Avidon. Des

poses d'abord presque conventionnelles, qui leur avaient permis de faire connaissance. La jeune fille s'était attendue à devoir affronter un vieux pervers, elle avait été heureusement surprise de débarquer dans une grande pièce surchauffée où se prélassaient quatre ou cinq chats et où l'avait accueillie un jeune homme souriant, l'air d'un hibou derrière ses grosses lunettes et le regard pétillant, curieusement chaussé de bottes de moto, de gros brodequins de cuir à semelles crantées, avec des fermetures sur le côté. Après lui avoir donné une grosse somme d'argent, qu'elle s'était promis d'envoyer le plus vite possible à ses frères, le photographe lui avait demandé de se déshabiller entièrement comme si c'était la chose la plus normale du monde et ils avaient commencé à travailler...

Invisible derrière son appareil monté sur trépied, une exclamation enthousiaste lui parvint enfin à travers le cliquetis des boîtes à lumière :

— Magnifique ! Tu es splendide !

Encore une rafale, et il quitta la chambre 6x6 prolongée d'un objectif de 80 mm pour venir vers elle :

— Ça va ? On fait du bon travail, tu sais ! Tu as un corps magnifique. Quel âge as-tu ?

— Dix-huit ans, murmura-t-elle, rouge d'émotion.

Il lui empauma un sein, lisse et gorgé de sève comme un melon :

— Tu fais au moins un 95 C en soutien-gorge, non ? lui demanda-t-il en reculant, à nouveau très professionnel. Allons, descends et reprends la même position, mais en me tournant le dos, cette fois. Voilà... creuse-toi bien...

Elle gardait la tête penchée, ses longs cheveux noirs pendaient jusqu'au sol. Debout derrière elle, il lui demandait quelque chose qu'elle aurait cru impossible d'accorder à quiconque :

— Fais-le bien ressortir... Pousse ! Oui ! Voilà, comme ça !

Tout en parlant, il la caressait doucement du bout du doigt, dans ses replis les plus intimes, et elle se mit à haleter, les yeux écarquillés.

— Tu aimes ça, hein ? Tu as raison. Ne bouge plus !

Le doigt entra en elle et se mit à la visiter méthodiquement, soigneusement, provoquant une série d'étincelles électriques dans son ventre, puis il se retira et elle étouffa un gémissement de frustration tandis que les boîtes à lumière reprenaient leurs cliquetis incessants.

« Je ne suis pas la seule à poser ainsi », essayait-elle de se convaincre en prenant machinalement les positions qu'il lui indiquait. Les murs du studio n'étaient-ils pas couverts de photos semblables ? Toutes ces femmes offertes, parées de cuir ou de lingerie indécentes...

— Ouvre bien ! cria le photographe. Avec tes mains, oui ! Regarde-moi, bouche ouverte ! Tire bien la langue !

De minute en minute, il exigeait chaque fois une posture plus dure, plus humiliante.

Le pire, c'est qu'elle éprouvait le même trouble à le satisfaire qu'à attendre M. Javelle dans sa chambre, renversée et ouverte sur son lit.

— Une dernière série ! lança-t-il gaiement en se penchant sur elle, les yeux brillants derrière les épaisses montures. Bon, on passe aux choses sérieuses, maintenant ! Il faut leur en donner pour leur argent...

Ça ne suffisait donc pas ? Que pouvait-elle donner de plus ? Il la fit s'allonger sur un sommier de fer posé à même le sol, au fond de la pièce — n'avait-il donc pas de matelas ? Les lames d'acier meurtrissaient son dos et ses fesses mais elle prit complaisamment la pose qu'il exigeait. Avidon régla les éclairages puis, comme pris d'un doute, revint vers elle :

— Attends, on va faire mieux...

Il lui releva ses jambes et les ramena doucement sur ses seins, de part et d'autre de son visage.

— Je ne te ferai pas de mal. Tu as confiance, n'est-ce pas ?

— J'ai confiance, murmura-t-elle, tandis qu'il s'éloignait à nouveau.

C'était une position atroce où il pouvait tout voir mais ne s'était-elle pas engagée à tout montrer ? Il revint avec des ceintures de cuir et lui ligota prestement les poignets au cadre du sommier.

— Voilà ! Les amateurs vont adorer ! Tu es bien ? lui demanda-t-il en plongeant son regard dans ses yeux suppliants. Tu aimes qu'on te voit comme ça ? Tu aimes, dis ?

Comme elle restait muette, incapable de proférer le moindre son, d'un geste brusque, il enfonça un doigt au plus profond de son ventre. Elle eut beau hoqueter, ruer, souffler, elle ne pouvait rien faire pour lui échapper. Alors il se pencha et l'embrassa à pleine bouche.

On ne l'avait jamais embrassée, jamais, pas même M. Javelle, et elle se sentit fondre. Deux doigts maintenant allaient et venaient en elle, lui arrachant spasme sur spasme. C'était donc ça le plaisir, ce mélange de honte délicieuse, d'engourdissement et de langueur, avec ces élancements brûlants qui lui perforaient le ventre ?

Mais, aussi brusquement qu'il l'avait prise, Avidon se retira et s'écarta d'elle. Avec une corde, il s'activait à lui immobiliser les chevilles, haut, très haut, à la hauteur des poignets. Puis il relia les cordes à la traverse supérieure du sommier et tira sur les nœuds, à lui

déchirer ses articulations :

— Te voilà prête ! dit-il avec satisfaction, Javelle m'a dit que tu étais une bonne affaire, on va voir ça tout de suite.

Le souffle coupé par sa position, le dos cassé, elle ne pouvait que le regarder entre ses jambes tandis qu'il s'installait entre ses cuisses :

— D'abord, bien te préparer...

Quand la bouche d'Avidon se posa au plus intime d'elle, elle tenta désespérément de lui échapper mais en vain. Il lui avait empoigné les fesses et la buvait, comme on boit à une source. Elle se mit à délirer. Elle n'avait jamais rien de connu de plus délicieux : oubliés, la pose obscène, le danger, la honte ! Des langues de feu lui parcouraient l'échine, la nuque, les reins. Un plaisir aigu, presque douloureux, s'enfonçait en vrille dans ses os.

Puis le photographe se redressa et monta sur le sommier grinçant qui se mit à tanguer. Le visage caché par l'énorme appareil photo, il se colla à elle, par-devant.

— Ne bouge pas, grogna-t-il en se déboutonnant d'une main tout en la mitraillant de l'autre, détends-toi, tu me plais, et moi aussi je te plais, je le sens bien !

Farah aurait voulu voir ses yeux tandis qu'il l'envahissait, pas devant, non, là où tout son être l'appelait, mais derrière, entre les masses charnues qu'il venait de violer avec son doigt. Ses bottes de moto calées dans les lames de ressort, il se mit alors à aller et venir avec force :

— Oui, oui... beuglait-il, faisant claquer la boucle de son ceinturon sur les fesses ouvertes.

Farah sanglotait, à présent, sa bouche écumante, ses yeux fous, son doux visage tordu par l'orgasme. Avidon se cabra et poussa un rugissement. Elle le reçut au fond d'elle avec un grondement de joie.

CHAPITRE X



Quelques minutes plus tard, c'était fini. Ludovic Avidon roula sur le côté, partagé entre l'amertume et l'exaltation. Que lui importait cette petite dinde venue d'Iran, aussi jolie et fraîche soit-elle ? Pas une seconde, la frange coupée au cordeau, les yeux bleu de Prusse et la bouche toujours disponible d'Ursula Farno n'avaient cessé de danser dans sa tête...

Depuis trois ans qu'il la photographiait sous toutes les coutures, il était de plus en plus amoureux d'elle. Cette femme incarnait à ses yeux tout ce dont il était privé, l'élégance, la classe, la beauté. Même la façon dont elle se livrait sans murmurer aux pires abjections, loin de le rebuter, avait fini par éveiller son estime, puis une passion dévorante. Depuis, il ne pensait plus qu'à elle. Et soudain, tandis qu'il s'envoyait cette gamine inhibée, son esprit fiévreux venait de trouver comment conquérir Ursula !

Il avait fait une erreur en essayant de la faire douter de Farno : elle était trop amoureuse de cet homme pour oser le juger. Non, la seule façon de la séduire, c'était qu'une autre esclave la supplante dans l'esprit malade de son mari. Cette petite Farah, par exemple, si facile à faire jouir et donc à dresser. Si elle acceptait de descendre suffisamment loin dans la soumission, il était sûr qu'Astiz n'y résisterait pas et répudierait sa femme. Ursula se retrouverait seule, et

lui, Avidon, prendrait la succession.

Elle ne l'aimait pas, et alors ? Il voulait juste la posséder, la prendre encore et encore dans toutes les positions et l'amour n'avait rien à voir avec cette obsession. Farno lui avait toujours défendu de toucher à sa femme – « je vous paye pour la photographe, pas pour la sauter », lui rappelait-il souvent – mais peut-être cette fois-ci serait-il ravi de se débarrasser d'elle ? L'astuce du plan, c'était de faire d'Ursula la complice involontaire de sa perte. Il savait que Farno se servait d'elle pour éduquer les « anges ».

À ses côtés, toujours attachée dans la position d'un poulet mis à cuire, l'Iranienne le regardait de ses grands yeux de biche aux abois. Tout dépendait maintenant de cette petite idiote, se dit Avidon : il fallait absolument qu'il en fasse une soumise en quelques jours, avant de la livrer à Farno. Lequel en ferait un « ange » pour la soirée du réveillon, soit lundi prochain, lors de la grande fête organisée à la villa de Biviers. Or il fallait remplacer l'ange n° 7, puisqu'il avait disparu.

Étrange, tout de même, que l'Italienne se soit volatilisée comme ça. Quand Farno lui avait demandé de lui trouver une nouvelle fille, il avait prétendu que Sylvia était retournée chez elle. Or, Sylvia était une vraie masochiste : elle servait indifféremment à tous les membres du club, et on pouvait la marquer, la brûler et lui imposer les pires épreuves, elle était toujours partante. Trouver et former une esclave aussi obéissante, aussi parfaitement consentante, semblait *a priori* difficile mais cette petite Iranienne était de toute évidence une recrue exceptionnelle. Farno parviendrait sans aucun doute à en faire son objet. Toutes les femmes ornées d'un papillon qu'il avait vues entre ses mains finissaient comme des robots sexuels.

Autant la mettre au parfum tout de suite, décida-t-il en se levant.

Quand il revint, il tenait dans une main son nécessaire à raser et, dans l'autre, un martinet à lanières de daim. Un instrument bénin, plus fait pour jouer que pour faire mal, mais ça irait pour la mettre en condition. Si elle acceptait celui-là, elle accepterait les autres, jusqu'au fouet à vaches que Farno utilisait parfois sur sa femme.

La jeune fille ne proféra pas un son quand il s'installa entre ses jambes et pressa le bec de la bombe de mousse à raser sur son ventre. Elle ne parla pas davantage une fois qu'il l'eut rasée entièrement. Elle se mordit seulement les lèvres quand il se mit à frapper son pubis à petits coups pressés.

Au vingtième coup, elle pleurait.

Puis elle se mit à haleter, tandis qu'il continuait à cingler la tendre fissure au centre du triangle.

Au cinquantième coup, il vérifia ce qu'il pressentait : elle ruisselait.

On pouvait tout faire d'elle.

Il composa le numéro de téléphone de Javelle :

— Viens, j'ai besoin de toi.

*

* *

— Trouve-toi du boulot, feignant !

Le visage affable de la vieille bourgeoise s'était instantanément transformé en un masque de haine quand Max lui avait tendu sa sébile. Laissant le routard aux cheveux roux cloué sur place, elle s'éloigna, furibonde, tirant derrière elle un chien minuscule, sanglé dans un imperméable de toile cirée.

Destroy, l'énorme malinois avec qui Max faisait la manche jeta un aboiement dédaigneux. Accablé, Max se laissa glisser le long du mur. Sa pancarte maladroitement écrite disait : « Mon chien et moi, on a faim. Donnez-nous de quoi manger tous les deux ». À côté, une soucoupe volée sur un guéridon de café, dans lequel il avait mis deux pièces d'un euro pour appâter le client.

Pourquoi n'était-il pas parti après le coup du refuge dans la Chartreuse ? Avec quatre mille balles, on va loin pourtant. Jusqu'à Nice au moins. Des images d'enfant rodaient dans sa mémoire : le sapin de Noël et son odeur de menthe, les cadeaux enrubannés dans du papier craquant, le sourire de sa mère quand il se jetait à son cou... Un bonheur à jamais depuis que cet abruti de beau-père avait mis le pied dans la maison... Il ne lui restait que Destroy. Et quatre mille balles.

Au squat, il n'avait rien dit de la scène ahurissante qu'il avait vécue, le dimanche précédent. D'autant qu'il n'avait pas aimé ce qui s'était passé dans le refuge : les deux types qui le regardaient comme on regarde un taureau saillir une génisse, la passivité presque bestiale avec laquelle la blonde s'était laissée faire et surtout le coup de la cigarette... Et pourtant, depuis, il pensait à l'inconnue tout le temps. D'autant qu'il était sûr de la reconnaître : la frange un peu démodée, les yeux bleus, le nez un peu fort...

C'est pour cela qu'il était resté à Grenoble, pour savoir s'il aurait le culot de l'aborder au cas où il la rencontrerait. Depuis deux jours, il hantait les rues commerçantes et les grands magasins dans l'espoir de la croiser. Qu'est-ce qu'une bourgeoise comme elle pouvait faire d'autre en cette période sinon d'acheter, acheter des tonnes de choses ?

Il fut tiré de sa rêverie par une voix sépulcrale qui annonçait l'arrivée du train de Paris. Une horde de voyageurs se ruait sur un quai, une autre se déversait dans le hall. On riait, on s'embrassait, les enfants criaient d'excitation. Deux paires de jambes ralentirent et s'immobilisèrent à sa hauteur.

— Joyeux Noël, gamin, fit une voix d'homme, amicale.

Une pièce – une grosse, de deux euros – atterrit en plein milieu de la soucoupe.

— Merci, m'sieur ! fit Max en levant les yeux.

C'étaient un grand balèze et un petit chauve. Le grand balèze avait un jean, blouson de cuir et un col roulé : le genre à l'aise dans ses baskets. Son copain, lui, était plutôt du style bourge classique. Une deuxième pièce tomba dans la sébile.

— Qu'est-ce que tu fais par terre quand tout le monde est debout ? demanda le grand brun.

Il s'était accroupi et plongeait ses yeux noirs dans les siens. Max se raidit : il avait flairé le flic. Même gentils, ils sont tous pareils.

— C'est quoi le problème ? coassa-t-il.

— Tu as vingt ans, t'as pas l'air manchot, je te demande ce que tu fabriques ici ? répéta le brun. Tu te shootes ?

— Non, m'sieur.

— Alors ?

Et soudain, les défenses de Max se liquéfièrent comme un pain de glace sous le soleil. Depuis qu'il traînait sur le macadam, il avait eu le temps de s'endurcir, mais le grand flic venait de trouver la faille. La voix pleine de sanglots, il lâcha l'histoire de sa vie : ses études bâclées, les petits trafics avec ses potes, sa mère qui vient le chercher au poste, une fois, deux fois. À la fin, le beau-père qui fait du chantage : c'est lui ou c'est moi.

— Et ton père, il est où ? demanda le petit chauve.

— Il est mort, dit Max.

Les deux voyageurs descendus du train de Paris échangèrent un regard. Le grand brun se pencha à le toucher :

— Alors, tu prends sa place, petit. Tu ne le pleures pas jusqu'à la fin des temps, tu ne le mets pas sur un piédestal, tu essaies de vivre comme il aurait aimé que tu vives. Tu piges ?

Max hocha la tête, avec un demi-sourire vite effacé.

— Crois-moi, ça s'arrangera avec ton beau-père si tu reviens comme un homme, pas comme un môme. Ce n'est sûrement pas un teigneux d'après ce que tu viens de me raconter.

— Non, c'est pire : c'est un blaireau, ce type...

— Parce qu'il couche avec ta mère ? sourit le balèze en se redressant. Elle aussi, elle essaye de tenir debout, petit. C'est la vie.

Puis la foule les engloutit, lui et son collègue.

C'était comme s'ils étaient partis avec la valise que Max trimballait depuis longtemps, une valise pleine de remords et de regrets, de trucs idiots qui vous empêchent de dormir et des colères d'enfants qui vous empêchent de vivre. Et pourquoi pas ? se dit-il en ramassant ses pièces de monnaie : il allait trouver du boulot. Et une chambre, à Nice. Il verrait sa mère. Il arriverait bien à négocier avec « l'autre ».

Puis le Max d'avant réapparut. Et son cadeau de Noël, il n'y avait pas droit, peut-être ? Une grande femme aux yeux bleus et aux seins majestueux qui ferait tout ce qu'il lui demanderait de faire dans un petit hôtel pas cher ? Le grand flic à l'air sympa ne serait pas là pour tenir la chandelle !

Quand il sortit de la gare, le jour tombait. Les voitures passaient comme des fantômes, phares allumés. L'œil aux aguets, il marcha droit devant lui, vers le centre-ville.

Dans sa tête enfiévrée par l'excitation, le bijou en forme d'ailes lui adressait des signaux lumineux. « Évite le chauffeur, surtout ! Évite ce taré qui a braqué sur toi ses doigts en forme de pistolet : si je te revoie, je te tue ! »

Il était dix-huit heures quand M. Javelle raccompagna Farah chez elle. Arrivé à Voiron, il se gara dans une rue déserte et lui expliqua qu'elle devait maintenant servir un autre maître : lui, il était vieux, il était marié, c'était mieux comme cela. Il précisa que si elle préférait rentrer en Iran, il se faisait fort de la faire expulser dans les trois jours. Sa voix était ennuyée, lointaine, il la regarda à peine et ajouta seulement :

— Tu as beaucoup de chance, mon petit. Tu as un corps superbe, et si tu fais ce qu'on t'a dit, tu gagneras beaucoup d'argent. C'est ce que tu voulais, non ?

Anéantie par ce qu'elle venait de vivre, abrutie par les doses d'alcool qu'on lui avait fait ingurgiter, Farah ne disait mot. Il lui prit la main gentiment :

— Tu verras, Avidon n'est pas méchant. C'est simplement qu'il travaille pour quelqu'un de très riche qui adore fouetter les belles filles comme toi. On t'a mise en condition, tu comprends ? Si tu tiens le coup, tu peux aller très loin.

Il la poussa dehors et démarra.

Les Fontanelle n'étaient pas encore rentrés. Farah monta dans sa

chambre, se dévêtit et resta sous la douche pendant dix minutes, à tanguer, à pleurer et à rire comme une démente. Ses deux tortionnaires l'avaient fait tant boire qu'elle était ivre morte. Titubante, elle se coucha et sombra dans un sommeil profond.

Les images l'assaillirent aussitôt. M. Javelle était arrivé une vingtaine de minutes après l'appel du photographe : sur la demande de ce dernier, elle avait été lui ouvrir dans le plus simple appareil. En découvrant son pubis glabre et ses cuisses sillonnées de coups de martinet, le visiteur avait eu un accès de colère : pourquoi ne l'avait-il pas fouettée avant, se morigénait-il ? Le photographe lui avait alors proposé de rattraper le temps perdu et c'est à ce moment-là qu'elle avait surpris leur échange de regards complices : tout était arrangé d'avance, bien sûr... Mais elle était encore trop bouleversée par les caresses que lui avait dispensées Avidon pour s'opposer à la moindre de ses volontés. Avidon l'avait obligée à se pencher en avant et, tandis qu'il la tenait serrée contre lui, M. Javelle s'était mis à lui cingler les reins et le dos à grands coups de lanières.

Ensuite, ils l'avaient possédée à tour de rôle sur l'estrade en bois dressée au fond du studio. Ç'avait été très humiliant parce qu'ils avaient exigé qu'elle prenne la position de la grenouille – une joue à terre et les genoux presque à la hauteur des coudes – et qu'ils n'avaient utilisé que le chemin de ses reins. Pour finir, Avidon l'avait contrainte à une interminable séance de « photos beuverie » avec un Javelle déchaîné, puis, l'attachant de nouveau sur le sommier de fer, il l'avait fait râler de plaisir pendant d'interminables minutes.

Quand elle s'éveilla de ce sommeil comateux, M. Fontanelle était au pied de son lit, l'air effaré. Craignant qu'elle n'ait eu un malaise, il était monté et venait de la découvrir, étalée, nue sur son lit, encore dans les vapes de l'alcool, hoquetant comme une pocharde, le buste et les épaules striés de traces de lanières, le sexe rasé... Sa réaction fut immédiate : il lui annonça séance tenante qu'elle avait dix minutes pour faire ses bagages, ajoutant par scrupule qu'il ne signifierait sa disparition qu'au début de l'année pour qu'elle ait le temps de trouver un autre travail mais qu'elle devrait avoir décampé quand il reviendrait.

— Dix minutes ! Pas une seconde de plus, ou je vous envoie les gendarmes ! lui lança-t-il sur le pas de la porte.

CHAPITRE XI



— C'est plus fort que moi, je ne peux pas supporter de voir un gamin de cet âge-là sur le pavé ! rageait encore Corentin le vendredi matin, à l'heure du petit déjeuner. Ils ont toutes les cartes en main, et ils sont là à attendre la fin du monde – *leur* monde !

Ils parlaient du jeune qui ressemblait à Brad Pitt. La veille, ils étaient arrivés trop tard pour filer voir Avidon et ils avaient donc pris deux chambres dans un petit hôtel du cours Lafontaine.

Après une bonne nuit de repos, ils venaient d'être rejoints par le lieutenant Garnier, du SRPJ de Lyon, un beau garçon au visage poupin qu'impressionnait fort la réputation des deux limiers de Paris.

— En principe, on n'a pas trop de problème de délinquance par ici, les renseigna l'officier de police judiciaire en se resservant du café. Grenoble est une ville relativement riche, dont l'urbanisation est assez équilibrée dans l'ensemble. Mais, comme on n'est pas très loin de la frontière italienne, c'est plutôt l'immigration clandestine qui mobilise nos effectifs.

— Ce qui nous ramène justement à notre inconnue au type italien, dit Corentin. Vous avez du nouveau de ce côté-là ?

— Non, hélas. Les collègues ont fait le tour des proxos et des indics, personne n'a jamais vu cette fille dans le secteur. Idem au fichier. On a même interrogé Turin, par acquit de conscience. Rien.

C'était peut-être bien une « volante »...

Corentin fit la moue :

— D'après Plangenet, elle avait un fort accent savoyard. Et le transporteur ?

— Il a été remis en liberté provisoire. Il n'a pas varié de position : il a été chercher sa cargaison de mannequins chez Géricault-Dupré jeudi dernier dans la soirée, vers vingt heures ; le patron l'a aidé à les charger, le camion a passé la nuit devant chez lui et, le vendredi matin, il a pris la route pour l'Italie en croyant pouvoir passer par le tunnel du Mont-Blanc... Vous connaissez la suite.

— Le client ?

— Une grosse centrale d'achat qui se fournit auprès de Géricault-Dupré depuis plusieurs années. Je file à Milan cet après-midi, pour interroger l'acheteur, mais ça m'étonnerait que...

— Les mannequins en question, le coupa Corentin, je suppose qu'ils sont stockés dans un entrepôt avant d'être acheminés aux différents destinataires ? Et ceux-là, poursuivit-il après que son interlocuteur lui eut répondu d'un hochement de la tête, étaient déjà vendus ? Je veux dire : affectées à des sites commerciaux précis ?

— J'imagine, avança l'OJP. Ça m'étonnerait qu'ils soient stockés pendant des mois...

— Dans ce cas, vous avez le nom de l'acheteur du lot qui nous intéresse ?

— Euh... non. Mais je me renseignerai. Vous pensez que le destinataire... ?

— Je ne pense rien, lâcha Corentin en vidant le fond de sa tasse de café. Il faut vérifier aux deux bouts, c'est tout. On a pas mis cette fille là-dedans par hasard : quelqu'un devait fatalement la réceptionner. Mémé, on pourrait peut-être y aller ? ajouta-t-il en se tournant vers son coéquipier après avoir jeté un coup d'œil à sa montre.

Brichot avait récuré le fond d'un pot de confitures anglaises et se resservait une tasse de café.

— Si je peux me permettre, Garnier, pendant que vous serez à Milan, procurez-vous le tableau de service des salariés de l'entrepôt, l'affectation des clés, enfin tout le tintouin...

— Vous pensez qu'un des employés devait aller la récupérer ? demanda l'OPJ.

— C'est plausible.

— Mais pourquoi a-t-elle fait ça ? soupira le jeune flic qui semblait complètement désarçonné. Quelle femme peut accepter d'être convoyée comme un colis postal, toute nue et enfilée dans un

mannequin en polyuréthane ?

— Vous ne connaissez pas les femmes, lui retourna sentencieusement Brichot en essuyant sa petite moustache avec soin. Elles sont capables de n'importe quoi par amour !

— Parce que vous croyez qu'elle a fait ça par amour ?

— Non. Mais c'est peut-être ce que croyaient ceux qui lui ont demandé ça, conclut Brichot en se levant à la suite de Corentin. Bon, vous avez nos numéros de portable, on compte sur vous si vous trouvez quelque chose en Italie...

Pendant qu'il allait chercher la voiture de location commandée depuis Paris, Corentin téléphona au studio d'Avidon. Il tomba sur un répondeur qui précisait que « le studio de photos publicitaires et industrielles » n'ouvrait que l'après-midi. Des horaires d'artiste... soupira-t-il en refermant son portable. Brichot revenait déjà avec une Peugeot 306 toute neuve montée avec des pneus à neige.

Ils avaient le temps d'aller jeter un coup d'œil à la fabrique de mannequins, à Tullins. C'était sur la route de Valence, à une quinzaine de kilomètres. La gendarmerie et le SRPJ y avaient déjà fait un tour mais puisqu'ils avaient du temps à tuer...

— Dis donc, tu en sais des choses ! glissa Corentin à son coéquipier comme ils sortaient de Grenoble.

— De quoi tu parles ? s'étonna Mémé, absorbé par sa conduite.

— « Vous ne connaissez pas les femmes, elles sont capables de n'importe quoi par amour ! » le singea Corentin. Tu la vois, ta Jeannette, aller faire des galipettes avec un inconnu avec juste son alliance sous son manteau d'hiver ?

— Non, je ne la vois pas, riposta Mémé, vexé. Jeannette est normale et fidèle, et moi aussi ! On ne se refait pas, c'est comme ça.

— Au fait, tu lui as trouvé un cadeau ?

— Pas encore.

— Eh bien, offre-lui le bouquin de Pouillaudin !

— Ça ne va pas, non ? À propos, je l'ai fini cette nuit. T'as pas idée de ce qu'on trouve là-dedans ! Tiens, par exemple, tu sais ce que c'est qu'une séance à l'aveugle ?

— Je t'écoute, vieux frère.

— Ces types, là, qui aiment dominer leur femme ou leur maîtresse, eh bien, ils s'amuse parfois à la débarquer en bas d'un immeuble, la nuit. Et tu sais quoi ? Elle va sonner à la porte qu'on lui a indiquée, et derrière, il y a un ou plusieurs types... Tout ça est arrangé à l'avance, bien sûr, mais tu imagines l'angoisse de la pauvre fille à poil sous son imperméable, et les yeux bandés, en plus !

— Et tu penses que les choses auraient pu se passer comme ça pour l'inconnue du Mont-Blanc, c'est ça ?

— Peut-être, oui... Ça y ressemble, non ?

— Oui, reconnu Corentin, le regard perdu dans le va et vient des essuie-glaces. Mais en apparence seulement : d'abord, parce qu'elle en est morte. Ensuite parce que c'était une véritable esclave, pas une bourgeoise olé-olé prête à tout pour épater son mari.

— Dans ce cas, pourquoi ne va-t-on pas attendre Avidon en bas de chez lui pour l'agrafer tout de suite ?

— Sous quel chef d'inculpation et avec quelles preuves ? Non, écoute, il vaut mieux s'en tenir à notre plan initial : celui du client envoyé par Plangenet. Un, on saura très vite, à voir sa réaction, si ce dernier l'a appelé après notre visite. Deux, si Plangenet s'est tenu à carreau – ce qui *a priori* indiquerait qu'il n'est pour rien dans cette affaire – on aura glissé un pied dans la filière.

— Parce que tu crois que c'est une filière ?

— Encore une fois, je ne crois rien, Mémé. On a le début de la pelote. On va tirer dessus jusqu'à ce qu'on ait tout dévidé.

*

* *

Assise très droite sur le bord du fauteuil, ses seins laiteux portant haut leurs anneaux d'or et le corps encore strié de torsades enflammées, Ursula guettait sur le visage de son mari un signe de froideur : s'était-il vraiment servi d'elle comme il le désirait, la veille ? Avait-elle su lui offrir tous les plaisirs qu'il était en droit d'attendre d'une esclave ? Ils avaient dormi ensemble et, levés tôt, ils avaient pris leur petit déjeuner en discutant du réveillon. Son corps la cuisait encore en dépit de la pommade et des lotions et elle sentait une douleur sourde et délicieuse là où Astiz avait finalement pris son plaisir.

Pourtant sa lucidité retrouvée, elle balançait maintenant entre deux pulsions contradictoires : celle de s'avilir encore davantage et celle de se rebeller. C'était chaque fois plus dur quand il rentrait, et elle se demandait avec angoisse de quelle façon il la punirait la prochaine fois.

Mais que faire d'autre, qu'endurer ? Redevenir manucure, à trente-trois ans, en renonçant à son statut, son aisance, sa position sociale ? Supporter à nouveau un patron qui, une fois la boutique fermée, exigerait qu'elle s'agenouille devant lui, pantalon godillant sur ses

chevilles, au milieu des cheveux coupés et des serviettes mouillées ? Elle savait qu'elle n'en était plus capable.

Carlo restait invisible, et heureusement, parce qu'Astiz avait exigé qu'elle reste nue. Il s'était un peu amusé avec elle tout en buvant son café, juste de quoi la mettre dans un état d'excitation folle pour qu'elle se caresse et il venait d'enfiler son manteau quand son portable avait sonné.

En le voyant revenir dans le salon, elle comprit qu'il s'agissait d'une communication dont la teneur devait la concerner.

— J'espère pour vous que c'est important, disait-il... Oui... En cas d'urgence seulement, vous savez bien !

Comme Ursula allait bouger, Carlo la cloua sur place de ses yeux noirs et, d'un mouvement du menton, lui ordonna de recommencer à se caresser.

— Hier soir ? Elle avait votre adresse ? Bien sûr... Javelle, oui... Ça s'est passé comment ?

Ursula s'était disposée face à lui et faisait aller et venir ses doigts fuselés le long de ses cuisses, mais il l'avait déjà oubliée. Elle tendit l'oreille :

— Chassée ? Elle n'a plus d'endroit où aller, alors ? Parfait... Qu'avez-vous fait ? Oui, évidemment... Elle en est à quel stade ?

Il se tourna à nouveau vers elle et, d'un geste sec, lui indiqua de relever les jambes et de mettre les talons sur la table basse du salon. Elle s'exécuta avec empressement, constatant que la voix du chauffeur avait changé.

— Ça aussi ? disait-il. À deux ? Et elle criait ?

En percevant son excitation, Ursula sentit une broche d'acier s'enfoncer dans son cœur : ils parlaient de cette fille, le huitième ange, elle en était sûre ! Et c'était Avidon, au bout du fil, il lui semblait reconnaître la voix qui filtrait du combiné.

— On peut tenter le coup, grommelait Astiz qui, le regard vague, jouait avec ses clés de voiture, puisque vous me dites que... Vraiment ? Elle est prévenue ?... Il va falloir mettre le paquet jusqu'au réveillon, mon petit vieux... Je ne sais pas... On verra... Oui, oui, je vais lui en parler... Vous avez une cave ? Enfermez-la à l'intérieur. Je passerai dans la journée, voir si c'est jouable. Au revoir.

Il raccrocha. Devant lui, Ursula arrivait seule au plaisir en poussant des petits cris ininterrompus : son corps secoué de spasmes se tordait dans les coussins de cuir noir et les ongles de sa main droite rayaient voluptueusement l'albâtre de son ventre parfait.

— Regarde-moi ! ordonna-t-il.

S'arrachant péniblement aux derniers remous de la jouissance, elle obéit. Il s'approcha :

— Je vais avoir besoin de toi, dit-il en tirant la fermeture Éclair de son pantalon.

— Tout ce que mon maître veut, il l'aura... souffla-t-elle, vaincue d'avance.

Sans avoir reçu l'ordre, mais sûre et certaine qu'il ne voulait rien d'autre, elle ouvrit grand la bouche et l'avalala savamment.

*

* *

Il était seize heures passé quand Corentin et Brichot quittèrent Hector Géricault-Dupré devant l'entrée de la manufacture. Leur hôte avait absolument tenu à leur faire visiter ses ateliers d'où sortaient quotidiennement trois douzaines de mannequins dont les ouvrières peignaient ensuite le visage à l'aérographe : c'était un vieux monsieur placide et gras qui ressemblait à un clerc de notaire à la retraite. Sa veste courte à petits revers, son gilet boutonné jusqu'à une cravate molle couleur taupe et ses pantalons étroits épousant la tige de bottines lacées étaient ceux d'un autre siècle, et il ramenait ses cheveux gominés et teints de part et d'autre d'un gros crâne aussi blanc qu'un œuf. Une croix en or se balançait ostensiblement sur sa chemise, il sentait le talc et le vieux linge.

La fabrique avait été fondée par son père en 1901 – son père, dont il avait adopté la posture et l'habillement par un mimétisme d'héritier immature, comme Corentin et Brichot avaient pu le vérifier sur une photo. Elle avait prospéré jusqu'à la Seconde Guerre mondiale pour les grands magasins de Paris et elle vendait aux ateliers de couture de la France entière des mannequins en osier, en bois et en tissu. Dans les années 1940, l'arrivée des presses à injection avait tout changé, et il avait fallu se résoudre à importer d'Allemagne quatre machines ultramodernes pour explorer de nouveaux marchés. On était entré dans l'ère du plastique, ce plastique qui avait tout envahi maintenant, et l'usine ne subsistait plus qu'en sortant des mannequins hauts de gamme pour les Japonais et les Italiens.

Ils étaient déclinés en quatre tailles, tous fabriqués en quatre éléments séparés, le torse, les bras, le bassin avec les jambes, et la tête à part. La fille du tunnel avait été glissée dans un mannequin de taille F, le plus grand de la collection, qui, une fois assemblé, s'était refermé sur elle comme une prison ; les quatre parties se cliquaient les

unes aux autres le plus simplement du monde mais il fallait une intervention extérieure pour les désemboîter.

— Les banques nous soutiennent comme la corde soutient le pendu, le conseil général ne veut pas nous aider et ma femme et moi, nous n'avons pas d'enfant, avait conclu Géricault-Dupré. Donc, après moi, le déluge !

Il semblait s'en moquer éperdument.

La visite terminée, il les avait emmenés boire un verre de muscat dans une hallucinante maison bourrée de calvaires en plâtres, d'anges de carton-pâte et de Vierge larmoyantes dont les auréoles clignotaient comme des sapins de Noël. Aima Géricault-Dupré leur avait fait les honneurs de sa collection avec des mines de chaisière, mais une chaisière capable de soulever un Christ à bout de bras : il émanait de la minuscule vieille dame en robe de faille noir et gros chignon de maîtresse d'école une autorité surprenante. Visiblement, son mari avait intérêt à filer doux mais cela semblait lui convenir.

Leurs murs croulaient sous des tableaux et des gravures représentant des saints et des saintes que des bourreaux hirsutes martyrisaient avec enthousiasme. Il régnait sur tout cela une odeur d'encens semblable à celle que Boris et Mémé avaient respiré chez Pouillaudin.

— Je le fais venir depuis notre propriété de l'Aude, précisa l'hôtesse à Corentin qui s'extasiait poliment sur la qualité du muscat, avant de se retourner vers Brichot pour lui fourrer d'autorité une boîte en fer ornée d'angelots joufflus entre les mains : reprenez donc des boudoirs puisque vous les aimez, monsieur le capitaine !

Quand enfin ils parvinrent à se lever pour prendre congé, un gros soleil de cuivre déclinait derrière des nuées annonciatrices de neige. Les ouvriers étaient partis et un silence de sépulcre était retombé sur les ateliers de briques rouges. Le maître de maison les raccompagna jusqu'à la grille ; il marchait d'un pas mécanique, comme une vieille poupée sur le point de perdre l'équilibre.

— Si vous aviez vu la fabrique entre les deux guerres ! Les cheminées qui fumaient ! On avait trois cents ouvriers à l'époque ; aujourd'hui, ils sont douze !

— Vous n'avez pas de gardien ? demanda Corentin.

— Non. J'ouvre et je ferme moi-même les grilles. Les plus proches voisins sont à trois kilomètres. La nuit venue, nous sommes absolument seuls dans notre thébaïde, ajouta benoîtement le vieil homme. C'est pourquoi je ne m'explique absolument pas que cette malheureuse ait pu venir jusqu'ici, ainsi que vous le prétendez. Pour moi, c'est bien plus tard qu'on l'aura forcée à se glisser dans ce

mannequin. Sur la route par exemple. Ce n'est pas possible autrement.

— Drôle de couple ! rigolait Brichot tandis qu'ils redescendaient dans la vallée. Tu sais ce que m'a soufflé Hector ? Que sa femme avait fait refaire toutes les chapelles à la ronde à ses frais ! Parce qu'en fait, c'est elle qui a l'argent !

— Ça ne m'étonne pas vraiment, sourit Corentin. Cette vieille bigote m'a fait une curieuse impression, comme se je m'étais trouvé devant un colibri avec des serres d'aigle. Quoi qu'il en soit, elle a dû être très belle. Et puis, ce prénom, Aima...

— Ils n'avaient pas l'air émus, pour des petits vieux qui voient débarquer deux flics chez eux.

— Oh, tu sais, ils ont déjà eu les gendarmes et le SRPJ. Ils ont eu le temps de s'y faire.

Brichot compta sur ses doigts :

— Bon, on a douze ouvriers, un chef d'équipe, tous du coin, tous rentrés chez eux à six heures. Plus eux deux. Pas de témoins mais quinze suspects ! Parce que Hector a beau dire, je vois mal la fille s'enfilant dans un mannequin en pleine campagne, à poil qui plus est ! Ça s'est forcément fait dans l'usine !

Corentin lui jeta un coup d'œil de côté :

— Tu as raison, Mémé. La manufacture est sur le coteau et, de l'autre côté, il y a un chemin vicinal : on le voit des ateliers. Les visiteurs ont très bien pu se garer à une centaine de mètres, faire le tour et entrer dans l'atelier d'expédition : il n'est même pas fermé à clé.

— Et confidence pour confidence, sourit Brichot en retour, j'ai vu des photos d'Avidon dans l'atelier des presses à emboutir !

Corentin faillit en lâcher le volant :

— Hein ? Où ça ?

— Dans les toilettes du personnel, gloussa Aimé, ravi de son effet. Il y avait un calendrier publicitaire accroché derrière la porte. Il date de l'année dernière, et il montre une fille étalée sur une machine, vêtue en tout et pour tout d'une casquette. Même que ça m'a étonné de voir ça chez des calotins pareils.

— Tu es sûr que la photo est signés Avidon ?

— « Ludovic Avidon, photographie industrielle et publicitaire », rue Saint-Laurent à Grenoble, oui mon grand !

Corentin frappa le volant de son poing fermé :

— Bravo, Mémé ! Ça au moins, c'est du concret !

— Ça ne veut peut-être rien dire, Boris, tempéra modestement Brichot. C'est peut-être simplement un truc pré-imprimé qu'on leur a refilé, avec un repiquage de l'adresse de l'usine dessus. C'est moins cher et ça se fait beaucoup.

— N'empêche que c'est celui-là qu'ils ont choisi, et pas des oiseaux ou des petites fleurs ! Réfléchis, Mémé : il y quelque chose qui ne colle pas là-haut. Tous ces corps de saints suppliciés, dans leur salon...

— Et alors ? Ma tante de Saint-Étienne avait les mêmes ! objecta Brichot. C'est un truc de culs-bénis, ça : mine de rien, ils se rincent l'œil et après ils viennent te gonfler avec l'invasion de la pornographie !

— Justement. C'est la même chose.

Brichot considéra sa flèche, l'œil rond :

— Boris, tu plaisantes ? Ils ont au moins quatre-vingts balais, chacun !

— Il y a autre chose qui m'a frappé, Mémé.

— Quoi ?

— Les anges.

— Les anges ?

— Oui, c'est bourré d'anges chez eux. En plastique, en carton, en plumes, en stuc, en bois peint. Et elle avait quoi dans le nombril justement, la fille ?

— Bon sang, tu as raison... murmura Brichot en se mordant la moustache.

— Je ne dis pas qu'ils ont trempé dans la manœuvre, reprit Corentin, mais bon, ça fait beaucoup de coïncidences. Il faudra qu'on se rencarde sur eux : casiers judiciaires, un coup d'œil dans l'Aude puisqu'ils y ont une propriété, etc. Et aussi vérifier s'il n'y aurait pas quelqu'un qui dirigerait l'usine en sous-main, je ne sais pas moi, un investisseur, un familier... Tu veux bien t'en occuper avec Garnier pendant que je fais mon petit numéro à Avidon ? Il est quelle heure ?

Brichot jeta un œil à sa montre :

— Presque cinq. Il a dû rentrer chez lui, là...

— Faisons comme ça. Il doit y avoir un plan dans la poche portière, regarde où est la rue Saint-Laurent. On file là-bas, tu gardes la voiture et on se rejoint à l'hôtel.

Un sourire carnassier étira la bouche gourmande du grand flic à la carrure d'athlète...

CHAPITRE XII



La rue Saint-Laurent était coincée entre deux églises, sur la rive nord de l'Isère, au pied du fort de la Bastille que les célèbres œufs du téléphérique relient à la gare de départ située de l'autre côté de la rivière. En entrant dans Grenoble par l'autoroute de Lyon, on les voyait qui glissaient sur le fabuleux panorama des montagnes. Corentin dut remonter le quai Jouvin sur deux cents mètres avant de pouvoir prendre la petite rue dans le bon sens, et il gara la voiture sur le premier emplacement disponible.

La nuit tombait quand, à l'adresse indiquée, ils franchirent le passage voûté et débouchèrent dans une première arrière-cour, puis une seconde. Le chemin s'élevait ensuite et, cinquante mètres plus loin, il bifurquait brusquement sur la droite pour se transformer en raidillon envahi d'herbes folles. Apparemment, personne ne se préoccupait d'entretenir le coin : des acacias sauvages poussaient çà et là et des blocs de roches tombés de la montagne gisaient au milieu du sentier. À la faible lumière qui filtrait à travers les nuages, Corentin remarqua une coulée d'herbe brillante couchée par un piétinement récent que longeait une trace luisante aux dessins apparents.

Un visiteur, à pied, et une moto.

De fait, plus haut, une trial avec un réservoir chromé et une selle de cuir jaune était appuyée sa fourche, sous un auvent de planches.

Les traces de pas continuaient vers une grande bâtisse de style Napoléon II, encadrée de marronniers superbes. Elle semblait à moitié abandonnée : le jardin d'hiver aux structures rouillées était « rapiécée » avec des vitres de récupération, la peinture des volets écaillée, les corniches et entablements rongés par l'humidité.

— Quel gâchis ! grogna Brichot, suant et soufflant – la grimpette était franchement raide –, une si belle baraque !

Ils arrivèrent sur la terrasse. Trois chats s'enfuirent à leur approche. Un oiseau à moitié dévoré gisait dans un coin. La nuit était tombée mais, à leurs pieds, la ville nimbée de brume scintillait de tous ses feux et, au loin sur la gauche, le massif des Écrins luisait vaguement dans la pénombre.

Les deux policiers longèrent discrètement le corps de maison jusqu'à un petit jardin envahi de broussailles qui se terminait en à-pic. Les hautes fenêtres tournées vers la vallée étaient plongées dans l'obscurité, mais on entendait, venant de l'intérieur, les notes graves et déchirantes d'une viole de gambe. Boris identifia aussitôt la mélodie du *Charivari* de Marin Marais, qu'interprétait Jordi Savall dans la bande originale du film *Tous les matins du Monde*.

Ils revinrent sur leurs pas. L'oiseau était au nid.

— Tu ne veux pas que j'entre avec toi ? souffla Mémé. Cette baraque ne me dit rien qui vaille...

— Un mélomane ne peut pas être tout à fait mauvais, murmura Corentin, à demi rigolard.

Il sortit pourtant son arme réglementaire du boudoir d'aisselle et arma le chien avant de la glisser à nouveau sous son blouson.

— Si on entre à deux, il va se méfier, mais tu peux m'attendre un peu, si tu préfères ; planque-toi derrière l'arbre, là...

Brichot s'éloigna. Corentin allait appuyer sur une sonnette vissée de travers sur le chambranle de la véranda quand un rai de lumière naquit au fond de la bâtisse.

— Boris ! Il y a des gens qui montent ! chuchota Brichot au même moment, depuis le tronc ruisselant d'humidité d'un des marronniers.

Corentin fit trois pas en arrière et jeta un coup d'œil en contrebas. Deux taches blanches progressaient entre les acacias. Il hésita. Rester ? Avidon prendrait prétexte de l'arrivée de ces visiteurs pour l'éconduire. Partir ? Finalement il rebroussa chemin, passa devant la véranda encore obscure et se glissa derrière le tronc, près de Brichot.

Au même moment, la véranda s'illumina et deux silhouettes débouchèrent en bas du chemin menant à la terrasse, un homme et une femme, emmitouflés dans des manteaux de fourrure. L'homme

était grand, maigre, avec un visage en lame de couteau et des yeux profondément enfoncés sous une barrière de sourcils broussailleux. Pour autant que la lumière permettait d'en juger, sa compagne avait l'air magnifique : une grande blonde elle aussi, avec une frange coupée au cordeau et un beau visage grave. Elle le suivait à quelques pas, comme si une chaîne invisible les reliait.

— On dirait qu'ils craignent d'être vus, souffla Brichot à l'oreille de Corentin.

Quand ils reportèrent leurs regards sur la terrasse, ils faillirent tous deux laisser échapper un cri de stupéfaction.

Illuminée de l'intérieur par des spots, la véranda s'était transformée en un bloc d'opaline d'un blanc laiteux : les vitres qui donnaient sur la vallée étaient badigeonnées jusqu'à mi-hauteur, mais le côté où ils se trouvaient ne l'était pas, de sorte qu'ils pouvaient voir parfaitement ce qui se passait à l'intérieur. Et là, à cinq mètres tout au plus, une jeune fille aux longs cheveux noirs venait d'apparaître. Elle était totalement nue.

Arrivée au centre de la pièce, elle s'immobilisa et tourna la tête à gauche pour écouter ce que quelqu'un lui disait derrière elle. Ils virent alors son visage : ces yeux immenses, cette petite bouche en forme de fraise et ces longs cils noirs qui palpaient au-dessus des joues duveteuses, étaient ceux d'une Orientale, à n'en pas douter. Elle était d'une beauté à couper le souffle.

Apparut alors un homme jeune, aux cheveux en bataille et aux grosses lunettes carrées, qui portait un jean et un teeshirt avec des bottes de moto. Il la prit dans ses bras et se mit à lui parler à l'oreille. Certes les deux policiers étaient trop loin pour comprendre un traître mot de ce qu'il lui chuchotait, mais, à n'en pas douter, vu l'abandon énamouré de la fille et l'espèce d'attitude conquérante du garçon, ils étaient amants.

Puis la porte du dehors s'ouvrit, le couple entra et une bouffée de viole de gambe s'échappa dans l'air froid.

La fille nue avait détourné la tête. Le motard alla refermer le battant, puis il serra la main de son visiteur mais pas celle de la femme blonde. Légèrement en retrait, celle-ci fixait la proie offerte avec une expression étrange où, semblait-il, se mêlaient haine et envie.

Sous les spots lumineux qui illuminaient le jardin d'hiver, le nouveau venu avait l'air d'un conquistador. Il était très élégant, à la limite de l'affectation même, avec son écharpe de soie blanche et son étonnant manteau de fourrure qui avait dû coûter une fortune. Il posa une question à la jeune fille, à laquelle elle répondit brièvement. Ses

cheveux noirs retombés comme un rideau dissimulaient son visage mais tout trahissait sa tension : ses poings serrés, son dos raidi, l'agitation de ses seins généreux aux bouts dressés par le froid.

Ils échangèrent ainsi une vingtaine de répliques sans qu'à aucun moment le motard et la blonde n'interviennent. Puis l'inconnu eut un petit geste du menton et alla s'adosser à un paravent déployé dans un coin de la pièce.

Le silence se fit et tous parurent se figer.

— Qu'est-ce qu'ils font ? souffla Brichot, les yeux hors de la tête.

À cet instant, la jeune fille au type oriental se mit à bouger. Elle prit une pose d'offrande, reins cambrés, jambes écartées et mains sur les fesses. Sa nudité superbe irradiait la pièce comme un four en fusion. Puis, se mouvant lascivement, elle prit une autre pose, puis une autre encore, celle-là franchement obscène. Penchée en avant, le visage empourpré, elle cherchait le regard du photographe, qui visiblement n'avait d'yeux que pour la blonde.

Puis, comme dans une succession de diapositives, la scène s'effaça en une seconde : le photographe alla chercher un manteau dont il recouvrit la nudité tremblante de sa compagne et la blonde à la frange sortit de la poche de sa zibeline une laisse et un collier de chien qu'elle passa adroitement autour du cou de la brune. Ceci fait, elle la tira dehors.

Les deux as de la Mondaine n'eurent que le temps de se rejeter derrière leur tronc d'arbre. Les deux femmes passèrent à quelques mètres et ils purent sentir le parfum de la blonde – un parfum chaud, épicé – qui tenait sa prisonnière « au pied ».

Mais était-elle prisonnière ? Pas un instant, elle ne parut se rebeller, s'appliquant même à trotter au rythme de sa « maîtresse » jusqu'à ce qu'elle disparût avec elle, toutes deux absorbées par l'obscurité de la nuit.

— Qu'est-ce qu'on fait, Boris ? chuchota Brichot. On ne peut tenter dans l'immédiat, je suppose...

— Tu supposes bien, Mémé : Si on leur met le grappin dessus tout de suite, on perd toutes nos chances d'infiltrer le réseau ! Avec n'importe quel avocat, ils s'en tireront les doigts dans le nez et nous, en prime, on risque d'écoper d'une plainte pour violation de domicile. Attendons plutôt que le type sorte. À mon avis, ça ne va pas traîner. Regarde...

À l'intérieur, en effet, l'homme au type espagnol était en train de consulter des photos qu'Avidon lui passait une à une ; puis il les fourra dans la poche intérieure de son manteau dont il sortit une liasse de billets qu'il tendit à son interlocuteur. Quand il ouvrit la porte, ses

derniers mots claquèrent nettement dans l'air froid :

— ... ils l'équiperont demain et on lui fera passer un test. Je compte sur vous pour filmer tout ça.

Et il disparut à son tour dans la nuit.

Avidon éteignit les lumières de la véranda et il rentra dans la maison. Il se mit à pleuvoir, une petite pluie froide et tranchante comme des lames de rasoir.

— Suis-les ! chuchota alors Corentin en tapotant sur l'épaule de son coéquipier. Moi, je reste en planque pour voir ce que fait notre photographe de choc.

Brichot décala dans l'ombre. Une autre lumière s'était allumée à l'étage et les échos d'un concerto de Brahms parvinrent à Corentin, assourdis tandis que la silhouette d'Avidon passait et repassait derrière les persiennes tirés.

Un peu plus tard, il éteignit la chaîne hi-fi et mit la télévision. Corentin reconnut le jingle tonitruant du journal télévisé de TF1. Sachant qu'il n'apprendrait rien de plus en restant sur place, il se résigna à quitter les lieux et, une minute plus tard, fut surpris de retrouver Brichot qui l'attendait près de la voiture, son imperméable noirci de pluie.

— Ben, tu ne les as pas suivis ?

— Si, mais avec ce chemin en épingle à cheveux, j'étais toujours trop près ! Et je suis arrivé en bas juste pour les voir filer dans un 4x4, un Mercedes, me semble-t-il. Il y avait un type au volant, un barbu.

— Tu as le temps de relever leur numéro ?

— Désolé, Boris, mais dans la nuit et avec cette flotte...

— De toute façon, on brûle, Mémé. Non seulement, on vient d'avoir la confirmation que notre inconnue du MontBlanc évoluait plus ou moins consciemment dans un réseau de prostitution où les filles sont monnayées et on sait maintenant où lancer nos filets puisque ce photographe est probablement la plaque tournante du trafic.

*

* *

Le samedi matin, quand Farah ouvrit les yeux, elle eut un moment d'égarement : où était-elle ? Que faisait-elle dans cet endroit insensé où murs, plafond, moquette arboraient un rouge carmin presque sanguinolent, comme si elle venait de s'éveiller à l'intérieur d'un cœur

gigantesque ?

La pièce où elle se trouvait lui parut immense. À gauche, il y avait un bar, avec plein de bouteilles au mur et des lampes en forme de filles nues sur le comptoir. D'étranges fauteuils et canapés, très bas, recouverts de toile cirée noire, eux, étaient disposés ça et là dans un savant désordre. Au-dessus, suspendues au plafond, courait un réseau de sangles et de chaînes dont la vue lui arracha un petit cri d'effroi.

— Je suis là, dit une voix de femme derrière elle.

Farah tourna la tête : la blonde d'hier soir était assise un peu plus loin. Elle était en peignoir, pieds nus, et fumait une cigarette. En croisant son regard sans expression, la jeune fille sentit sa peau se hérissier d'appréhension.

— Qu'est ce que je fais là ? demanda-t-elle d'un ton mal assuré.

— Chez nous. En stage.

Tout lui revint d'un coup. M. Fontenelle dressé au pied de son lit, raide comme la justice. Son renvoi immédiat. Son désarroi dans les rues glacées de Voiron à huit heures du soir, avec pour tout viatique une maigre valise de nylon et deux billets de cinq cents francs. Le SOS téléphonique lancé à Avidon qui lui avait laissé un numéro de portable au dos de son permis de séjour. L'arrivée du photographe, vingt minutes plus tard, en moto. Le voyage sur la route verglacée jusqu'à Grenoble, agrippée à ses hanches. Le froid de la nuit dissipant les dernières vapeurs de l'alcool...

— Ludovic Avidon t'a confiée à nous, reprit la femme blonde. Pour t'éduquer. Tu ne te souviens pas ?

— Si, lâcha Farah dans un souffle.

Aussitôt, réalisant qu'elle avait dormi nue sur son matelas de mousse recouvert de toile cirée noire, elle tâtonna autour d'elle, à la recherche de ses vêtements.

— Tu n'en auras pas besoin, dit la blonde en lui tendant sa cigarette. Ici, il fait toujours chaud.

De fait, il régnait une température d'étuve. Farah saisit la cigarette et en tira quelques bouffées avec avidité sous le regard moqueur de la blonde. À Ispahan, où, d'après ses papiers, elle était née, il était interdit aux filles de fumer...

— Le huitième ange... reprit la femme au peignoir en détaillant le corps de la petite Iranienne. Mon mari et ses amis aiment les anges avec de gros nichons, comme les tiens. Est-ce qu'ils sont résistants, au moins ?

— Résistants ? Je... Je ne sais pas...

La blonde se pencha en avant :

— Comme les miens. Regarde !

Elle ouvrit son peignoir et mit à jour une poitrine superbe, presque trop belle pour être vraie. De gros anneaux d'or perçaient les aréoles. Sans quitter sa prisonnière du regard, elle les tordit avec lenteur :

— Tu vois ? Tu vois comme ça tourne et comme ça tire ? On peut y accrocher des pinces, aussi. Et des poids...

Un rictus de plaisir déformait sa bouche fardée.

— Au début, ça fait mal, bien sûr, mais après tu ne peux plus t'en passer !

Soudain, elle lâcha les anneaux et crocha à pleines mains dans les seins de Farah.

— On te l'a déjà fait ? Non ? Eh bien, tu ne perds rien pour attendre, ricana-t-elle. Allez, debout, maintenant !

Farah obéit, comme dans un rêve. Sa tête bourdonnait et elle avait atrocement soif. La femme se dressa à son tour et rejeta son peignoir. Les spots rouges disséminés ça et là sur les colonnes et au plafond jetaient des ombres dures sur son ventre plat et son pubis lui aussi entièrement rasé. À part les seins, elle était entièrement balafmée de traces de fouet et, incrusté dans son nombril, elle portait un curieux bijou en forme d'ailes. Des ailes d'ange.

— Les mains dans le dos ! jeta-t-elle d'une voix coupante. Toujours, quand tu te montres !

— Oui madame, balbutia Farah en croisant ses poignets sur ses reins.

Sans avertissement, Ursula la gifla, un aller-retour sec, violent comme un coup de trique. Puis, d'une voix sifflante, elle ajouta :

— Non, pas « oui madame », espèce d'insolente ! Oui maîtresse ! Répète !

— Oui maîtresse, répéta la jeune fille, les yeux au bord des larmes.

Le regard bleu d'Ursula avait viré au noir et une mauvaise excitation faisait vibrer ses nerfs : jamais elle n'avait eu à former un être si jeune et si désarmé ! Vingt ans, ça ? Mais elle en avait dix-huit, tout au plus ! On pourrait bien, pincer, tordre, fouetter sa chair ferme, ses seins durs et ses cuisses nerveuses, elle se laisserait toujours faire ! D'un geste brutal, elle prit Farah par la nuque, força la fragile barrière de ses lèvres et enfonça sa langue dans la bouche fraîche.

La petite se laissa faire. Un long moment, elles oscillèrent, collées l'une à l'autre. Ursula dévorait la bouche de Farah en caressant follement les bouts turgescents de sa gorge, les lèvres frémissantes de son pubis rasé de frais. Tout vibrait sous sa main.

D'une pression du pied, elle alluma un halogène.

— Ne bouge pas ! Immobile, pour que ton maître te voit !

Paralysée d'effroi, Farah s'exécuta. Ursula alluma une autre cigarette. Elle exultait. C'était son rôle, désormais : de fille dressée, elle était devenue dresseuse de filles. Et elle aimait ça, oh oui, elle aimait ça ! Elle allait faire de cette petite idiote une vraie bête à plaisir, comme Astiz l'avait fait avec elle. Quel meilleur moyen avait-elle de le garder encore, de mériter son amour ? Écrasant sa cigarette dans un cendrier d'onyx, elle contourna sa jeune proie toujours figée et se plaqua contre son dos.

— Cambre-toi ! Ton maître te regarde ! ordonna-t-elle en montrant l'œil rond d'une caméra braquée sur elles.

Elle imposait à leurs deux corps un balancement lascif. Si grande était son emprise que Farah se mit peu à peu à répondre. « Oui, oui... » soufflait-elle d'une petite voix exsangue, son petit visage levé vers la caméra. « Comme ça, s'il vous plaît, comme ça ! » Sa lourde poitrine oscillait dans la coupe des mains d'Ursula, ses reins huilés de sueur glissaient entre les cuisses majestueuses de sa maîtresse.

Elle l'avait prise par les hanches à présent et lui donnait de grands coups de ventre, lui martelant la croupe comme un homme.

Quelque part dans les profondeurs de la maison, Astiz dut basculer une manette car les haut-parleurs d'ambiance se mirent soudain à restituer ce que captaient les micros ultrasensibles : la voix monocorde d'Ursula énonçant un à un les chapitres d'un véritable bréviaire de la soumission absolue, le souffle haletant de la petite Iranienne les répétant docilement et, comme les illustrer, les bruits de leurs corps s'entrechoquant dans une grotesque parodie de coït. À la fin de cette litanie, empoignant son esclave par sa longue chevelure, Ursula la fit pivoter et l'obligea à s'agenouiller devant elle.

— Ta bouche, maintenant !

Plaquant son front contre les ailes d'ange, Farah enfouit ses lèvres au creux de la source ruisselante.

— Plus vite ! Plus vite ! gémissait Ursula.

Elle avait pris le flot cascasant de cheveux noirs entre ses doigts maigres et enfonçait le visage rond au bas de son ventre comme si elle voulait l'absorber. Comme le plaisir venait, une pensée hallucinante fulgura dans son esprit enfiévré : ce qu'elle lui imposait, c'était ce qu'Astiz lui avait imposé vingt-quatre heures plus tôt ! Elle pensait comme lui ! Elle *était* Astiz.

Elle était lui, et il était elle. Indissociables.

Ramassant une sangle de cuir, elle se mit à cingler la croupe de « leur » esclave à toute volée. Et tout le temps qu'elle la frappa, elle fut secouée de spasmes et de rires nerveux à en perdre le souffle.

CHAPITRE XIII



C'est à six heures du matin que, ce même samedi, Aimé Brichot réveilla l'OJP du SRPJ chez lui pour lui donner rendez-vous à neuf heures place Grenette, au *Cintra*. Rentré de Milan, où il avait passé l'après-midi du vendredi, par le dernier vol de nuit, il aurait bien aimé pouvoir prolonger davantage les quelques maigres heures de sommeil qu'il avait pu s'octroyer, mais...

La veille, ils étaient convenus, en effet, que chacun ferait sa part de travail et qu'ils se retrouveraient pour déjeuner. À Mémé les fichiers, les banques de données, la lecture des enquêtes de voisinage, le fastidieux mais nécessaire travail de renseignements sur les différents protagonistes de l'affaire. À Corentin le soin d'aborder incognito le principal suspect, en se mettant dans la peau d'un amateur de divertissements sexuels plutôt épicés, ce qui, compte tenu de son physique de sportif bien calé « dans ses baskets », n'était pas une mince affaire, mais Mémé avait confiance : sa flèche saurait trouver la bonne approche.

Quand Garnier stoppa à neuf heures pile devant *Le Cintra*, Brichot l'attendait devant un amoncellement de croissants et un grand pot café.

— C'est pour me faire pardonner, lui expliqua-t-il. J'ai besoin de vos contacts, mon vieux. Moi, je viens de Paris, je vais me faire

envoyer bouler en faisant bosser vos collègues un samedi. Mais quoi de neuf, d'abord ?

— J'ai vu l'acheteur, expliqua Garnier en tartinant un croissant encore chaud d'une redoutable confiture industrielle. Votre mannequin faisait partie d'un lot acheté par une petite chaîne de prêt-à-porter turinoise, la Vizzavone SA, qui appartient à une certaine Emilia Caruzo, quarante-quatre ans, domiciliée à Pise, mais dont elle ne s'occupe pas directement. Le mari est un financier assez connu. Par ailleurs, j'ai visité les entrepôts de la centrale d'achat, ils sont plutôt bien gardés mais il arrive que les camions qui arrivent après la fermeture passent la nuit sur un parking, en face. Et là, bien sûr, tout est possible... Normalement, le semi-remorque aurait dû reprendre la route le lendemain matin et arriver dans la soirée au dépôt du site principal, à Pescara sur la côte Adriatique.

— Bon, approuva Brichot. De notre côté, on a pas mal avancé nous aussi...

Il raconta leur entrevue avec les petits vieux de la manufacture, et termina sur ce qu'ils avaient surpris dans la véranda d'Avidon.

— Ce type rabat des filles pour les sadiques du coin, et notamment ce couple de partouzards, j'en mettrais ma main à couper. Ils doivent bien avoir un minimum de renseignements, non, les collègues d'ici, sur ce genre de réseaux ? Au moins sur certains de leurs membres les plus voyants...

— Ça m'étonnerait, fit Garnier avec une petite moue. Vous savez, tout bouge très vite ici, la population comme le reste. On ne le sait pas toujours, mais la vallée de Grenoble constitue un des plus grands champs d'investissements industriels réalisés en France depuis dix ans : des labos pharmaceutiques, des lignes de production dans les semi-conducteurs, de la haute technologie et j'en passe... Une telle activité brasse forcément des milliers de chercheurs, techniciens et ingénieurs, sans compter tous les financiers et intermédiaires qui gravitent autour. Mais ces gens-là vont plutôt s'amuser dans les grandes métropoles de la région : Lyon, ou Milan par exemple...

— Bon, fit Brichot, à demi convaincu, eh bien, on va essayer de dresser des CV aussi complets que possible de tout ce petit monde : Avidon, bien sûr, les Géricault-Dupré, Plangenet, Pouillaudin, et de reconstituer d'éventuelles connexions entre eux... Est-ce qu'ils se fréquentent ? Est-ce qu'ils sont, ou ont été, en relation d'affaires ? Vous qui avez vos entrées dans la PQR demandez aux localiers s'ils se souviennent de quelque chose de bizarre concernant l'un ou l'autre. De mon côté, j'interrogerai nos fichiers à Paris... Vous pouvez nous trouver un bureau, un terminal, un téléphone à l'antenne ?

— Sans problème, mais...

— Alors, on s’y colle !

Comme ils sortaient du café, une silhouette les croisa. Un jeune, les épaules courbées dans un parka trop mince ; un gros malinois trottnait à ses côtés. Brichot se retourna pour le regarder s’éloigner.

— Dites, capitaine Brichot, fit Garnier d’un petit air gêné, ça ne pas attendre la fin des vacances de Noël ?

— On a encore trois jours devant nous avant les fêtes, dit Brichot. Pensez à cette pauvre fille que le couple a emmenée hier soir : elle risque de trouver le temps long, elle...

Et soudain, il blêmit : Jeannette ! Leur train partait demain soir pour Briançon, et il ne lui avait pas encore dit qu’il ne pouvait pas venir ! À cet instant, comme pour ajouter à son angoisse, son portable se mit à grelotter.

— Je vous suis, Garnier, coassa Brichot, une mauvaise suée sur le visage. Partez devant...

Il activa son téléphone. C’était Corentin.

— Mémé ? Je suis en bas de chez Avidon, fin prêt pour lui jouer le grand jeu ! Et tu sais quoi ?...

— Oui ?

— J’ai eu une idée dingue pour te faire pardonner par Jeannette. Dingue mais géniale...

Cinq minutes plus tard, Brichot rangeait sa voiture derrière celle de Garnier dans le parking de l’hôtel de police.

— Un souci, capitaine ? s’enquit l’inspecteur de la SRPJ comme ils attendaient l’ascenseur.

Il leur avait trouvé une pièce sous les toits, avec une ligne téléphonique, un fax et une liaison Internet à haut débit.

— Non, rien, souffla Brichot d’une voix éteinte, songeant à l’idée « dingue mais géniale » que sa flèche venait de lui exposer.

Mais, au point où il en était, pourquoi pas ?

*

* *

— Voilà ! J’arrive !

D’une manière générale, Avidon détestait ce genre de réveil en fanfare. Il lui fallait toujours une bonne heure avant de poser un pied sur la descente de lit, une autre pour venir à bout de ses ablutions et

du petit déjeuner. Et ce matin en particulier, il avait l'esprit carrément brumeux. La veille, il n'avait pas pu s'empêcher de profiter de Farah jusqu'à ce que les Farno viennent la récupérer : un morceau de roi, cette petite oie blanche, d'autant plus qu'elle avait adoré ce qu'il lui faisait dans la cave. Et pourtant, il ne l'avait pas ménagée...

Grommelant, il enfila directement ses bottes de motard sur son pantalon de pyjama et traversa la véranda plongée dans une ombre laiteuse.

— Ludovic Avidon ? fit une voix mâle quand il eut déverrouillé le battant. Excusez-moi, je vous dérange peut-être un peu tôt... Je viens de la part d'Arthur Plangenet... Il m'a parlé de vous, enfin, plus exactement, de vos activités dans certains domaines et, voilà, je suis tout à fait intéressé et même disposé à... euh... disons à vous apporter un soutien financier.

N'eut-ce été la canne et le déhanchement, l'homme qui se tenait sur le pas de la porte aurait pu postuler pour une de ces prises de vue qu'affectionnait Farno : une gueule superbe, des épaules de déménageur et le reste probablement à l'avenant. Rien à voir avec ces étalons bodybuildés qu'Avidon recrutait de temps à autre dans les boîtes à *boysband* ou les dancings mondains.

L'œil d'Avidon s'alluma. Il avait si longtemps crevé de faim avant de rencontrer son premier « mécène » qu'il ne négligeait jamais un nouveau client. Et pourtant, avec ce que venait de lui donner Farno, il était à l'abri du besoin pour un bon bout de temps...

Il s'effaça pour laisser entrer l'inconnu. Ce type était vraiment impressionnant, même avec sa patte folle et sa canne.

— Ah, vous faites donc partie de... commença le photographe en ajustant ses grosses lunettes sur son nez.

— ... du réseau d'amis de Plangenet, poursuivit l'autre avec un clin d'œil, et je m'en flatte. Excusez-moi, ajouta-t-il en grimaçant, l'humidité ne vaut rien à ma jambe...

— Asseyez-vous, dit Avidon.

— Merci. Alors voilà. Je m'appelle Erwan Garnier, je travaille pour une grosse société pétrolière et j'habite Lyon. J'ai connu Arthur il y a quelques années... Au fait, il m'avait dit qu'il vous appellera, il ne l'a pas encore fait ?

— Plangenet ? Non. Vous savez, on s'est un peu perdus de vue et ça fait longtemps que je n'ai pas eu de ses nouvelles...

— Pourtant, il a vos photos dans son bureau ! Enfin, certaines photos... Superbes. Vous voyez ?

— Je vois, opina Avidon, flatté malgré lui.

— Arthur et moi, on a les mêmes... enfin les mêmes goûts, quoi... J'ai d'ailleurs rencontré ma dernière femme à l'occasion d'un de ses tournages, reprit Garnier en baissant la voix. Il la faisait dresser par un très beau Noir, précisa-t-il avec un petit rire vicelard.

Avidon opina poliment. Encore un de ces tordus qui ne grimpait au septième ciel qu'avec une échelle en fil de fer barbelé...

— Donc, si j'ai bien compris, vous faites partie du club des anges, c'est ça ?

— Le club des... ? commença le pseudo Garnier. Naturellement, se hâta-t-il d'enchaîner. Vous savez, mon épouse est une femme délicieuse. Une ancienne « Miss Picardie ». Non seulement délicieuse mais parfaitement soumise ! Malheureusement...

La voix du bel Apollon se cassa.

— Malheureusement, reprit-il en secouant sa crinière bouclée, je ne peux plus guère la satisfaire...

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Un accident de voiture, l'année dernière. Une imbécile de bonne femme qui a brûlé un stop ! Après un mois de coma, je me suis réveillé hémiplégique... Depuis, j'ai retrouvé une partie de mes facultés, mais pas toutes, vous comprenez...

— Je vois, dit Avidon, remué. D'autant plus que moi-même...

— Je sais, le coup a son visiteur : j'ai dû porter quasiment les mêmes pendant longtemps, soupira-t-il en montrant les longues bottes de moto à tige renforcée que son hôte avait enfilées sur son pantalon de pyjama. Vous ne pouvez pas sortir sans, hein ?

Et dans son regard soudain humble, Avidon lut l'atroce solidarité des exclus. Jamais il n'en avait parlé à personne depuis des années, mais, avec ce colosse vacillant sur ses béquilles, il ne savait pas pourquoi, c'était différent.

— Je ne les quitte jamais, sinon mes chevilles plieraient sous mon poids, lâcha-t-il dans un souffle. Une tuberculose osseuse quand j'étais gosse... Mon idiot de mère avait obstinément refusé de me faire vacciner. Elle faisait partie d'une secte où c'était interdit.

Dans sa voix, il y avait trente ans d'amertume et de souffrances. Trente ans passés à clopiner derrière de belles jeunes femmes aux jambes sublimes, des divinités inaccessibles, que, devenu photographe, il avait appris à dompter. C'était sa revanche à lui : elles ne l'aimaient pas, il ne pouvait que les avilir.

En face de lui, le grand éclopé respectait son silence. Avidon finit par lui demander :

— Alors, que puis-je pour vous, monsieur Garnier ?

— Oh, appelez-moi Erwan. Eh bien voilà... amorça le grand brun avec un misérable sourire, depuis mon accident, ma femme a besoin de... de compensations sexuelles, vous voyez ? Elle a toujours aimé les hommes dominateurs, mais avec les femmes, elle est plutôt dominatrice. Les très jeunes femmes, de préférence. Et c'est aussi ce que j'aime, moi, dans l'état où je suis maintenant. Arthur m'a dit que vous en connaissiez.

— Que je connaissais quoi ?

— Des filles qui acceptent ça.

Avidon haussa les sourcils :

— Mais, pourquoi vous adressez-vous à moi, Erwan ? Il y en a plein les clubs, les journaux spécialisés...

Garnier eut un geste fataliste et, dans le mouvement qu'il fit, sa canne glissa sur le carrelage.

— Une fille jeune, fit-il en la rattrapant *in extremis*, c'est très difficile à trouver. Je suis prêt à y mettre le prix. Arthur m'avait dit...

Il se tut.

Avidon hésitait. Il était devant un pigeon de rêve, un type prêt à déboursier une fortune pour satisfaire ses sales petites perversions, et pourtant il éprouvait de la sympathie pour le bonhomme. La complicité des éclopés de la vie, sans doute...

— Vous comprenez que je doive d'abord appeler Plangenet, finit-il par lâcher.

— Bien sûr, s'empressa le soi-disant Garnier. C'est tout à fait normal.

— Votre femme, elle est... très hard ?

Garnier hocha la tête :

— Je dirais plutôt très... exigeante, oui. Elle vous étonnera, vous verrez. Vous pourrez faire toutes les photos que vous voudrez, je veux simplement être là.

Ce dernier argument emporta les dernières réticences du photographe. Ça faisait double bénéfice : ce qu'il allait lui demander pour que sa femme puisse se défouler, et ce qu'il obtiendrait d'un site Internet où il avait ses entrées.

— Vous avez une photo d'elle ?

Garnier ouvrit son portefeuille et lui tendit une photo d'identité.

— Ça alors ! s'exclama Avidon, les yeux quasiment hors de la tête. C'est incroyable, ça...

— Et oui ! répliqua Garnier avec un petit air ironique, ma femme est flic. Elle s'appelle Karine.

— C'est bien la première fois que je vois ça ! Et vous croyez qu'elle accepterait de venir avec son uniforme, le flingue, les menottes ? demanda-t-il avec une excitation fébrile dans la voix.

— Tout le fourbi, assura Garnier, en remettant la photo dans la poche de sa chemise. À condition de faire ça dans la journée. Sinon, elle doit le laisser au poste.

— Ça va être génial, fit rêveusement Avidon, trop occupé à échafauder le scénario pour voir le coup d'œil au scalpel que lui décocha son client. Genre : fouille dans un commissariat, vous voyez ? Interrogatoire poussé, sévices, et tout et tout... On pourrait même en faire un film, qu'en dites-vous, Erwan ? J'ai quelques acteurs bien montés qui pourraient jouer ses collègues...

— C'est vous qui voyez, se contenta de répondre Boris Corentin, avec une silencieuse pensée pour la belle stagiaire du quai des Orfèvres.

Le téléphone était dans le bureau. Ils traversèrent la maison dans le sens de la longueur. C'était sombre, en désordre, délabré : des gadgets, des livres, des photos de filles nues, du matériel entassé ça et là... Et ça puait la pisse de chat.

Corentin se laissa tomber dans un fauteuil de toile. La partie était presque gagnée. Lui tournant le dos, Avidon était en train de parler avec Plangenet, tout en tapotant machinalement un sac capitonné posé sur le bureau et ouvert sur un caméscope. Soudain, les mots qu'avait prononcé, la veille, l'homme en noir lui revinrent :

« On l'équipera demain. Ensuite, on lui fera passer un test. Je compte sur vous pour filmer tout ça. »

Demain, ça voulait dire aujourd'hui. Le couple allait donc relâcher sa prisonnière. Mais où, et quand précisément ?

— C'est OK, fit à cet instant Avidon en raccrochant. J'ai quelqu'un pour vous, dit-il en se frottant le nez, là où ses lourdes lunettes d'écaille avaient laissé des marques. Une Iranienne, dix-huit ans, brune, très bien foutue. Mais pas tout de suite. Après Noël. Pour le moment, elle est encore en... en stage.

Il avait hésité sur le dernier mot.

— Combien ? demanda Corentin.

— Dix mille euros. En liquide, bien sûr.

— Payables le jour de la livraison ?

— La moitié avant.

— Ça pourrait se faire quand ?

— Vous avez un local ?

— Non.

— Alors ici, lundi ? proposa Avidon. J'ai de la place et personne ne monte jamais.

— Entendu, opina Garnier-Corentin.

Soudain, ils n'avaient plus rien à se dire, comme deux malfaiteurs après l'excitation du forfait. Ils se quittèrent vite. Corentin redescendit la rampe d'herbe mouillée. Dans sa poche de chemise, la photo de Karine lui piquait la peau.

Il déboucha rue Saint-Laurent, la remonta en se retournant plusieurs fois pour vérifier qu'il n'était pas suivi, mais les trottoirs étaient déserts. Il s'arrêta, s'abrita sous un porche et composa le numéro de portable de son coéquipier.

— Mémé ? On le tient notre flag. Avidon va filmer la petite ce soir... il a un caméscope, oui. Non, je ne sais pas où. Rapplique avec Garnier, je veux dire le vrai, bien sûr, je reste en planque en bas de chez lui !

Il raccrocha et un grand rire silencieux secoua sa grande carcasse : Mémé avait une voix détendue au téléphone ; sûr que le mystérieux cadeau avait dû plaire à la Jeannette !

*

* *

Sous le dernier coup de reins du chauffeur, les yeux de Farah s'exorbitèrent et un râle s'échappa de sa bouche desséchée. Cela faisait une heure que le barbu la travaillait à lentes et longues poussées, la faisant osciller au bout de ses chaînes, mains et bras devenus insensibles sous le poids de son corps. Les cris qu'elle entendait, c'étaient les siens, tournant en boucle sur la sono intérieure.

Assis sur un divan, le couple suivait leurs ébats ; la blonde était toujours nue, mais Farno s'était rhabillé et fumait un cigare. Le portable posé sur la moquette carillonna.

— C'était eux ! jeta l'homme après avoir raccroché sans avoir prononcé un mot. Finis-la, Carlo, ajouta-t-il en se levant. Et toi, suis-moi !

La blonde obtempéra sans mot dire. Farah resta seule avec son bourreau. L'homme continuait de la marteler en silence, avec la régularité d'une machine. Il était si épais et il la comblait si bien que chaque fois qu'il se dégageait d'elle, elle ne pouvait s'empêcher de gémir de frustration.

— *Putana !* gronda-t-il comme elle s'amollissait.

Les chaînes cliquetèrent quand il la fit se pencher, bras tendus en arrière, et il reprit ses va-et-vient de plus bel. Chaque fois qu'il butait au fond d'elle, elle voyait la moquette rouge onduler et des gerbes d'étoiles explosaient dans ses rétines.

Cela durait depuis combien de temps ? Trois heures, quatre ? Après que la femme blonde l'ait, comme elle disait, « mise en condition », elle et son mari l'avaient possédée en sandwich : lui par-devant, tenant sa bouche ouverte à deux doigts tandis qu'il lui cognait le ventre avec une force prodigieuse, et sa femme par-derrrière, avec une prothèse qui imitait à s'y méprendre le contact et la consistance d'un sexe d'homme. Chaque caresse, chaque orgasme avaient été payés de coups de fouets. Combien en avait-elle éprouvé ? Elle avait perdu le compte. Elle n'était plus qu'une loque de chair pantelante. Le chauffeur était intervenu un peu plus tard, alors qu'elle gisait sur le sol, et il l'avait suspendue à des crochets. Depuis, il profitait d'elle par les reins, un vrai béliet.

Elle ne cria même pas quand il se libéra en grondant.

Quand elle rouvrit les yeux, il y avait trois hommes devant elle. Celui qu'elle avait appris à appeler « maître », et deux inconnus. Des jeunes, de trente ou trente-cinq ans. Un grand roux, épais, qui tenait un cartable d'écolier à la main, et un tout petit brun, nerveux, le regard fuyant derrière des lunettes à double foyer.

— Si le cœur vous en dit, messieurs... proposa Astiz en passant une main dure sur ses flancs couverts de sueur. On s'en sert depuis ce matin, alors un de plus ou un de moins... Bon, je vous présente l'ange numéro huit, ajouta-t-il devant leur mine embarrassée et comme si ça expliquait tout. Vous avez ses ailes ?

— Elles sont là, dit le plus petit des visiteurs en prenant le cartable des mains de son voisin.

Il en sortit un écrin de la taille d'une main et l'ouvrit, le couvercle du côté de Farah.

— Ferme les yeux ! lui intima Astiz.

La petite Iranienne obéit, le cœur battant la chamade ; des ombres grotesques dansaient derrière ses paupières. Deux mains glacées se posèrent alors sur ses flancs, tirant la peau. Elle sursauta en sentant une sensation de froid contre son ventre. Puis l'atmosphère se chargea d'une odeur de désinfectant tandis que quelqu'un nettoyait son nombril avec un coton imbibé d'antiseptique. Une main se glissa dans son ventre, comme un pêcheur saisit un poisson par les ouies.

— Ne bouge pas ! fit la voix du maître.

— La télécommande ! fit une autre, inconnue celle-là.

Quelque chose forçait l'entrée de son nombril. Elle ouvrait la bouche pour supplier quand une douleur vive la fit se plier en deux. Ses bras se tendirent et les manilles de la chaîne claquèrent contre les pitons.

— Là, là, c'est fini... souffla à nouveau la voix inconnue.

Des chaussures couinèrent sur l'épaisse moquette. Farah ne sentait plus la douleur.

— Parfait, les injecteurs sont en place, reprit la voix.

— J'ai le retour de faisceau, dit une autre voix. Quand vous voudrez, monsieur...

— Ouvrez les yeux ! jappa le maître. Et vous, détachez-la. On va aller la tester aux Galeries, dans une cabine d'essayage. Il y a toujours des vicelards, là-bas.

Quand elle releva les paupières, le maître regardait sa montre – une montre en or, avec des saphirs, assortie à sa grosse chevalière marquée d'un A.

De qui parlait-il ? De quel test ? En inclinant la tête, elle découvrit alors à la place de son nombril deux ailes d'ange recouvertes de minuscules diamants, le même bijou que sa « maîtresse », elle l'aurait juré.

— Bienvenue au club, dit le maître d'une voix caressante. Je suis sûr que tu vas nous étonner.

Les tempes bourdonnantes, elle les suivit au rez-de-chaussée. Elle avait l'impression d'évoluer dans une brume floconneuse. Même les sons lui parvenaient étouffés.

Ursula les attendait dans l'entrée, une paire de bottes à la main. Non pas de vulgaires bottes en caoutchouc pour se protéger de la pluie ou de la neige, mais d'extraordinaires bottes de cuir verni qui montaient jusqu'à mi-cuisse et étaient équipées de hauts talons de huit centimètres. S'agenouillant devant Farah, elle entreprit de les lui enfiler, lissant au fur et à mesure le cuir très fin sur la chair très blanche. Ses mains se perdirent un instant entre les cuisses brûlantes de la jeune Iranienne.

— Elle a deux pointures de moins que moi, mais je pense que ça devrait aller quand même...

— Le manteau ! ordonna le maître, sans lui accorder le moindre regard.

Toujours à genoux, la blonde saisit l'imperméable posé sur la chaise pour le lui présenter. Troublée de la voir dans cette position, Farah s'y reprit à deux fois avant de trouver les manches. La doublure de soie enveloppa sa nudité comme une caresse.

— Je peux venir avec vous ? demanda Ursula dont le visage exprimait une réelle expression d'angoisse.

En guise de réponse, Astiz se contenta d'abord de la repousser durement contre le mur de l'entrée en haussant les épaules. Puis, sur le pas de la porte, il se retourna et lui jeta :

— Tu ne peux pas, tu « dois » venir. Débrouille-toi pour être devant l'entrée des Galeries Lafayette au moment où Carlo nous y déposera !

Lorsqu'ils sortirent dans la nuit tombante, Farah était tellement ivre de fatigue et de volupté qu'elle ne remarqua même pas à quel point il faisait froid. Le 4x4 était là, ronflant sous un fin duvet de givre. Comme elle se glissait sur l'un des sièges arrière, le grand garçon roux glissa sa main jusqu'entre ses jambes :

— Toujours prête ! Même pas besoin de télécommande !

Le maître se retourna ; il tenait à la main une espèce de boîtier à deux boutons.

— Tu es sûr que l'effet sera instantané ?

— C'est un nouveau dosage, assura le rouquin. Encore plus rapide qu'en pilule.

— Mais, de votre côté, vous l'avez bien préparée, je crois ? gloussa le nabot.

— Mon offre de tout à l'heure est toujours valable : profitez-en ! ricana Astiz, d'un ton magnanime.

Il n'eut pas besoin de le répéter. Le chauffeur avait à peine démarré que Farah se retrouvait clouée, le menton écrasé contre le dossier du siège, les pans de son imperméable relevés haut sur ses reins.

La grosse Mercedes descendait le raidillon vers la route de Grenoble. La dernière chose qu'elle vit par la lunette arrière, ce fut le visage exsangue de la blonde appuyé contre la vitre de la porte d'entrée. Elle tenait quelque chose à la bouche. Quelque chose qui ressemblait à une tétine pour enfants.

CHAPITRE XIV



Brichot et Garnier rejoignirent Corentin vers cinq heures du soir, après une journée passée à éplucher vainement des dizaines de dossiers d'archives et à se crever les yeux sur des écrans d'ordinateur. Ils avaient apporté avec eux des sandwiches et des thermos de café. Le ciel d'hiver avait viré au noir et une méchante bise prenait l'Isère en enfilade.

Corentin confia à Garnier le rôle de veilleur, en surplomb de la maison du photographe. Pour y arriver, le jeune inspecteur fit le tour par un petit sentier qui partait de l'église Saint-Laurent ; une fois parvenu à pied d'œuvre, il testa le système de micros et d'oreillettes qui lui permettrait de rester en contact avec Corentin qui, lui, montait la garde côté Chartreuse, dans la Fiat personnelle de Garnier stationnée sur la petite place Saint-Laurent. Quant à Brichot, après avoir garé la 306 de location à l'angle du quai Mounier, côté ville, il avait rejoint sa flèche pour lui rendre compte du résultat infructueux de ses recherches. En retour, Corentin lui fit un rapide topo de son entrevue avec Avidon.

— Avec un peu de chance, Mémé, conclut-il, tu pourras rejoindre Jeannette et les enfants dès lundi !

— À propos de Jeannette, je voulais te remercier, fit Mémé en se trémoussant sur le siège de la Fiat. Tu sais quoi ? Elle l'a gardée sur

elle pour prendre le train !

— Quoi ? La guêpière ? s'étrangla Corentin.

— Oui ! fit Brichot en tournant vers lui un visage écarlate d'émotion. Tu te rends compte qu'elle a pris le Paris-Briançon de dix-huit heures en guêpière à trou-trou et bas noirs sous son fuseau et son anorak !

— Autrement dit, ça lui a plu, ton cadeau ?

— Elle n'avait jamais osé me le dire, mais elle en crevait d'envie. Et moi aussi, acheva Brichot avec un petit sourire en coin.

Corentin toussa :

— Ça se fait encore, les pantalons fuseau ?

— Non, mais tu sais comment elle est, Jeannette : elle ne jette rien. Elle est comme moi : elle n'achète que de la bonne qualité !

— Finalement, Baba avait peut-être raison, glissa Corentin avec malice.

— À propos de quoi ?

— Rien, rien, éluda le grand flic avec indulgence.

Avec un peu de persévérance, Jeannette finirait bien par faire à son mari le coup du « rien-sous-le-manteau-en-pleine-rue ». Rien, à part la guêpière et les bas noirs...

Les deux policiers restèrent silencieux, un peu embarrassés par ce grand moment d'abandon. Faire livrer à la femme de sa vie, le samedi soir d'avant Noël, par une stagiaire en uniforme jolie comme un cœur, une parure sexy en dentelle de Calais, ça avait quand même plus de gueule que d'expédier un bouquet Interflora ! avait pensé Corentin. D'autant que Jeannette avait voulu l'essayer tout de suite, lui avait raconté Karine, au téléphone la veille au soir, en riant aux éclats.

— Jeannette m'a dit qu'elle avait trouvé ta copine très sympa, reprit Mémé. Et très... comment dire ? Enfin, il paraît qu'elle ne porte jamais rien sous son uniforme !

— Et oui, Mémé, je le savais : ni guêpière, ni balconnet, je n'ai pas voulu t'en parler plus tôt, tu m'aurais encore traité de cavaleur ! Bref, pour en revenir à Jeannette, elle te pardonne ?

Brichot hocha la tête avec vigueur :

— Oh oui ! C'est passé comme une lettre à la poste ! Elle espère que je la rejoindrai bientôt à Chantemerle, histoire d'essayer la guêpière. Je ne sais même pas comment ça marche, ces trucs-là !

— Avec les doigts, Mémé, comme le reste.

Ils furent interrompus par la voix de Garnier qui crachotait dans les oreillettes :

— Le suspect sort de la maison ! Il est sur vous dans deux minutes.

— Enfin ! soupira Brichot.

Il ouvrit la portière et galopa jusqu'à la 306. Quinze secondes plus tard, Corentin l'entendit, haut et clair, dans son oreillette :

— Paré.

— Dis donc, je n'ai pas vu passer le 4X4 Mercedes ?

— Ils ont peut-être rendez-vous ailleurs, répondit Brichot. Rien ne dit... Attends... Le voilà !

Un faisceau de lumière blanche venait de percer l'obscurité du porche. Dans un hurlement de cylindres martyrisés, une moto jaillit sur la chaussée, vira à gauche et remonta la rue en sens interdit, droit vers l'entrée du jardin Léon-Moret.

— Boris ! La moto, elle fonce vers toi !

— Je prends ! lança-t-il.

Il tourna la clé de contact et écrasa la pédale d'accélérateur au moment où le motard passait comme une bombe, filant droit vers le quai des Allobroges.

La Fiat jaillit sur la chaussée. Il rattrapa la trial *in extremis* sur le pavé mouillé et passa en troisième en allumant ses codes. Le temps d'arriver à la hauteur du groupe scolaire, il l'avait perdue de vue.

Il freina à mort. À l'entrée du quai, une circulation dense se déversait sur la chaussée comme une coulée de lave en fusion dans laquelle la moto avait bel et bien disparu. Boris ne put s'empêcher de lancer un juron auquel riposta heureusement la voix triomphante de Brichot.

— Je le tiens Boris ! Je le colle à cent mètres.

— Tu crois qu'il nous a repérés ?

— Non, je n'ai pas l'impression. Il passe le pont.

Corentin embraya, braqua à droite toute et s'immisça dans la circulation. Dans son oreillette, la voix de Garnier lui parvenait par bribes :

— Qu'est-ce je fais, commandant ?

— Faites-vous ramasser par une voiture de police, lui indiqua ce dernier en remontant la circulation à tombeau ouvert, sur la bande d'arrêt d'urgence. Rendez-vous rive gauche ! Mémé, tu le vois toujours ?

— Pas de problèmes ! Il a un sac dans le dos... Ah, on arrive devant les Galeries Lafayette !

— C'est sur la place Grenette, fit la voix lointaine de Garnier.

— Il met pied à terre, précisa Brichot. Tu es où, Boris ?

— Je traverse, cria Corentin.

Slalomant entre les voitures aux vitres perlées de pluie verglacée, il venait de prendre le pont Marius-Gontard. Pied au plancher et pleins phares, il remonta la rue Montorge. Tant pis pour la discrétion...

— Il s'engouffre dans les Galeries, fit la voix lointaine de Brichot. Je le suis toujours. Rejoi...

Le mot s'étouffa dans une série de grésillements, puis le silence se fit. La liaison ne passait plus.

Cinq minutes plus tard, Boris Corentin freinait en catastrophe devant les Galeries Lafayette. Abandonnant la Fiat en double file, il fonda vers l'entrée brillamment éclairée, à gauche de laquelle un jeune SDF, dont la silhouette lui parut vaguement familière, était recroquevillé devant une sous-tasse pleine de piécettes cuivrées.

À l'intérieur des Galeries, des flots d'une lumière savamment calculée ruisselait sur les amoncellements de marchandises elles-mêmes savamment agencées dans les rayons ; des messages publicitaires susurrés par des voix trop sucrées tombaient des cintres avec la douceur d'un voile de gaze et la tiède atmosphère était saturée de parfums entêtants.

Dans quel autre endroit ces pervers pouvaient-ils « tester » leur esclave sexuelle que les cabines d'essayage ? Boris s'orienta rapidement et bondit sur l'escalator qui menait au prêt-à-porter féminin. Il y repéra vite son coéquipier penché sur une tête de gondole pleine de petites culottes. Avec son imperméable ceinturé et sa petite moustache en poils de blaireau, il ressemblait à s'y méprendre à un obsédé sexuel en plein délire érotomane.

— Si tu continues comme ça, tu vas mal finir ! lui glissa le grand flic en prenant place à côté de lui.

— Ah, te voilà enfin ! lui marmonna Brichot. Bon, tu vois les deux cabines, là bas, derrière le pilier ?

— Avec les deux types devant ?

— Le grand roux et le nabot tout sec, oui. Ce sont des complices, je les ai vus discuter avec Avidon. La fille est dans la cabine de droite. Il y a un type qui attend, près du rayon lingerie...

À quelques mètres, en effet, un petit homme d'une quarantaine d'années, au long nez triste et couronne de cheveux très en arrière sur un front blême, faisait semblant de lire l'étiquette d'un porte-jarretelles. Ses petits yeux vifs restaient obstinément scotchés sur l'entrée des cabines.

— Et alors ?

— Il s'est fait gratter sur le poteau, mais à mon avis, il a toutes des

chances de décrocher le gros lot, lui aussi.

— Parce que la fille...

— Elle est déjà avec un autre type, oui. Quand je suis arrivé aux troussees d'Avidon, elle attendait avec le rouquin et l'avorton. Il l'a prise à part et lui a parlé à l'oreille un bon moment. Elle n'avait pas l'air trop d'accord mais, sur ces entrefaites, le petit mec avec sa serviette a sorti une espèce de télécommande de sa poche et l'a braquée sur elle par-derrière...

— Et alors ?

— Alors, j'ai vu le début du numéro, Boris ! fit Aimé, le nez toujours plongé dans les sous-vêtements affriolants du rayon. C'est comme si on lui avait retiré la moelle épinière d'un coup ! Elle est devenue toute drôle, à tel point qu'ils ont dû l'adosser au mur ! Trente secondes plus tard, plus rien ! Elle est entrée dans la cabine et elle a retiré son manteau sans tirer le rideau ! Et tu sais quoi ? Elle était à poil en dessous, avec juste des bottes de pute qui lui montaient à mi-cuisses ! Les deux types ont fait signe à un type qui traînait, le gars est rentré dans la cabine, et voilà...

— Ils sont là-dedans depuis combien de temps ? demanda Corentin en se déplaçant légèrement pour avoir la cabine dans l'axe.

On apercevait distinctement entre le bas du rideau et le sol deux genoux féminins posés sur la moquette et un pantalon d'homme tassé sur ses plis, ceinture déboutlée.

— Cinq bonnes minutes.

— Et Avidon, il est où ?

— Dans l'autre cabine, bien sûr, pour faire ses photos.

— Aucune trace du couple ?

— Pas encore vus.

Autour d'eux, c'était l'habituelle affluence de couples empressés d'acheter leurs derniers cadeaux de Noël, d'enfants surexcités et de célibataires errant comme des âmes en peine dans cette fête dont ils se sentaient manifestement exclus. Comment une fille aussi jeune pouvait-elle accepter de faire ce genre de choses ici, en plein milieu de la foule ? Pour son amant ? Mais tout à l'heure, pendant qu'ils planquaient rue Saint-Laurent, Mémé lui avait raconté qu'il n'avait rien trouvé sur Avidon : pas de casier judiciaire, même pas une contravention impayée. Ce n'était pas un mac, tout juste un photographe qui s'était fait une spécialité dans le cliché pornographique. Et il en était de même pour les autres éventuels suspects de cette affaire : les petits vieux de la fabrique de mannequins, le producteur, l'expert, tous avaient des vies

transparentes. À première vue, du moins.

Ses yeux revinrent sur la cabine. Le rouquin et le minus en barraient toujours l'accès, comme deux maris qui protégeraient l'intimité de leurs épouses. Derrière eux, le rideau bougeait en cadence.

— Tu te rends compte qu'on est là, sans rien pouvoir faire, fit Mémé en s'étranglant d'indignation, d'autant plus qu'il s'efforçait de la contenir pour préserver son « statut » de fétichiste amoureux de petites culottes pour dames. Alors que cette pauvre fille est obligée de... Bon Dieu, Boris, quand je pense qu'un jour mes filles auront cet âge-là et que...

— Elles ont un père affectueux et attentif qui veille sur elles, répondit distraitemment Corentin.

Il venait d'aviser un bulbe de Plexiglas, au plafond : une caméra de surveillance, à n'en pas douter. Elle était trop loin pour voir ce qui se passait dans la cabine – c'était interdit -mais assez près pour suivre le petit manège qui se déroulait devant.

Il pivota sur ses talons, en direction d'un vigile qui s'ennuyait devant une porte d'ascenseur.

— Reste-là, Mémé ! J'ai une idée !

On allait bientôt fermer, et il en serait pour ses frais, se lamentait Sébastien Gougéard en essuyant la sueur qui ruisselait de son front immense. Tout ça parce que son concurrent avait sauté sur l'occasion sans hésiter, tandis que lui en était encore à se demander si c'était un piège ou non !

Sébastien Gougéard était voyeur dans l'âme. Ce qu'il lui aimait, c'était l'imprévu, le dérobé, un morceau de vérité arraché à ces femmes étourdies ou myopes qui ne fermaient pas complètement le rideau. Il ne lui avait pas fallu trois mois depuis qu'il avait été nommé contrôleur des impôts dans la région pour tomber sur le bon filon : les cabines d'essayage des Galeries Lafayette. Seul inconvénient : il y avait de la concurrence, une espèce de grand flandrin aux cheveux ras, au regard en zigzag surligné de paupières rougies. Mais, avec le temps, ils avaient fini par se partager le terrain. Ils échangeaient même des petits signes de tête quand ils se croisaient.

Ce jour-là, il avait passé l'après-midi à roder entre les étalages de lingerie. La fille brune était arrivée une heure avant la fermeture, encadrée plus que suivie par deux bonshommes qui semblaient jouer le rôle de gardes du corps, et il avait tout de suite compris qu'elle était nue sous son imperméable. Le rouquin et le nabot qui l'accompagnaient l'avaient conduite à la cabine de droite et voilà que

juste au moment où elle retirait son manteau, son concurrent lui était passé sous le nez ! Les deux types avaient discuté avec lui quelques secondes, et hop, il avait plongé derrière le rideau ! Tout ce que Sébastien Gougéard avait pu entrapercevoir, c'était un triangle de chair lisse : il aurait juré que la fille n'avait pas de poils !

Et depuis, ça durait ! À voir les structures métalliques du salon d'essayage trembler et le rideau s'agiter, il imaginait sans mal ce que la fille devait être en train d'endurer. Et bien sûr, pas question de jeter un œil : les autres montaient la garde ! Il en aurait pleuré !

Il allait abandonner quand le petit, celui qui ressemblait à un laborantin myope, s'approcha :

— Tu es toujours partant ? lui glissa-t-il à voix basse. Cinq minutes, montre en main !

La gorge nouée par l'excitation, Gougéard hocha la tête. Le minus le poussa dans l'allée et après un rapide coup d'œil alentour, le rouquin souleva le rideau.

Son concurrent sortit en se reboutonnant, le visage écarlate, un sourire niais affiché sur sa grosse face de lune.

— C'est à n'y pas croire ! lui glissa-t-il à l'oreille au moment où ils se croisaient.

— Grouille-toi ! grogna le rouquin en rabattant le pan de tissu.

La cabine sentait la sueur, le parfum et la marée. Toujours à genoux sur le carré de moquette élimée, la fille brune l'attendait, le visage tendu vers lui et la bouche grande ouverte. Elle était nue, à l'exception de ses cuissardes de pute, et un drôle de bijou, comme deux ailes d'ange, brillait dans son nombril.

Comme il l'avait deviné, elle était totalement épilée. Mais il n'avait pas prévu qu'elle serait couverte de marques encore fraîches. Des marques de fouet.

Comme il hésitait, partagé entre la répulsion et une envie folle de profiter de ce cadeau tombé de la hotte du Père Noël, elle leva sur lui des yeux aux pupilles dilatées, et un rôle d'impatience sortit de ses lèvres :

— Tu te dépêches ?

Un désir incoercible l'envahit. Il arracha les boutons de sa braguette et il allait plonger de toute sa longueur entre les lèvres ruisselantes quand il perçut un mouvement sur sa gauche. La cloison avait glissé sur quelques centimètres, dévoilant l'œil camus d'un caméscope derrière lequel se planquait un visage surmonté de grosses lunettes à montures noires.

— T'occupe pas de moi ! souffla l'inconnu. La fille est à moi.

Le voyeur se laissa aller contre la cloison et la brune se plaqua contre lui, l'absorbant tout entier avec un gémissement de convoitise. Pour la première fois depuis longtemps, Sébastien Gougéard se surprit à croire de nouveau au Père Noël.

— Là ! jeta Corentin en tapant de l'index sur l'écran.

La petite pièce de télésurveillance faisait trois mètres sur quatre et il y régnait une chaleur étouffante. Le mur du fond était tapissé de moniteurs – il y en avait seize en tout – et sur le troisième, il venait de repérer ce qu'il cherchait : la femme blonde et son mari, l'étrange couple que lui et Brichot avaient surpris chez Avidon. Il se tourna vers le technicien vidéo :

— Qu'est-ce que ça montre ?

— Le rayon hommes.

L'irruption derrière un vigile de cet athlète brandissant une carte de police avait cloué le surveillant sur sa chaise. Il n'avait pas résisté trois secondes à l'avalanche de questions qui lui était tombée sur la tête : oui, on pouvait filmer dans les cabines d'essayage, mais en cas d'urgence seulement. Non, il ne le faisait jamais, c'était interdit par la direction et d'ailleurs...

— Et ça ? rétorqua le grand flic, en montrant l'écran numéro 7 qui filmait en direct les évolutions d'une petite brune en train d'administrer une fellation à un petit bonhomme au crâne dégarni.

Le technicien s'embrouilla dans ses explications mais Corentin ne l'écoutait déjà plus, concentré qu'il était sur le moniteur de contrôle braqué sur le rayon sous-vêtements homme. Là, immobiles au milieu de la foule, un grand type en pardessus et écharpe de soie blanche, au visage en lame de couteau, et sa femme, une belle blonde de vingt ans plus jeune, très chic dans un raglan à revers boutonnés, regardaient un point sur leur gauche.

— Les cabines d'essayage du prêt-à-porter féminin, où sont-elles ?

— Lesquelles ? demanda le surveillant.

— Celles que tu étais en train de mater !

— Tout près, balbutia l'autre en se tortillant sur sa chaise.

— Ces deux-là, ils peuvent les voir d'où ils sont ?

— Je crois.

— Montre !

Le technicien actionna un petit levier comme ceux des consoles pour enfants et l'image se déplaça sur la droite en un lent travelling. La cabine apparut, prise de trois quarts au-dessus. Brichot était un peu plus loin, faisant semblant de farfouiller dans les chemises. Postés en

sentinelles devant le rideau, le roux et le nabot discutaient nerveusement en jetant des coups d'œil autour d'eux.

— Je zoome ? demanda le technicien avec un sourire cauteleux.

— Vas-y.

À l'intérieur de la cabine, le petit chauve au front blême avait empoigné la jeune fille par les cheveux et lui imprimait son rythme, d'avant en arrière, de plus en plus rapide. Paupières closes, narines pincées, elle se laissait faire sans opposer la moindre résistance.

— Reviens, ordonna Corentin, les dents serrées.

La caméra pivota en sens contraire. Le couple réapparut avec, à leur côté, le rouquin qui venait de les rejoindre. Ils se dirigèrent vers l'escalier roulant et sortirent du champ. On les voyait sur un autre écran, descendant tranquillement vers le rez-de-chaussée. Corentin approcha le micro de ses lèvres :

— Mémé ? Ils se tirent par l'escalator ! Prends-les en chasse !

— Et qu'est-ce que je fais de la fille ? grésilla la voix de Brichot.

— Je m'en occupe ! lui répondit Boris avant de se tourner vers le technicien : Quant à vous, jappa-t-il sèchement, vous avez intérêt à me garder ce film !

Puis il sortit du local de télésurveillance, manquant de renverser Garnier qui venait aux ordres et qu'il entraîna dans sa course vers le salon d'essayage.

Quand ils déboulèrent sur place, ils surent tout de suite que c'était trop tard : tirés contre les montants, les deux rideaux bâillaient sur un espace vide. Non loin de là, devant un miroir, un homme au grand front luisant réajustait son costume, un sourire ahuri sur les lèvres.

Corentin l'attrapa par le pan de sa cravate et le tira à sa suite à l'intérieur d'une des deux cabines. Le rideau refermé, il lui colla sa carte sous le nez et donna un quart de tour au col de chemise :

— Tu as dix secondes pour répondre ou je te colle au trou pour exhibition ! Pigé ?

L'œil exorbité, le voyeur hocha de la tête. Ses pieds battaient désespérément à un demi-centimètre de la moquette mais ce diable de flic le tenait solidement.

— Par où est-elle partie ?

— Ar là ! couina le voyeur en roulant des yeux vers le fond du magasin.

Corentin desserra sa prise.

— Avec qui ?

— Un... un petit brun à lunettes.

— Et le photographe ? Il ne t'a pas gêné, le photographe ?

— Elle était trop belle, rougit le pauvre bougre. Et puis, je... j'avais sa permission : il m'a dit que la fille était à lui.

— Sa permission, ah ouais, et ça te suffit comme consentement pour toucher une femme, toi ? Et il a filé quand, ce maquereau ?

— Quand j'ai... enfin, quand, oui, ça a été fini, bafouilla l'autre en passant une main tremblante sur son crâne blanchâtre. Écoutez, cette fille, c'était une vraie nympho. Vous auriez vu dans quel état elle était ! Elle aurait pris n'importe qui !

Corentin le fixa :

— Tu fais quoi dans la vie ?

— Contrôleur des impôts, avoua l'autre, piteusement.

— Eh bien, je crois qu'on va en rester là, toi et moi, parce que, avec un métier pareil, tu es déjà bien assez puni, alors, rigola Corentin. Toute une vie passée à racler les poches de tes contemporains et guetter un petit bout de chair féminine, il va te rester quoi, à la fin ?

— Des souvenirs, fit le petit chauve. Comme tout le monde.

— Boris ? fit alors la voix lointaine de Brichot, c'est la catastrophe : je les ai perdus !

— Tu es où ? demanda Corentin en plaquant l'oreillette avec sa main.

— À la sortie du magasin.

— Alors, tu restes où tu es ! Tu vas voir passer Avidon : coince-le !

Et plantant là un Gougeard effaré, il se précipita au dehors, entraînant Garnier dans son sillage.

L'arrestation se fit en douceur et personne dans la foule joyeuse qui se pressait sur le trottoir ne s'aperçut de rien. Sauf peut-être le jeune homme en parka qui faisait la manche avec son chien.

Ils embarquèrent Avidon dans la Fiat toujours garée en double file et sur laquelle un contractuel s'appropriait à déposer un PV mais, devant la carte de police que Garnier agita sous son nez, le pauvre garçon se rétracta rapidement...

Brichot poussa Avidon à l'arrière et monta à côté de lui, Garnier prit place de l'autre côté et Corentin monta à l'avant. Livide, le teint plus blanc qu'une robe de jeune mariée, le regard fixe, le photographe ne pipait mot. Alors, tandis que son coéquipier lui récitait ses droits de prévenu, Corentin s'empara de sa sacoche et en sortit le caméscope

dont il ouvrit les entrailles.

— Tu as bien travaillé, dit-il en tapotant de l'index la cassette vidéo à étiquette vierge qu'il y récupéra. C'était pour qui, celle-là ?

Ce disant, il alluma le plafonnier. En découvrant le visage de son interlocuteur, sec et dur, aux pommettes saillantes et aux maxillaires musclés, Avidon se décomposa :

— Vous êtes ?... vous êtes Erwan Garnier ! couina-t-il.

— Commandant Boris Corentin, de la Brigade Mondaine, rectifia le grand flic en sortant sa carte. Le lieutenant Garnier, du SRPJ de Lyon, est à votre droite, mon coéquipier, le capitaine Aimé Brichot, à votre gauche. Alors, cette cassette, elle est pour qui ?

— Pour moi, bafouilla Avidon en remettant ses lunettes en place d'un geste nerveux. Je travaillais pour moi.

Corentin laissa passer dix bonnes secondes avant de reprendre :

— On va gagner du temps, OK ? En ce moment, la jeune fille que vous avez vendue hier soir sert de jouet à des maniaques sexuels. Il n'y a pas de raison pour que ça s'arrête, hein ? Battue, exhibée, prostituée, jusqu'où peuvent-ils aller ? Vous en avez une vague idée, non ?

Les épaules remontées pour ne pas toucher celles de ses voisins, ses bottes de moto frottant nerveusement l'une contre l'autre, Avidon se taisait obstinément. Corentin continua :

— Vous nous dites ce que vous savez, maintenant, et on la récupère dans l'heure. Sinon, on va chercher un mandat chez le juge et, demain matin, on met votre baraque cul par dessus tête avant de vous inculper.

— Qu'est-ce que vous avez à me reprocher, au juste ? lâcha le photographe d'une voix aiguë.

— Au choix : actes obscènes, incitation à la débauche, proxénétisme aggravé ou pas, on verra plus tard, violence volontaire, et on peut même aller jusqu'à tortures et actes de barbarie, si ça nous chante... L'article 222-1 du code pénal, tu connais ? Ça peut te valoir jusqu'à quinze ans de prison.

Avidon eut un haut-le-cœur :

— Et puis quoi encore ? Jamais je ne...

— Et notre petit marché, chez toi ? Tu étais prêt à me livrer cette fille, non ? C'était bien la même, non ?

Une lueur rusée apparut derrière les grosses lunettes du photographe :

— De quelle fille parlez-vous ? Montrez-la-moi seulement et on pourra discuter !

Tout paniqué qu'il était, il se défendait bien : pas de confrontation, pas de preuve. Et comme il n'apparaissait probablement pas sur le film vidéo du magasin, l'accusation ne tiendrait pas trois jours. À moins d'obliger le contrôleur des impôts à témoigner contre lui en échange d'un « blanc » sur ses débordements sexuels dans un lieu public...

Mais trois jours pouvaient suffire à le coincer...

— C'est toi qui es à l'origine de ce trafic immonde. Tu forces des filles à se prostituer, reprit Corentin sans se départir de son calme. Tu les exhibes et tu les loues à des réseaux de sadiques. Elle était couverte de marques de fouet.

— Je suis photographe, c'est tout ! J'ai rencontré cette nana par hasard. Elle était d'accord pour se laisser filmer !

L'odeur aigre de sa sueur avait envahi l'habitable surchauffé.

— À propos de film, persifla Brichot en entrouvrant sa vitre, c'est bien toi qui a envoyé une de tes copines tourner dans des films SM ?

Avidon accusa le coup, puis se reprit :

— Qui est-ce qui vous a dit ça ?

— Plangenet. Tu lui as bien envoyé une fille il y a trois ans, non ? C'est ce qu'il nous a dit en tout cas, et on a vu le film.

— Quel film ? Je suis dedans ? C'est moi qui l'ai tourné ?

Il avait repris du poil de la bête. Corentin se cala sur son siège et mit le contact :

— OK. Comme tu voudras : allez ouste, on t'embarque !

— Sous quel motif ?

— Pratiques sadomasochistes en public. En France, le voyeurisme n'est pas considéré comme un délit, mais l'exhibition, en revanche, en est un et il est sévèrement puni.

— Vous n'avez aucune preuve ! glapit Avidon en se rencognant sur son siège. Ça ne tiendra pas devant un juge d'instruction, et vous le savez bien !

— Eh bien, mon vieux, on verra ça après les fêtes, intervint Garnier en sortant une paire de menottes qui se refermèrent sur les poignets du photographe avec un petit claquement sec. D'ici là, on trouvera bien un magistrat de permanence pour t'expédier en tôle dès ce soir !

Ils allaient démarrer quand une ombre apparut à la portière et tapa sur le toit d'un index nerveux. Corentin descendit sa vitre et reconnut Max, le jeune SDF de la gare toujours flanqué de son inséparable Destroy. Les cheveux détrempés par la pluie et le visage émacié par le froid, il avait l'air encore plus pitoyable que dans le hall de la gare, deux jours plus tôt.

— Je les ai vus entrer séparément et je les ai vus sortir ensemble, dit-il en jetant des coups d'œil apeurés autour de lui. Ça vous intéresse ?

— Tout dépend de qui tu parles...

Le routard montra Avidon à l'arrière de la voiture :

— De la blonde et de la brune. Elles étaient avec lui.

— OK, Max, tu m'intéresses, fit Corentin. Tu peux patienter une minute, là ? demanda-t-il avant de se retourner : alors, Avidon, toujours rien à dire ?

Le photographe, blême, fixait un point devant lui. Ses lèvres bougèrent et il avala sa salive.

— Je ne peux rien dire... finit-il par marmonner.

— Pourquoi ?

— À cause des chats.

— À cause de quoi ?

— Des chats, lâcha Avidon dans un souffle avant de se murer dans un silence hargneux.

Les trois flics échangèrent un regard, partageant la même impression : ce type crevait littéralement de trouille.

— Allez, on se retrouve à l'hôtel, trancha Corentin en sortant de la voiture. Mettez-le sous écrou et, demain à la première heure, on perquisitionne sa baraque. Mémé, tu me passes les clés de la 306 ? J'ai l'impression que le patron de Destroy a plein de choses à nous raconter.

Destroy trotinant sur leurs talons, ils entrèrent dans le premier café ouvert. L'arrière-salle était miraculeusement vide. Corentin commanda un grog, Max un chocolat chaud. Le garçon les servit et repartit en contournant soigneusement le malinois qui s'était étalé de tout son long sur le parquet jonché de mégots.

— Pourquoi n'es-tu pas rentré chez toi ? attaqua Corentin. Tu manques d'argent, Max ?

— Non, ça va, j'en ai, fit celui-ci en serrant sa tasse fumante entre ses mains pour se réchauffer. D'abord, je voulais vous dire, pour avant-hier... C'était sympa. Personne ne m'avait jamais parlé comme ça. Comme un père, quoi. Mais, en fait, je ne suis pas rentré comme je voulais le faire après notre discussion, parce que, enfin...

Il se tut, but une gorgée de chocolat bouillant et secoua la tête avec une expression désabusée dans le regard.

— Vas-y, mon vieux, je t'écoute, l'encouragea Corentin.

Le regard fiévreux, Max déballa toute son histoire : comment il avait été recruté le samedi précédent par un chauffeur de maître qui s'appelait Carlo.

— C'est dégueulasse, je suis d'accord intellectuellement, conclut-il, mais si vous saviez l'effet que ça fait, d'être tout-puissant ! Alors, ça fait une semaine que je zone dans tout Grenoble pour essayer de la retrouver et de remettre ça. J'ai l'impression d'être devenu complètement accro ! Mais le pire, ajouta-t-il en rivant son regard à celui de son interlocuteur, c'est que, cette nana, je m'en fous au fond, si je veux être honnête ; non, ce dont j'ai envie c'est de retrouver cette sensation d'être un dieu en face de son esclave, un dieu qui peut tout faire et tout exiger...

Corentin l'avait écouté sans l'interrompre. Il dépiauta un sucre et le posa sur le nez du malinois qui le goba sans même prendre la peine de se lever.

— On peut faire tout ce qu'on veut des êtres humains en profitant de leur misère. Écoute-moi, Max, et crois moi : ces gens-là t'ont fait un sale cadeau ; ils ont réactivé dans ton cerveau la part d'animalité et de violence bestiale qui subsiste dans tout individu. Mais dis-toi que si tu es capable de réfléchir à tes actes, tu peux aussi les racheter.

Le routard hocha la tête, l'air toujours aussi désabusé.

— Elle appelait son mari pendant que je la sautais. Aziz, Astiz, quelque chose comme ça. Son chauffeur m'a dit après qu'elle faisait ça pour lui plaire. Vous croyez que c'est possible, ça ?

Corentin haussa les épaules :

— Tout est possible dans un couple. Celui-ci ne fonctionne peut-être qu'avec ces jeux pervers. Va savoir... Mais là où ça ne va plus, c'est qu'ils utilisent une très jeune fille contre son gré.

— La petite brune ?

— Oui. Tu l'as vue ?

— À l'entrée des Galeries, quand elle est arrivée, oui. Il y avait trois hommes avec elle. Je l'ai remarquée parce qu'elle avait l'air à poil sous son imperméable, en tout cas, elle le serrait contre elle comme s'il risquait de s'envoler...

— Ces trois hommes, tu peux me les décrire ?

Max s'exécuta : un roux, un petit chauve à lunettes, et l'inconnu à la tête de conquistador qu'ils avaient vu chez Avidon, la veille.

— Il n'y en avait pas un qui tenait une télécommande à la main ? demanda Corentin, se rappelant subitement ce que lui avait raconté Mémé : « le petit mec avec sa serviette a sorti une espèce de télécommande de sa poche et l'a braquée sur elle par-derrière... »

— Non, fit Max en écarquillant les yeux. Mais c'est drôle que vous me posiez cette question, parce que, quand on était au refuge l'autre soir, le chauffeur en tenait une dans sa main, et je me suis fait la réflexion qu'il n'y avait pas de télé...

Corentin hocha la tête. C'était la deuxième fois qu'on lui parlait de ce mystérieux objet. Pouvait-il avoir un rapport avec les ailes d'ange que les trois femmes – la morte du tunnel du Mont-Blanc, la blonde et la petite brune au type oriental – arboraient dans leur nombril ? Trois femmes que, comme par hasard, on avait transformées en objets sexuels ?

— Après ça, reprit Max, la femme blonde a débarqué d'un taxi, elle s'est précipitée vers la fille en imperméable avant que j'ai eu le temps de réagir et, pour finir, est arrivé le photographe, celui qui avait tout filmé au refuge... Ensuite, je vous ai vus passer, votre collègue d'abord et puis vous, un peu après. Une demi-heure plus tard, la blonde et les trois hommes sont ressortis du magasin et...

— Et ils se sont engouffrés dans un 4x4 Mercedes, compléta Corentin.

— Comment vous le savez ? s'étonna Max. Oui, vous avez raison. Le même que celui dans lequel on était montés au refuge de la Chartreuse. J'ai même relevé le numéro...

Corentin lui envoya une grande claque dans l'épaule.

— Génial, Max ! Tu es génial !

CHAPITRE XV



Le dimanche matin de Noël, Ursula ouvrit les yeux. Une lueur pâle entrait par la fenêtre, qui n'était ni tout à fait la nuit ni tout à fait le jour, et un silence total régnait. Un silence si compact, si parfait qu'elle entendait le battement de son sang dans ses oreilles.

Elle se tourna vers la gauche de l'immense lit, vers Astiz, et elle comprit que rien ne serait plus jamais pareil.

Farah dormait en travers du matelas, lui tournant le dos. Les poignets toujours menottés par derrière, elle avait presque gardé la même position que la veille au soir quand Astiz avait exigé de sa femme qu'elle la prenne sous ses yeux.

Mais la place d'Astiz était vide.

Le cœur battant, elle se redressa et scruta la pénombre. Son mari était là, assis dans la bergère, tout habillé, qui la regardait. Ses yeux noirs brillaient comme de la houille.

Un long moment, ils se dévisagèrent. En dix années de vie conjugale, Ursula avait connu cent fois ces réveils cataleptiques au sortir d'une nuit de débauche. Cent fois, elle s'était réveillée aux côtés d'hommes totalement inconnus d'elle. Cent fois, Astiz était venu à l'aube la descendre des croix ou des potences sur lesquelles elle avait été « utilisée » et abusée des heures durant. Chaque fois, elle l'avait étreint comme une rescapée au sortir d'un naufrage. Chaque fois, elle

s'était sentie comme une joueuse au bord de la banqueroute. Sa vie, ces matins-là, avait la clarté du diamant et le goût du fer. Ils ne se quitteraient jamais, lui disait-elle farouchement. Ni lui ni elle, ils ne faisaient partie du genre humain, ils étaient d'une espèce différente. Où un homme comme lui pourrait-il trouver une femme comme elle, elle qui avait renoncé à son âme pour mieux lui offrir son corps à martyriser ?

Où ? Ce matin, la réponse était là : dans leur lit.

Cette esclave, ce simple objet de plaisir, il l'avait laissée dormir avec eux ! Il avait osé !

Comme s'il avait deviné ses pensées, Astiz bougea légèrement et sa chemise blanche accrocha un croissant de lumière.

— Va me chercher du café, dit-il à voix basse.

Mais elle restait abasourdie, les yeux clignotants de fatigue, un mauvais goût à la bouche. Pourquoi cette fille ? Pourquoi maintenant ? Sur le lit, Farah bougea et laissa échapper une plainte. Son corps était à vif et ils lui avaient laissé les bracelets et les chevillères de cuir avec laquelle elle avait été longuement suspendue.

— Du café, répéta Astiz d'une voix menaçante.

La cafetière automatique était dans la salle de bains, car Astiz ne supportait pas la moindre lumière quand il dormait, fût-ce celle d'une veilleuse. Comme une automate, Ursula se leva et alla mettre de l'eau, remplit le cornet d'Arabica premier choix et écartant le rideau de la fenêtre, posa son front sur la vitre glacée.

Quand la situation lui avait-elle échappé ? À quel moment, durant cette nuit de débauche et de supplices, leur jouet avait-il commencé à vibrer de façon autonome ? À répondre aux caresses, à s'offrir de lui-même aux coups de cravache, aux fouets divers et variés ? Car c'était bel et bien ce qui s'était passé : sous le double joug du plaisir et de la douleur, l'innocente s'était muée peu à peu en une tigresse voluptueuse. Comme Ursula, exactement dix ans auparavant, dans la chambre d'hôtel sordide à Annemasse. Au milieu des gémissements et des supplications, une nouvelle Farah avait surgi de l'ancienne comme un papillon se dégage de sa chrysalide, et Ursula ne pouvait que contempler, le cœur glacé, son envol... sur des ailes d'ange.

Toute la nuit, elle avait pourtant eu recours aux raffinements les plus cruels, aux luxures les plus compliquées et à des humiliations qu'elle n'aurait jamais osé imaginer pour elle-même. Ils avaient traîné leur esclave dans toutes les pièces de la maison, des toilettes au local de la chaudière. Ils avaient abusé d'elle sur les tables, les fauteuils, par terre. Les cris de la malheureuse résonnaient encore quand, s'asseyant sur son visage, Ursula avait exigé pour elle une partie du plaisir que

Farah semblait ressentir à jets continus.

Tout cela pour rien. Pas une seule fois, l'« ange » ne s'était rebellé. Pas une seule fois, il ne s'était dérobé à ce qu'ils exigeaient d'elle.

Comment Ursula ne s'était-elle pas aperçu que son mari était en train de succomber au charme de cette petite idiote ? Elle n'avait donc pas vu que le bourreau qui brûlait en lui venait de retrouver une seconde jeunesse, et que ce n'était pas vers elle qu'il allait se tourner pour l'assouvir, mais vers cette gamine de dix-huit ans ? Comment n'avait-elle pas compris que la petite dauphine était en train de détrôner la reine ?

Astiz but son café et reposa sa tasse méticuleusement. Ursula s'était agenouillée devant lui, les mains dans le dos, comme il aimait, et pourtant elle avait peur. Peur non plus des souffrances qu'il pouvait encore lui imposer, mais qu'il ne veuille plus la faire souffrir.

Astiz étira les jambes et posa une semelle sur ces seins dont elle était si fière, pour qu'ils oscillent. Une semelle mouillée.

Alors, elle comprit qu'il était sorti.

À six heures du matin ?

Il y avait une minuscule tache rouge sur sa chemise immaculée, à la hauteur de sa ceinture.

Puis elle se souvint du coup de téléphone d'hier soir. Il devait être vingt-deux heures et ils avaient juste commencé à s'amuser quand Gottus avait appelé. Ou Ovide, enfin, l'un des deux. Mais quelle que fût l'identité du correspondant, il semblait furieux et gueulait si fort dans l'appareil qu'elle avait entendu quelques bribes de phrases, suffisantes en tout cas pour comprendre qu'il y avait un problème avec Avidon qui n'était pas rentré chez lui et n'avait donc pas livré le film, comme prévu.

Astiz avait accusé le coup. La laissant s'occuper de Farah, il était sorti passer d'autres coups de fil. Quand il était revenu, ses yeux flamboyaient de fureur contenue. C'est à ce moment-là que Farah avait commencé à déguster.

À cet instant, la main baguée d'Astiz cueillit Ursula sous la pommette, l'envoyant valdinguer en arrière : il venait de dire quelque chose et, perdue dans ses interrogations, elle ne l'avait pas écouté. Elle dut revenir vers lui à genoux et embrasser les doigts couverts de poils noirs.

— Pardon, maître, pardon !

— On la marque, répéta-t-il. Prépare-la.

La marque du maître, la première d'une série qu'elle espérait nombreuse ! Toute nouvelle esclave du groupe – l'ange, comme on

l'appelait – appartenait indifféremment à tous les membres du groupe. Chacun apposait sa marque à l'endroit de son choix quand il se lassait d'elle. Ainsi l'ange n° 7, cette Sylvia qui avait disparu du jour au lendemain et qu'Astiz prétendait retournée en Italie : elle avait servi trois ans et avait été marquée vingt-six fois ! Les vingt six lettres de l'alphabet. C'était une authentique maso, rendue à moitié folle par la drogue et un besoin vital d'appartenir à quelqu'un. Les esclaves précédentes s'étaient toutes retirées du jeu au bout de quelques mois, ou bien avaient été cédées – ou vendues Ursula ne le savait pas au juste – par leur ancien « propriétaires » à d'autres maîtres.

« Elle va subir le même sort, se disait-elle, rassérénée, tout en attachant le corps somnolent par de robustes sangles de cuir. Elle va passer de main en main, comme les autres. Ce n'était qu'un caprice, je reste la favorite ! Il n'y aura que moi à être marquée du A du maître ! »

— Le réchaud ! ordonna Astiz quand elle eut fini d'attacher Farah les bras et les jambes en croix.

Il dévorait des yeux le corps étendu, si brun sur les draps blancs froissés. La jeune Iranienne dodelinait de la tête, luttant contre l'immense fatigue de son corps épuisé.

En apportant le petit réchaud à alcool dont ils se servaient pour stériliser certains instruments, Ursula comprit soudain où il avait été. Dans l'herbe mouillée.

Chez Avidon.

Mais le sang, d'où venait le sang ?

D'une main tremblante, elle alluma le bec du réchaud. Une flamme bleue se mit à palpiter sous la plaque chauffante.

Quand la plaque fut rouge, Astiz ôta sa chevalière ornée d'un A en relief et la posa délicatement dessus, la lettrine d'acier au contact du métal. Cinq secondes plus tard, il monta sur le lit, enjamba le corps crucifié et s'assit à califourchon sur les fesses striées d'hématomes bleuâtres, reste des coups de cravache.

Farah avait tourné la tête. Ses yeux d'un brun velouté croisèrent le regard bleu métallique d'Ursula ; à ce moment-là, elle ne savait pas encore ce qui allait lui arriver. Elle avait seulement une expression d'attente un peu vide.

Astiz saisit la chevalière par la bague, moulée en carbone et donc non conductrice de chaleur, et d'un geste sûr, il plaqua la couronne portée au rouge à l'endroit exact où les globes amorçaient leurs rotundités généreuses.

Le hurlement de Farah perça les murs comme un javelot et fit s'envoler des corneilles dans le jardin tandis qu'une abominable odeur

de chair brûlée se répandait dans l'air confiné de la chambre.

— Bienvenue au club des anges, murmura Astiz, toujours à genoux sur le corps secoué de sanglots.

Il se tourna alors vers Ursula.

— Embrasse ta maîtresse ! Embrasse l'ange !

Il tenait grandes ouvertes les fesses juvéniles. Maîtrisant à grand-peine un haut-le-cœur, Ursula s'approcha, se pencha et posa ses lèvres sur la lettre majuscule gravée dans la chair.

Et son bourreau lui porta l'estocade en plein cœur :

— Ce soir, elle te remplace, et toi tu remplaceras Sylvia !

*

* *

— Attention ! lâcha Brichot, les sourcils froncés devant la porte entrebâillée dont la serrure avait été visiblement forcée.

D'un même geste, Corentin et Garnier dégainèrent leur arme de service et les deux policiers qui encadraient solidement Avidon sorti de la maison d'arrêt de Varces où il avait été déféré la veille, reculèrent précipitamment.

— Vous voulez qu'on appelle du renfort ? demanda l'un d'eux.

— Non, inutile. Ne le lâchez pas des yeux, c'est tout, ordonna Corentin.

Il passa le premier, enfonça le battant qui alla claquer contre le mur, tandis que Brichot et Garnier se plaquèrent le long du chambranle, l'arme à l'horizontale, le doigt sur le pontet. Corentin trouva l'interrupteur, à droite, et alluma la lumière.

Le corridor qu'il avait remonté la veille au matin était désert. Désertes aussi les pièces encombrées d'un incroyable bric-à-brac. La lumière du jour tombait en rayons poussiéreux sur le parquet que personne n'avait ciré depuis cent ans. Une odeur douceâtre flottait dans l'air.

— Vous pouvez y aller ! ordonna Corentin aux deux flics restés dans le jardin d'hiver avec le photographe.

Avidon fit quelques pas dans sa maison, et promena un regard méfiant autour de lui.

— Vous croyez qu'on m'a volé quelque chose ?

— Ton caméscope, je parierais, grogna Corentin.

Le photographe venait de contourner un fauteuil dont la tapisserie

partait en lambeaux quand il poussa un hurlement.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Garnier qui était le plus près de lui.

— Là ! Là ! balbutia Avidon. Je le savais ! J'en étais sûr !

— Sûr de quoi ? dit Brichot en se penchant sur le fauteuil. Bon sang ! laissa-t-il échapper d'une voix étranglée. Viens voir ça, Boris !

Le cadavre d'un chat était tassé au fond du fauteuil. On l'avait incisé de la gorge à l'entrejambes et ses boyaux étaient disposés comme un bouquet, le jaune au milieu, le rose autour. Le sang avait imbibé la bourre du fauteuil et dessiné une auréole noirâtre sur le plancher.

— Il s'appelait Vittel, fit Avidon qui tremblait comme une feuille. Parce qu'il ne buvait que de l'eau... expliqua-t-il machinalement.

Corentin regarda Brichot. « À cause des chats. » C'était ce que la photographie avait marmonné la veille, dans la voiture, avant de se murer dans un silence angoissé. On y était...

— Tu en as d'autres ?

— Je... J'en ai t... tr... trois, bafouilla le photographe. Vodka, Ricard et Aquarium.

— Eh bien, ça promet, dit Brichot en jetant un coup d'œil circulaire dans la pièce.

Dix minutes plus tard, ils trouvaient Vodka dans la remise aux chaussures, égorgé, et Aquarium dans l'aquarium, comme de bien entendu, avec le Thésaurus de l'Encyclopædia Universalis posé dessus pour l'empêcher de sortir. Ricard avait eu plus de chance : il était planqué derrière le réfrigérateur, les poils hérissés comme un tire-bouchon.

— Tu ne veux toujours rien nous dire ? demanda Corentin.

— Je ne peux pas, fit Avidon dans un souffle.

Sa jambe droite était agitée par un tic qui faisait ferrailer les ferrures de sa botte.

— C'est idiot, insista Garnier. Tu vas payer pour lui.

— Qui, lui ?

— Tu le sais très bien.

— Je ne sais rien, glapit le photographe qui semblait au bord de la crise de nerfs. Tout ce que je veux, c'est enterrer mes chats !

— Comme tu voudras, dit gentiment Corentin. Messieurs, ajouta-t-il, s'adressant aux deux gardiens de la paix, laissez-le enterrer ses chats, puis accompagnez-le dans le fourgon. Ensuite vous nous

attendrez dans la véranda.

Une fois seuls, les trois officiers se précipitèrent dans le bureau d'Avidon. Comme prévu par Boris, le caméscope avait disparu mais rien d'autre ne semblait avoir été dérangé.

— On s'est plantés... soupira Corentin. Ce n'est pas lui la tête du réseau. Il n'en a pas la carrure ; en plus la fille n'est pas, ou n'est plus, chez lui et il est mort de trouille. Non, il n'est qu'un des sbires aux ordres de quelqu'un d'autre, c'est évident.

— Vous pensez au couple en 4x4 ? demanda Garnier, à qui il avait tout répété, ainsi qu'à Brichot, des confidences de Max.

— C'est clair, mais ça ne nous avance pas beaucoup...

— Il va parler, Boris, à un moment ou à un autre, intervint Brichot. Même si, comme tu dis, il meurt de trouille de se faire flinguer comme on a flingué ses chats, il finira bien par comprendre qu'il a tout intérêt à lâcher le morceau !

Corentin fit craquer ses doigts un à un, comme s'il tordait le cou à un coupable imaginaire.

— Dans trois jours, quatre peut-être. Et qu'est-ce qui se sera passé pour la petite brune entre-temps ? Le vrai coupable sait maintenant qu'on tient Avidon. Il va vouloir se débarrasser d'elle, à tout prix et on risque de la retrouver dans un mannequin, elle aussi. Ou bien, ils la revendront à un réseau étranger quelconque, comme ils voulaient sans doute revendre Sylvia. Elle finira dans une maison d'abattage, à soixante clients par jour.

Garnier alluma une cigarette, l'œil froncé :

— Le gamin, là le petit qui ressemble à Brad Pitt, il a bien relevé le numéro du 4x4, non ?

Corentin eut un geste las :

— Le service des immatriculations est fermé le dimanche, mais j'ai appelé ce matin à la première heure. Et tu sais quoi ? Je suis tombé sur un répondeur ! La Maison est fermée jusqu'à mardi, trêve des confiseurs oblige ! On n'aura pas le nom du propriétaire avant après-demain.

Brichot ouvrit la bouche, puis la referma. Garnier restait muet. Ils pensaient tous la même chose : d'ici là, la petite risquait de disparaître.

Au bout d'un moment, Corentin se leva, alla jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit. Elle donnait sur la montagne. Au fond du jardin, armé d'une bêche, Avidon creusait une grande fosse sous l'œil vigilant des deux flics de la maison d'arrêt.

— Résumons, dit-il, en se retournant. On a le photographe, un peu

proxénète, mais rien qu'un intermédiaire, semble-t-il. La fille est passée chez lui et n'a pas réapparu. On a un couple amateur de sensations fortes, dont la femme sert visiblement d'esclave à tout un réseau de tordus qui ne peuvent exister sexuellement sans maltraiter, voire torturer, leurs partenaires. Ils circulent dans une Mercedes immatriculée dans l'Isère, ce sont donc *a priori* des gens d'ici et ils ont beaucoup d'argent, suffisamment en tout cas pour pouvoir financer leurs perversions monstrueuses et entretenir un chauffeur. Un barbu, paraît-il. Il y a de fortes chances pour qu'ils habitent un quartier chic de l'agglomération grenobloise, Meylan ou Biviers, par exemple. Autre certitude : ils procèdent suivant un rituel érotique constant : la petite brune, la femme blonde et la morte du Mont-Blanc ont ou avaient toutes les trois des ailes d'ange dans le nombril. Pour la dernière, on est sûrs qu'elle était droguée. Pour la plus jeune, c'est hélas probable, vu sa passivité. Enfin, il y a ce gadget étrange : les télécommandes, celle que tenait le chauffeur dans le 4x4, celle du porteur du cartable aux Galeries. Et c'est là où ça ne va plus : à ma connaissance, aucun être humain n'a encore jamais été manœuvré à distance comme un poste de télé !

Brichot leva les mains au ciel :

— Bon. Et qu'est-ce qu'on fait avec tout ça ?

— On fouille.

Deux heures plus tard, ils terminaient leur perquisition. Ils avaient vidé les tiroirs et les placards, examiné tous les rayonnages, les armoires et jusqu'au tambour de la machine à laver le linge. Ils avaient sondé les murs noircis par le temps, l'arrière des meubles, les plinthes et les corniches. Des tonnes de documents, photos, planches de contacts, négatifs s'empilaient déjà dans des cartons et une certaine lassitude commençait à gagner les trois policiers quand un cri retentit à l'extérieur.

— Commandant, voilà quelqu'un !

Il était onze heures du matin quand Ursula fit arrêter son taxi à l'entrée de la rue Saint-Laurent. Depuis trois ans qu'elle venait poser chez le photographe, elle connaissait le trajet par cœur et elle monta toute la côte sans lever le nez, ses bottes de daim s'enfonçant dans l'herbe brûlée par les gelées nocturnes et les dernières chutes de neige. Son cœur battait violemment, et quelque chose lui criait qu'elle était en train de commettre l'irréparable, mais justement elle avait décidé de ne pas faire demi-tour.

Elle n'avait pas de plan précis. Il lui fallait un allié, c'est tout. Elle

devait être redescendue avant treize heures, le temps de faire quelques achats en vitesse et de rejoindre le 4x4 garé derrière le musée Stendhal. Avec un peu de chance, le chauffeur ne serait pas parti à sa recherche.

Dans le taxi, elle avait enfin commencé à réfléchir aux réponses des questions qu'elle refoulait depuis trop longtemps. D'abord, que faisait au juste cette brute silencieuse de Carlo dans l'ombre de son mari ? Quel lourd secret partageait-il avec Astiz pour que celui-ci lui accordât une telle confiance ? Avidon avait failli le lui dire, au cybercafé, mais elle n'avait pas voulu l'écouter. Elle le regrettait amèrement en sachant ce qui l'attendait désormais.

Ce qui l'attendait, c'était l'enfer. Car puisque Astiz avait décidé de la faire marquer par d'autres, c'est qu'elle n'était plus rien pour lui. Il allait lâcher la meute et pas plus tard que ce soir. Contre lui, elle n'en avait qu'un seul allié : cet avorton de Ludovic, moitié soixante-huitard attardé, moitié *biker* minable. Un homme qui n'avait jamais osé la toucher mais qui crevait d'amour pour elle. « Une proie facile, se disait-elle en se hâtant vers la grande bâtisse en ruine, je lui fais le numéro du grand amour et, en échange, il m'assure une protection contre Astiz. Avec toutes les saloperies qu'il sait sur lui... De mon côté, je demande le divorce et, une fois libre, je le largue et je refais ma vie. »

Astiz l'avait utilisée comme prête-nom dans une dizaine de ses sociétés, et elle devait pouvoir négocier très cher sa liberté...

— Chacun son tour ! lança-t-elle rageusement aux arbres tissés de brume.

Elle avait craint de trouver le nid vide, à cause des scellés rompus, mais il y avait de la lumière. Au moment où elle prenait pied sur la terrasse, un homme sortit du jardin d'hiver et elle crut un instant que c'était le photographe. Mais c'était un athlète en blouson de cuir, pantalon à pinces et baskets noires à coussinets, avec une gueule de star de cinéma auréolée d'une épaisse tignasse noire et bouclée.

Deux flics en uniforme se tenaient dans le jardin d'hiver, Avidon assis entre eux, tête baissée, épaules basses.

Elle s'arrêta. Elle était perdue mais elle savait aussi que, paradoxalement, elle était sauvée. L'athlète aux cheveux noirs l'avait rejointe. Il ouvrit une petite pochette de cuir où était agrafée une carte barrée de tricolore :

— Commandant Boris Corentin, de la Brigade Mondaine. Puis-je savoir qui vous êtes ?

— Ursula Farno.

— Entrez, lui dit-il en s'effaçant.

Elle le suivit ensuite jusque dans le bureau de Ludovic où il la présenta à Brichot et Garnier d'un sobre « Ursula Farno ».

Mémé fila aussitôt dans la pièce à côté pour téléphoner. Garnier la pria courtoisement de s'asseoir. Elle se posa sur un divan fatigué dont les coussins croulaient sous des dossiers bourrés à craquer de tout ce qu'ils avaient décidé d'emporter et notamment les photos qu'Avidon avait fait d'elle tout au long de ces années ; elles étaient dans un carton à part, qui avait cédé sous le tas : elle avec un homme, deux, trois, elle à genoux, elle sur le dos, elle à quatre pattes, suspendue à des crochets, à des portiques, à des poutres, elle nue dans la rue, ou marchant en laisse... Apparemment, Ludovic avait gardé un tirage de toutes les prises de vue où elle figurait.

Astiz l'aurait tué pour cela.

Brichot réapparut et tendit à Corentin une page couverte de gribouillis : les renseignements qu'il avait pu obtenir concernant Astiz Farno, chef de bon nombre d'entreprises installées dans la vallée de Grenoble, et Ursula Farno, son épouse, domiciliés 4, impasse Berg, à Biviers et possesseur d'un 4x4 Mercedes bleu acier.

Ils n'eurent pas besoin de lui poser la moindre question. Elle commença à parler. Ils l'écoutèrent jusqu'au bout, sans ouvrir la bouche. Quand elle eut fini, un cartel sonna les douze coups de midi au fin fond de la maison.

— Et vous dites que la petite brune qui sera initiée ce soir est le huitième « ange » de la série ?

Pour la mettre en confiance, le grand flic aux cheveux noirs s'était assis à côté d'elle, et il relisait les notes qu'il avait prises sur un petit carnet à spirales. À côté, un dictaphone qui venait d'enregistrer toute sa confession.

— Le club des anges déchus, précisa-t-elle d'une voix lasse. Ce n'est pas mon mari qui l'a fondé, vous savez. Il existait bien avant qu'il n'arrive en France. Il lui a seulement donné son... son essor, si je puis m'exprimer ainsi. Il a réorganisé le réseau, inventé les rituels, hiérarchisé les anges, imaginé des soirées à thème... L'ange déchu, c'est la putain sacrée, celle qui sert à tout le monde. La première, ça a été la femme d'un maire du coin. Après, une notairesse, je crois. Elle adorait se faire massacrer. Puis une comédienne...

— Aline Taillebois ?

— Non. Une autre. Morte dans un accident. Du coup, la place était libre. L'ange n° 4, c'est le bijoutier suisse qui nous l'a amené, une petite blonde très mignonne, et si fragile... Elle a tenu un an, à peine. Après ça, il y a eu l'épouse d'un écrivain. Sylvia était la n° 7, elle a servi trois ans, c'est très long, mais vous avez vu dans quel état elle

était à la fin...

Corentin plonge ses yeux dans les yeux bleu noyés de fatigue :

— Et vous, là-dedans ? C'était quoi, votre statut ?

— Moi ? J'étais la première esclave, répondit Ursula avec un petit rire amer. La « dame de corps », comme il disait. Je devais être à la hauteur, toujours, quoi qu'il exige. Je n'avais que lui comme maître, même si ça ne l'empêchait pas de me prêter aux autres... Le fondateur, je ne le connais pas, continua-t-elle – elle semblait ne plus pouvoir s'arrêter de parler. Je l'appelle le « démon invisible », puisque nous sommes ses anges déchus. Il arrive après les autres, il part avant. Les photos, les films, c'est pour lui. Astiz ne m'a jamais cité son nom.

Elle fouilla dans son sac, sortit un paquet de Stuyvesant, en porta une à sa bouche. Corentin la lui alluma.

— Vous ne l'avez jamais vu ? Pas une seule fois en dix ans de mariage ?

— Jamais ! J'ai demandé à Sylvia, aux autres : elles n'ont jamais vu son visage. Les hommes doivent le connaître, du moins les plus vieux, ceux qui étaient là au début. Il est là et il est pourtant invisible. Une espèce de Dieu, quoi !

— Et donc, il ne vous a jamais touchée ?

— Non. Je le sais parce que je suis passée dans les mains de tous les membres du club. Tout l'alphabet, quoi ! soupira Ursula avec un petit rire sans joie. La seule chose que je sais de lui, c'est qu'il passe son temps à nous regarder sur le circuit vidéo interne.

— Et tout ça, ça fonctionne avec des soirées régulières, des invitations ? s'enquit Boris, les mâchoires serrées.

Ursula hocha la tête :

— Au début, on allait chez l'un, chez l'autre. J'étais toujours nue, entravée, les yeux bandés, mais j'ai appris à reconnaître les endroits. Les autres femmes aussi étaient amenées avec un bandeau, certaines dans les coffres de voitures. Mais maintenant, depuis qu'Astiz a acheté la maison de Biviers et qu'il a fait aménagé le sous-sol, ça se passe plutôt chez nous. Je vous ai parlé de la « chambre ardente », n'est-ce pas ? C'est là qu'on marque les anges au fer rouge. Chaque membre du club a une chevalière avec une lettre. Astiz est le A, bien sûr.

— Et ces membres, vous connaissez leur identité ?

— Quelques-uns. Il y a par exemple un grand bijoutier de Lausanne, un commissaire aux comptes, un conseiller général...

— On en a entendu parler, de celui-là. Ce n'est pas sa femme qui est arrivée aux urgences avec la lettre P gravée entre les seins ?

— Sybil, oui. Et puis, je connais aussi un couple d'italiens, parce

qu'Astiz est en relation d'affaire avec eux...

— Les Caruzo. Ils ont une chaîne de magasins, lança Brichot du fond de la pièce, la Vizzavone SA. Je me trompe ?

— Non, c'est ça. Elle, c'est une folle. Elle est bi et complètement sadique...

— Ils sont en relation avec une fabrique de mannequins, du côté de Tullins. Ça vous dit quelque chose ?

— Non.

Corentin l'observa un long moment, puis, d'une voix neutre, il articula lentement :

— C'est là qu'on a obligé votre amie Sylvia à entrer dans un mannequin. Elle a été chargée dans un camion mais il est tombé en panne et elle est morte de froid sur un parking à l'entrée du tunnel du Mont-Blanc.

Un silence de plomb tomba sur la pièce. Ursula était devenue livide. Puis elle eut un sanglot sec, un seul, et son visage parut s'affaïsser tout à coup. Corentin décida d'enfoncer le clou.

— Vous croyez qu'ils l'ont tuée ? demanda-t-il.

— Les membres du club ? Astiz ? Non ! Bien sûr que non ! Ce qui les excite, c'est que les esclaves soient consentantes. Des êtres humains qui s'en remettent entièrement à eux, qui acceptent de n'être rien sinon des jouets entre leurs mains, c'est comme... comme s'ils étaient Dieu le Père. Vous saisissez ? Pourquoi voulez-vous qu'ils les tuent ?

— Elle est pourtant bel et bien morte, insista Corentin. Qu'est-ce que votre mari vous a dit pour expliquer sa disparition ?

— Qu'elle était retournée en Italie.

— Vous l'avez cru ?

— Je croyais en lui, lança-t-elle avec défi en écrasant sa cigarette dans un cendrier. Sylvia était une drôle de fille, vous savez. Elle cherchait toujours les expériences limites. Elle a tourné dans des films sadomaso, elle s'envoyait des types dans les gares, elle...

— C'était qui, son dernier maître ? l'interrompit Brichot.

— Le dernier qui l'a marquée, c'est Caruzo, justement. Il ne l'a pas gardée longtemps, mais sa femme pouvait faire tout ce qu'elle voulait avec elle. Si quelqu'un l'a tuée, c'est plutôt elle.

— C'est ce que nous déterminerons, reprit Corentin d'une voix ferme. Mais dites-moi, à quelle heure devez-vous être rentrée, Ursula ?

— J'ai encore vingt minutes devant moi, répliqua celle-ci en jetant un bref coup d'œil sur sa montre. Carlo m'attend en ville.

— Vous pouvez me parler de cet étrange bijou que vous portez

incrusté dans le nombril ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? répliqua Ursula en haussant les épaules. C'est une sorte d'attribut qui symbolise mon statut d'ange et Astiz insiste pour que je le porte nuit et jour. Je ne sais pas pourquoi.

— Et les télécommandes ?

— Quelles télécommandes ? Ah, vous vous parlez de ce boîtier que...

Elle garda le silence quelques secondes, les sourcils froncés.

— Carlo et mon mari en ont une, oui. Je ne sais pas à quoi elle sert.

— L'un ou l'autre l'ont toujours à portée de main quand ils vous utilisent, non ?

— Maintenant que vous me le dites... Oui, peut-être. Dans ces moments-là, voyez-vous, je n'ai pas toute ma tête.

— Réfléchissez, dit Corentin d'une voix pressante. Est-ce qu'il y a un rapport entre cette télécommande et l'état dans lequel vous êtes à ce moment-là ? Vous êtes très excitée, n'est ce pas ? Vous aimez réellement ce qu'on vous fait subir à ce moment-là ?

— J'ai ça en horreur ! se récria Ursula.

La réponse avait fusé. Un long frisson la parcourut des pieds à la tête.

— Mais quand ça commence, reprit-elle. C'est plus fort que moi, je suis prête à tout. C'est comme... c'est comme si je bouillais à l'intérieur !

— Vous vous souvenez de quelque chose, après ?

— Non, pas tout de suite. Les souvenirs me reviennent plus tard. Mais, c'est curieux, c'est comme si ce n'était pas moi qui était vraiment concernée, vous comprenez, comme si une part de moi, une part autonome, agissait sous l'autorité d'une volonté extérieure. Et pourtant...

— Et pourtant, vous vous sentez coupable, acheva Corentin d'une voix douce. N'est-ce pas ?

— Pas de ce que j'ai subi, mais de ce que j'ai pu faire aux autres femmes, oui. Je vous ai dit que mon mari m'avait dressée à les dresser, ajouta-t-elle d'une voix presque inaudible. Cette petite, par exemple, ce que je lui ai imposé, c'est effroyable...

Elle se tut. Des larmes coulaient sur ses joues.

— Eh bien, je vais vous offrir la possibilité de vous racheter, fit Corentin en se redressant. Car l'urgence, maintenant, c'est de la

sauver. Elle est chez vous, j'imagine ?

— Dans la chambre ardente, oui, murmura Ursula dans un souffle. Là où je devrais être, moi...

Dans sa voix, il y avait tous les regrets du monde. Corentin échangea un regard pessimiste avec ses collègues : elle ne reviendrait jamais à la normalité, jamais. Elle était ensorcelée, littéralement, comme ces êtres qui sont passés de l'autre côté du miroir et se sont retrouvés confrontés à la face obscure du plaisir.

— Nous avons besoin de vous, Ursula. Avidon est grillé, puisque votre mari sait qu'il est entre nos mains. Vous m'avez bien dit que le club se réunirait ce soir ? Astiz n'a pas annulé le réveillon ?

— Pas de danger ! Une occasion comme Farah, il ne va pas la laisser filer ! Et puis, les invitations sont lancées et tout le monde compte sur lui. En plus, il est tellement orgueilleux qu'il ne peut pas imaginer qu'Avidon puisse le trahir. Mais, dites-moi...

Ursula se tut, semblant chercher ses mots.

— Il est... impliqué, lui aussi, non ? finit-elle par demander.

— Oui, il l'est. Mais le premier chef d'inculpation, c'est la mort de Sylvia, vous saisissez ? C'est là-dessus qu'on va s'appuyer pour rafler l'ensemble du club. Vous voulez voir en face celui que vous appelez le « démon invisible » ? Il faut que vous retourniez là-bas ; je sais que c'est dur, mais quelqu'un doit nous ouvrir de l'intérieur. Car je suppose que tout sera bouclé ?

— À partir de neuf heures, oui. Aucun retard n'est toléré.

— Avant de vous engager, fit alors Boris pour tenter de calmer l'excitation qu'il sentait monter chez son interlocutrice, il y a une chose que vous devez savoir, Ursula : votre mari va aller en prison pour longtemps, vous avez pensé à ça ?

Elle n'hésita qu'une seconde, puis un sourire radieux illumina son visage :

— Il aura besoin de moi, alors.

CHAPITRE XVI



L'impasse Berg à Biviers était une rue minuscule dont l'extrémité butait contre l'énorme barre rocheuse du Saint-Eynard, une falaise de granit de cent mètres de haut dressée plein sud, au-dessus des résidences ultra luxueuses où se nichaient les milliardaires grenoblois.

Quand les trois camionnettes banalisées de la BAC [5] appelée en renfort par le SRPJ de Lyon stoppèrent dans la rue adjacente, une pluie rageuse giflait le grand pic de Belledonne.

— Au moins, il ne neigera pas, grogna le chef d'équipe, un robuste adjudant au visage renfrogné qui consultait sa montre toutes les deux minutes. Serrés à l'arrière sur de méchantes banquettes en duralumin, les huit hommes de la première équipe, cagoule rabattue sur le visage, attendaient dans un silence total.

Corentin et Brichot avaient voyagé devant, à côté du chauffeur. Les deux autres fourgons, garés à gauche et à droite à une centaine de mètres, arboraient un logo EDF bien reconnaissable sur leurs flancs. Des échelles dépliables dépassaient des toits. La couverture idéale pour ne pas donner l'éveil aux occupants de la villa : les pannes d'électricité étaient fréquentes dans le secteur.

Garnier s'était garé dans une petite rue en contrebas, avec le car des gendarmes qui devaient boucler tout le périmètre. Au total, trente-deux hommes avaient été mobilisés pour l'opération, mais ça n'avait

pas été une mince affaire : il avait fallu déranger le juge, appeler le procureur de la République chez lui, puis faire intervenir le ministère de l'Intérieur, via Charlie Badolini, pour qu'on mette à leur disposition des forces suffisantes.

— Vingt-six ? s'était exclamé le divisionnaire quand Boris lui avait exposé leur problème. Vous voulez en arrêter vingt-six d'un coup ?

— Toutes celles et tous ceux qui signent au fer rouge sur le corps de leurs victimes, patron, avait expliqué Corentin. On n'arrivera peut-être pas à les envoyer tous en tôle, mais au moins on aura donné un coup de pied dans la fourmilière du réseau.

— Attention à la procédure ! avait bougonné le divisionnaire. Ces gens-là sont chez eux... C'est vrai que de tels actes de barbarie en réunion, ça devrait suffire à les coincer... Enfin, vous voyez, Corentin, je vous fais confiance...

Encore heureux, se disait celui-ci en consultant sa montre à son tour.

— Dans huit minutes, marmonna-t-il. Combien de voitures jusqu'ici, Tango bleu ?

— Dix-neuf, grésilla la voix de Tango bleu.

Deux guetteurs munis de jumelles à infrarouge étaient planqués un peu plus haut dans l'impasse, et ils relevaient les numéros d'immatriculation au fur et à mesure des arrivées. Ceux-ci étaient aussitôt entrés sur l'ordinateur d'identification du car de gendarmerie, et le résultat répercuté aux OJP sur un canal protégé. D'ores et déjà, la pêche promettait d'être bonne : un chef de bureau de la sous-préfecture de La Tour-du-Pin, un bijoutier suisse, les Italiens dont avait parlé Ursula, un ministre et sa femme (une petite brune qui n'avait rien sur elle, avaient précisé les guetteurs), un notaire, récidiviste car déjà condamné quelques années auparavant pour avoir supplicié son employée de maison, mais aussi un chanteur populaire sur le retour résidant à Annecy, de gros commerçants de Lyon, et un même un médecin venu avec une superbe Africaine...

Sept minutes passèrent. Corentin communiquait avec Garnier toutes les trente secondes, par un laconique « ça va ? » auquel celui-ci répondait par un tout aussi sibyllin « ça va ! » Mais l'esprit de Boris était tout entier tendu vers Ursula Farno. Comment allait-elle se comporter ? Était-elle capable de ne rien laisser paraître du trouble qui devait l'habiter ? Son mari était trop fin, trop machiavélique pour ignorer qu'en la rétrogradant au rang de sous-esclave, il prenait le risque de s'en faire une ennemie mortelle. Ça l'excitait peut-être ? Plus préoccupant était la mise hors-jeu de Ludovic Avidon.

Le photographe refusait toujours obstinément de parler, mais sa

disparition avait dû donner l'alerte à son employeur. Astiz Farno sentait-il la nasse se refermer sur lui ou sa petite incursion dans la maison de son complice avait-elle suffi à le tranquilliser ?

— Top départ dans quinze secondes, murmura l'adjudant chargé du timing des opérations.

Il y eut un cliquètement de culasses : les hommes venaient d'armer leurs armes. Les mains gantées enclenchaient les sécurités et rangeaient les pistolets dans les boudiers de nylon.

— Quatorze... treize...

Les secondes s'égrénaient et Corentin repensait aux liens complexes qui attachaient le photographe à Ursula Farno. La jeune femme lui avait confié avoir compris le plan machiavélique de son soupissant : pousser Farah en avant pour l'évincer, elle, de sa position privilégiée auprès d'Astiz, afin de la récupérer pour lui. Un plan misérable, mais qui avait marché. Qui sait si la jeune femme n'allait pas vider son sac à son mari, par dépit ?

— Six secondes...

Il y eut un remue-ménage à l'arrière, puis les portières arrière du fourgon s'ouvrirent sans bruit et les hommes de la BAC descendirent un à un. Combinaison noire, cagoule noire et chaussures noires, ils étaient presque invisibles sur le fond tourmenté du ciel. Corentin et Brichtot allaient les imiter quand une voix nasilla dans le haut-parleur :

— Tango bleu à Tango central. En voilà deux autres ! Une Saab noire et une BMW... Numéros...

L'adjudant était remonté et tapotait les touches à toute vitesse. Trente secondes plus tard, la réponse s'afficha sur l'écran vert : Ovide Blescoe et Gottus Markman, ingénieurs en bio-électronique, tous deux cadres supérieurs au laboratoire Farno de Meylan. Le roux et le petit à lunettes.

— *Alea jacta est !* soupira Corentin. Ils sont au complet...

Comme pour le détromper, la voix enfiévrée se fit à nouveau entendre. Elle précisait que, au moment où le portail électrique de la propriété allait se refermer, une antique Rover noire était passée *in extremis* entre les battants. Elle n'avait pas de plaque minéralogique et, malgré les vitres fumées qui dissimulaient l'habitacle, il semblait y avoir, outre le conducteur, un passager à ses côtés. Une fois le véhicule entré, un grand barbu était sorti de la maison et venait de verrouiller le portail avec un cadenas de moto.

Silencieux comme des chats, les hommes de la BAC se déployèrent et, quelques instants plus tard, les trois équipes faisaient leur jonction devant la propriété. Ses murs entouraient complètement le demi-hectare de terrain planté de sapins et de bouleaux, si haut qu'ils

cachaient jusqu'au faîte de la maison. On voyait deux caméras, mais il devait y en avoir d'autres à l'intérieur. De puissants projecteurs étaient allumés de l'autre côté, découpant à contre-jour une ligne de tessons tranchants.

Pas de chien, mais un système d'alarme sophistiqué avec une autonomie d'une heure, avait précisé Ursula Farno. Corentin lui avait demandé deux choses qu'elle s'était engagée à faire : couper l'alimentation sur la batterie de secours un peu avant vingt et une heures, et leur ouvrir la porte de la petite maison de Carlo, au-dessus du *pool-house*.

Alentour le silence était sépulcral lorsque le clocher du village commença d'égrener les premiers coups de vingt et une heures. Au neuvième, le réverbère planté en face du portail s'éteignit et une obscurité totale s'appesantit sur le quartier. Les coupures de courant étant relativement fréquentes en cette saison à cause du gel, les habitants ne s'en formalisaient guère, sachant que le délai de réaction de l'EDF pour localiser le problème et rétablir l'électricité était, la plupart du temps, très rapide.

En l'occurrence, la panne était « prévue » pour durer cinq minutes, pas une de plus ; c'était ce que l'EDF avait accordé aux équipes de policiers avant de rétablir le courant. Les silhouettes noires dressèrent les échelles prises sur les camions et franchirent le sommet du mur en une noria bien réglée. Corentin et Brichot suivirent. Garnier devait être quelque part sur leur droite, contrôlant les opérations sur le terrain.

Ils prirent pied sur l'herbe gelée. La maison était plus grande qu'ils ne l'avaient pensé : une bâtisse moderne, avec de grandes baies vitrées aux rideaux métalliques tous baissés. Des terrasses, des porches, un balcon tout autour avec une ferronnerie qui avait dû coûter une fortune. Les murs talochés d'un enduit clair brillaient faiblement sous la pluie. Dans l'allée centrale bordée de cyprès et de sumacs déplumés, ailes contre ailes, une vingtaine de voitures ; une Jaguar, deux Porsche, des italiennes, plusieurs BMW, une Saab... Et le 4x4 bleu acier métallisé.

La piscine était au fond, couverte d'une bâche à demi affaissée par le poids des dernières chutes de neige.

Corentin et Brichot se dirigèrent vers la *pool-house* en marchant sur les pelouses raidies de givre, suivis par les six hommes du premier fourgon, tandis que le reste de la troupe se dispersaient sous le couvert des arbres, prêts à leur prêter main-forte. Ils contournèrent le bâtiment. La porte de fer était là, avec une serrure Fichet à trois points.

— Attention, chuchota une voix dans le réseau radio, voilà le

chauffeur...

Il y eut le bruit d'une galopade, une exclamation, des froissements dans les taillis. Corentin abaissait la clenche de la porte quand un message tomba sur le canal général :

— Première cible désarmée et neutralisée. Évacuation vers les fourgons en cours.

Un obstacle de moins... Au même instant, les projecteurs se rallumèrent, éclaboussant les murs nus d'une lumière soufrée.

La porte n'était pas fermée. Ursula Farno avait tenu sa deuxième promesse.

Ils entrèrent : Corentin, Brichot, puis les six hommes de la première équipe de la BAC. Lorsque le dernier referma le battant, ils se retrouvèrent plongés dans une atmosphère où régnait une touffeur douceâtre ; une étrange musique montait des profondeurs. Des gongs. Un chant monophonique, une sorte de mélodie aux accents grégoriens ou même, semblait-il par instants, tibétains, et rythmé par de lents et cérémonieux coups de cymbale.

Ses yeux s'habituant à l'obscurité, Corentin avisa un escalier à vis qui débouchait sur leur droite. Une faible lueur rouge en émanait.

— Dis donc, je ne voudrais pas prendre un mauvais coup avant d'avoir vu mon cadeau à Jeannette, chuchota Brichot qui se tenait près de lui.

— Pas d'inquiétude : ça n'arrivera pas.

Ce disant, il tira son RMR Spécial Police de son baudrier d'aisselle et arma le chien en respirant un grand coup.

— Dernier acte, Mémé ! Allez !

Il plongea dans l'escalier de toute sa puissance, bientôt suivi par sept policiers qui dévalaient l'escalier dans un tintamarre de bottes.

*

* *

Les invités se pressaient depuis quelques minutes devant le buffet quand le maître de maison mit la musique à fond. La cave se mit à vibrer sous les monstrueuses impulsions d'énormes haut-parleurs dissimulés dans les murs et toutes les lumières virèrent au rouge. Un rideau de velours noir coulisssa au fond de la cave et une clameur folle s'éleva : l'ange venait de paraître.

C'était une très jeune fille, mais son corps était celui d'une vraie femme. Dans la position où on la présentait, cette féminité était même

d'une triomphale évidence : le ventre tendu, lisse, s'ouvrait sur une intimité rose. Les hanches étaient pleines, les fesses rondes. Et surtout, il y avait cette poitrine généreuse, dont les hémisphères étaient pris dans un étau – deux planchettes reliées par des écrous-papillon serrés au maximum – relié par une corde à une espèce de portique grossièrement équerri. La compression des chairs était telle que les pieds de l'ange pouvaient à peine frôler le sol. Debout sur le bout des orteils, les jambes raidies dans un effort désespéré pour soulager la tension exercée sur ses seins, elle avait la tête renversée en arrière et ses longs cheveux noirs pendaient jusqu'aux reins. Tout son corps poudré d'or brillait et ses poignets étaient noués dans le dos par une chaîne en or.

La clameur s'éteignit aussi vite qu'elle était venue. Les tympanaux broyés par l'obsédante litanie, les invités se gavaient les yeux de cet ahurissant spectacle. Les hommes étaient tous en smoking, les femmes en guêpières, lingerie de soie noire, combinaisons de cuir ou simple boléro clouté et découpé à l'endroit de la poitrine. Le festin de chair promis tournait lentement devant eux, le ventre creusé au milieu duquel, comme cloué juste au-dessus de la fente juvénile, deux ailes recouvertes de diamants scintillaient par intermittence.

Ce qui monopolisait l'attention de chacun, bien sûr, c'était l'effroyable appareillage des seins. L'effet était d'autant plus saisissant que la victime ne criait pas, ne pleurait pas, ne se révoltait pas ; elle oscillait seulement sur place, tel un astre doré, dans le fracas des cymbales et le rugissement des chœurs. Et devant cette proie offerte, tous, maîtres comme esclaves, sentaient poindre au plus profond des zones obscures de leur être des visions de sacrifices, d'orgies sanglantes et de meurtres.

Quand Ursula parut, parée d'un simple kimono de soie noire à ceinture rouge et les chevilles hissées sur des sabots à talons de dix centimètres, un murmure parcourut la foule. Le bouche à oreille avait fonctionné et chacun savait bien sûr qu'Astiz l'avait répudiée. Elle tenait à la main une fine cravache gansée de fils d'or, et son maquillage blanc, inspiré des masques Nô, lui faisait les yeux et la bouche d'une pleureuse. Des applaudissements éclatèrent, qu'elle coupa d'un geste. La musique se tut.

— Chers amis, commença-t-elle d'une voix sans timbre, mon mari vous remercie d'être là pour la troisième année consécutive. Il nous rejoindra bientôt, pour l'offrande du nouvel ange...

Sa gorge se souleva comme elle cherchait son souffle, son corps se mit à vaciller et, un instant, on crut qu'elle allait tomber.

— Pour l'offrande du nouvel ange, reprit-elle, qui a été étrenné cet après-midi même pour votre plaisir. D'ailleurs...

Saisissant la suppliciée aux hanches, elle l'immobilisa, le dos tourné aux invités. On n'entendait plus que le chuintement des haut-parleurs, qui continuaient de cracher en sourdine leur lugubre psalmodie, et les gémissements d'impatience des uns et des autres.

— ... voyez vous-même ! acheva-t-elle dans un souffle.

Enfonçant ses ongles dans la chair pailletée d'or, des deux mains, elle écarta les somptueuses rotundités de la croupe.

Séparée en deux parties égales, une lettre majuscule, une seule, le A d'Astiz, était imprimée en creux dans la chair humide de sueur. Le *branding* était encore frais, la pommade cicatrisante dont il était enduit brillait comme la trace d'un baiser.

Les applaudissements reprirent, frénétiques. On tapait des pieds, on entrechoquait les coupes de cristal où pétillait un champagne hors de prix. Les femmes agitaient leurs chaînes et leurs bracelets. Tous se pressaient à présent autour du corps de Farah.

Dans le vacarme général, le couple d'italiens – la femme elle aussi était en smoking – prit Ursula par les coudes et la tira en arrière. Comme les autres, ils avaient compris qu'elle était devenue elle aussi une proie. Une proie d'autant plus excitante qu'elle avait été la « Dame de Corps », la compagne sacrée du grand maître, jouissant à ce titre d'un statut de « privilégiée » qui avait jusqu'alors « brimé » leurs instincts sadiques. Aussi, avec la trouble sensation de commettre un sacrilège « autorisé » à présent, ils se mirent à agiter sous son nez leur main gauche où brillait une chevalière de carbone et d'acier. Livide, figée par l'ambivalence de ses propres sentiments – la peur mais aussi le plaisir de la peur –, Ursula les regardait tournicoter autour d'elle, ricanant, une lueur mauvaise dans la prunelle de leurs yeux.

Alors une contagion mystérieuse – celle du Mal – gagna l'ensemble des invités. Tous, ils psalmodiaient maintenant, tendant vers elle leurs majeurs où brillait la même chevalière, tous, même les soumises qui, elles, tendaient un index obscène. L'Italienne en smoking, une matrone aux muscles puissants, aux cheveux rasés de lesbienne, arracha la cravache des mains de la blonde avec un sourire étincelant. Le premier coup tomba sur ses épaules, arrachant le frêle obi et dévoilant son buste. Le deuxième lacéra ses hanches, dénouant la ceinture qui chuta. La femme frappait. Elle frappait comme une forcenée ce beau corps trop longtemps interdit qui se tordait devant elle. Sous l'œil impavide des caméras vidéo qui enregistraient toute la scène.

La première détonation fit exploser un seau à champagne dont la bouteille alla s'écraser sur le bar, déclenchant à son tour une

avalanche de verre brisé. Une autre expédia dans le décor un vase en baccarat chargé de roses rouges. La troisième arracha une caméra de son socle et l'envoya valdinguer sur les canapés au saumon et les vasques glacées remplies de caviar. Un type immense bondit alors au milieu de la foule.

— Tous au mur ! vociféra-t-il. Dos au mur, les mains sur la tête ! Vous êtes en état d'arrestation !

Derrière lui, un petit homme moustachu dirigeait le déploiement d'une petite troupe harnachée de combinaisons noires, armée jusqu'aux dents. Ils se positionnèrent de manière à barrer la sortie. Le silence revint. Le colosse aux cheveux noirs avait repris son calme, mais son œil brillait de colère.

— Un couteau ! aboya-t-il.

Ce fut M. Javelle qui se dévoua. Le teint livide et les jambes flageolantes, il prit un couteau sur la table du buffet et l'apporta. Corentin lui arracha des mains plus qu'il ne le saisit, glissa son revolver dans sa ceinture, monta sur une chaise et entreprit de trancher la corde qui reliait le carcan à la potence, tandis que Brichot soutenait le corps de Farah.

Lorsque la malheureuse s'affaissa dans ses bras, on aurait pu entendre une mouche voler. Aidé par sa flèche, il l'allongea sur la table du buffet, que deux policiers de la BAC venaient de débarrasser d'un revers du bras – faisant voltiger sur la moquette sang-de-bœuf champagne, caviar, foie gras et petits fours –, puis, serrant les dents à l'idée de faire souffrir la jeune fille plus encore que ce qu'elle venait d'endurer, Corentin entreprit de dévisser les écrous qui maintenaient les deux planchettes.

La gorge martyrisée apparut. La chair était devenue violette, les bouts étaient énormes. Deux bandes noires striaient la poitrine d'une aisselle à l'autre. La jeune fille ouvrit des yeux vitreux et balbutia :

— Tout ce que vous voudrez, tout...

Sa bouche exhalait une odeur amère. Corentin et Brichot échangèrent un regard : la fille était droguée, à l'extrême limite de l'overdose.

— Je sais qu'il y a un médecin parmi vous. Qui ? lança-t-il en direction de la foule apeurée qui ne pipait mot.

Il dut répéter sa question avant qu'un bel homme au profil aigu se détache du lot. Il s'approcha de Farah qu'il examina sommairement avant de conclure d'une voix suffisante :

— Elle peut tenir.

— C'est ce que disent toujours les médecins chargés de surveiller

les séances de torture dans les dictatures, répliqua Corentin, cinglant, avant d'ajouter, portant son micro de col à sa bouche : évacuation des lieux. Prévoyez un brancard.

Puis il se tourna vers Ursula qui se tenait dans un coin, serrant contre ses hanches les pans lacérés d'un kimono en loques.

— Où est votre mari ? lui demanda-t-il sèchement.

Elle roula des yeux terrifiés vers les caméras. Voyant qu'elle semblait au bord de la crise de nerfs et, quoi qu'il en soit, incapable de proférer le moindre mot qui pût nuire à son « maître » absolu, il reformula sa question :

— Où était Farah ? Où a-t-elle été préparée ?

Elle se contenta de répondre par le même jeu de prunelles, indiquant le fond de la pièce cette fois, derrière un rideau de velours noir. La « chambre ardente », se souvint Corentin.

Il s'y précipitait quand des pas résonnèrent dans l'escalier ; une dizaine d'hommes en renfort envahirent la cave qui, tandis que Farah était emmenée sur une civière, entreprirent une fouille systématique et minutieuse des lieux et des participants de cette soirée infernale. Au sens strict du mot, hélas...

Corentin et Brichot contournèrent le rideau noir. Une porte se trouvait là, dont les battants de bois richement enluminés étaient fermés. Boris frappa du poing :

— Farno ! Sortez ! Vous êtes en état d'arrestation !

Pas de réponse. Derrière eux, une triste cohorte des invités, mains menottées et la mine abattue, remontait les escaliers de la cave et il n'y eut bientôt plus personne qu'un homme en noir qui faisait des photos des lieux, pour l'Identité judiciaire.

— Farno ! répéta Corentin. Nous allons enfoncer la porte !

Et sans plus attendre, il fit feu dans la serrure ouvragée. Le bois éclata, des éclats de métal allèrent se ficher dans les murs tendus de moquette. D'un formidable coup de pied, le grand flic enfonça alors les battants.

Brichot se précipita dans la pièce, son RMR Spécial à bout de bras et... se figea sur place, l'œil arrondi de stupéfaction, sitôt rejoint par sa flèche.

Ils se trouvaient bien dans la « chambre ardente », ce local que Farno avait fait creuser sous la piscine. Là, les murs étaient de béton brut et ils portaient encore l'empreinte des planches de coffrage. Un grand lit à colonnade dont le matelas était nu occupait le centre de la pièce. Sur les montants horizontaux étaient accrochés lanières, chaînes, bandes élastiques, serviettes mouillées et toute une panoplie

de fouets, suspendus là comme un éventaire. À côté, une table roulante était jonchée de godemichés en plastique, en caoutchouc, de toutes sortes et de toutes formes, de poires à lavement, de pinces, voisinant avec une bouteille de bordeaux millésimé à demi vide. Fixé par une potence au-dessus du lit saccagé, un poste de télévision couplé avec une caméra diffusait une tempête magnétique qui enneigeait l'écran. Un donjon, un vrai : une pièce entièrement consacrée à faire souffrir les soumises, à les humilier, à les couper de toute identité, au terme de supplices minutieux, entrecoupés de savantes jouissances, destinés à les faire irrémédiablement plonger dans l'abjection et la confusion totale, bref, les transformer en animaux décérébrés, dociles. Mais il n'y avait personne pour répondre de cette barbarie-là.

La pièce n'ayant qu'une porte, Boris en conclut qu'Astiz devait s'être retranché quelque part au-dessus, dans la maison.

Avec qui ? Sa femme avait parlé de l'« invisible démon » qui présidait, toujours dans l'ombre, à ces bacchanales sadiques depuis dix ans. Et, puisque tous les participants avaient pu être identifiés en arrivant à la villa, cet invisible démon ne pouvait être que les mystérieux occupants de la vieille Rover noire aux plaques d'immatriculation dévissées.

— Vous êtes foutu ! lança Corentin, s'adressant à la caméra, au-dessus du lit. Rendez-vous, Farno. Votre femme a tout avoué !

À cet instant, l'écran s'alluma et une image apparut, parfaitement nette, celle d'Astiz Farno assis derrière une petite table de mixage, si pâle dans son smoking sombre qu'on eût dit un film en noir et blanc. L'homme fixait ses interlocuteurs de ses yeux profondément enfoncés, les mains à plat sur le plateau de verre granité, à côté d'un sous-main sur lequel étaient posés un bijou en forme d'ailes recouvertes de minuscules diamants, une télécommande et quatre ampoules remplies d'un liquide ambré fichées dans un présentoir.

— Vous venez de Paris, n'est-ce pas, monsieur Corentin ? attaqua Farno d'une voix parfaitement calme. Ou plutôt, corrigea-t-il aussitôt, devrais-je dire : commandant Boris Corentin... C'est plus convenable entre hommes du même métier et du même grade...

Boris mit quelques secondes à comprendre avant de répondre :

— Vous êtes donc militaire ?

— *Comandante* Astiz Farno, des troupes d'élite de l'armée argentine, pour vous servir ! ricana l'autre avec une rapide inclinaison du buste, qui pouvait passer pour un claquement de talons. Je travaillais à l'EMS, l'École de Mécanique de la Marine, jusqu'à la fin des années 1970.

— Prends quatre hommes et investis la maison ! marmonna Boris

entre ses dents, profitant des fanfaronnades de son interlocuteur. Il doit être dans son bureau...

Puis la vérité se fit jour en lui, exactement comme une lampe qui s'allume dans une pièce noire : l'EMS de Buenos Aires ! Ce centre de torture, de sinistre mémoire, d'où les victimes du régime de terreur du général Videla ressortaient brisés, avant de se faire larguer en plein vol d'un hélicoptère dans le Rio de la Plata ! Femmes, hommes, vieillards aussi bien que jeunes adolescents, des centaines d'opposants politiques y avaient disparu pendant les dix années qu'avait duré la sanglante dictature des militaires.

— ... il le fallait, continuait Farno, débitant son texte comme s'il le lisait sur un prompteur. J'étais un militaire, j'ai obéi. J'avais tout pouvoir sur les corps qu'on me livrait. Je ne suis pas le premier à en avoir usé. Il y avait de si belles *chicas* parmi mes prisonnières...

— C'est là-bas que vous avez appris à casser les êtres humains ? relança Corentin, soucieux de poursuivre cet ahurissant dialogue, le temps pour son coéquipier de localiser la planque de Farno.

— C'est là-bas que j'ai appris que c'était leur condition naturelle, rectifia ce dernier. Seuls les purs survivent. Et la pureté ne s'acquière que dans la souffrance...

— Vous fabriquez des saints, en quelque sorte...

— Des anges. C'est pareil. Quand je suis arrivé en France, en 1980, à l'âge de trente-deux ans, je n'ai eu de cesse que de trouver le moyen d'exploiter à nouveau mes talents en la matière et, voyez-vous, j'y suis parvenu ; quand on cherche, on trouve toujours, commandant Corentin !

Tandis qu'il continuait à délirer, Boris venait de repérer un magnétoscope, sous le plateau de la table roulante avec, insérée dans la fente, une cassette VHS. Allongeant le pied, il l'enclencha, puis poussa la touche « Enr ».

— Vous pouvez enregistrer, ça m'est complètement égal ! fit Farno avec un rire bref. Sachez, commandant, que si je vous confie tout cela, c'est que je sais qu'il n'y a pas de retour possible. Je suis arrivé au bout de mon chemin... Bref, grâce à ce club de minables sadomasochistes dont j'ai rapidement pris la direction, j'ai pu poursuivre mes petites expériences sur le plaisir et la douleur.

— Quelles expériences ? demanda Corentin.

Il y avait une bonne minute à présent que Brichot s'était éclipsé de la cave, il devait se trouver dans la maison.

— Des expériences de conduite à distance.

Farno avait l'air tout à fait à son affaire, comme si exposer le

résultat de ses sinistres travaux avait été le but de toute sa vie.

— Avec ceci, précisa-t-il en soulevant les ailes d'ange qu'il fit miroiter à la lumière avant de les retourner.

Derrière, il était muni d'une sorte de capsule de forme convexe, manifestement prévue pour s'adapter à celle du nombril, au centre de laquelle s'échappait une minuscule canule.

— Ce sont celles d'Ursula, reprit-il de la même voix posée. Je les lui ai provisoirement ôtées, puisque j'ai recruté un autre ange. Elle m'a loyalement servi, mais il était temps qu'elle serve aux autres membres du club. Ensuite...

— Ensuite, vous l'auriez tuée. Comme Sylvia... laissa tomber Corentin.

— Je ne l'ai pas tuée ! vociféra Farno. C'est une simple erreur de routage, expliqua-t-il, reprenant son calme instantanément. Je voulais l'expédier à mes bons amis, les Caruzo ; on avait mis au point un petit rituel... Le rituel, commandant ! Tout est dans le rituel ! Comme vous dites, vous les Français, la chair est triste ! Mais si elle l'est, c'est qu'on a pas lu tous les livres. Et ce rituel-là – expédier un être humain comme un vulgaire colis postal – devrait figurer dans les livres !

« Ce type est totalement cinglé », songea Boris qui, tout en l'écoutant débiter ses délires, était attentif au moindre signe dans son environnement qui indiquât que Brichot l'avait localisé.

— Bref, elle n'est jamais arrivée, fit Farno en haussant les épaules. De toute façon, dans l'état où elle était, à quoi vouliez-vous qu'elle serve, sinon à l'abattage dans un bordel en Albanie ou ailleurs ? On lui avait laissé ses ailes d'ange, mais on aurait pu les récupérer, en fait. Ça servait juste à doser le cocktail...

— Le cocktail de drogue incapacitante et aphrodisiaque ?

— C'est ça.

— Et comment l'injectez-vous ?

— Avec ça ! répliqua Farno d'une voix triomphante en montrant la télécommande. Le socle des ailes d'ange est équipé d'un mini-injecteur, sur le modèle des pompes à insuline utilisées par les diabétiques. Son grand intérêt, c'est qu'il est télécommandé par ondes radio. En appuyant sur le bouton, là, on injecte par un minuscule cathéter rétractable le mélange nécessaire.

— Et j'imagine que ce petit bijou est l'œuvre de vos deux ingénieurs, Blescœ et Markman ?

— Exactement ! Blescœ a mis au point la pompe et le mélange des drogues – c'est un chimiste remarquable – et Markman s'est occupé du faisceau radio et de la télécommande. Je les ai payés fort cher,

naturellement, ricana Farno, mais avouez que c'est une jolie invention !

— Je vous crois, concéda Corentin, l'oreille aux aguets.

— Ne cherchez pas, commandant. Vos hommes sont bel et bien dans mon bureau, mais je n'y suis pas, moi ! s'esclaffa Astiz Farno. Il faut qu'ils cherchent encore un peu, mais j'ai largement le temps d'arriver au bout de mon petit récit. Bref, nous pilotions les anges comme cela : une simple piquûre et ces filles devenaient instantanément dépendantes, comme votre collègue a pu le vérifier aux Galeries Lafayette. Sylvia a servi de cobaye, puis j'ai utilisé Ursula pour expérimenter des dosages plus précis, et je crois que cette petite Farah serait allée plus loin encore si vous n'étiez pas malencontreusement intervenus...

— Vous l'auriez tuée, Farno...

— Sans doute, répondit froidement ce dernier.

À cet instant, il y eut un coup sourd et il tourna vivement la tête.

— Ah ! Ils ont enfin trouvé mon repaire ! Il est protégé par une porte blindée, naturellement. Ça me laisse le temps de vous dire au revoir, commandant Corentin. Des questions ?

— C'est Avidon qui a recruté Farah ?

— En fait non. Elle vous le dira elle-même : c'est Javelle, notre correspondant à la sous-préfecture.

— C'est lui qui vous a obtenu un visa d'entrée au début des années 1980, n'est-ce pas ? Tout tortionnaire que vous étiez ?

— Tut-tut... siffla Farno d'un air moqueur.

Il avait sorti les ampoules du présentoir et les cassait une à une dans un gobelet de polystyrène.

— C'est un bien grand mot, *comandante* !

— Ce Javelle, vous l'avez connu comment ?

— Par des amis ; de grands, de chers amis, répondit Farno d'une voix soudain lointaine.

Sur l'écran du moniteur, Boris le voyait mélanger le contenu des ampoules avec son petit doigt. De nouveaux coups ébranlèrent la porte et il se mit à rire.

— Ils sont bien pressés, vos amis à vous ! Allons, adieu, Boris Corentin ! Je refuse la justice des hommes, et Dieu ne me pardonnera pas...

Il allait porter le verre à sa bouche quand Corentin lâcha :

— Je sais qui sont vos amis, Farno.

— Vraiment ? Et qui sont-ils donc, je vous prie ?

Farno avait suspendu son geste. Les coups se multipliaient contre la porte.

— Les fondateurs du club. Ils n'ont jamais cessé d'être là. En fait, vous étiez leur jouet, Farno ! Montrez-les moi ! hurla Corentin en levant vers la caméra des yeux qui lançaient des éclairs. Montrez-les moi avant qu'ils n'aillent en enfer !

— Ils y sont déjà, ricana Farno. Mais soit !

L'image trembla violemment quand il fit pivoter la caméra.

Calés l'un contre l'autre dans une petite banquette de rotin et se tenant la main par-delà la mort, les deux vieillards de Tullins fixaient le vide de leurs yeux retournés. Un peu de salive avait coulé à la commissure de leurs lèvres et l'ampoule de poison qu'ils avaient partagée avait éclaboussé de paillettes la robe de faille noire d'Alma Géricault-Dupré.

Le « démon invisible ». Quatre mains, pas de cœur et une seule âme, noire comme de la poix. C'étaient eux les terribles fondateurs du purgatoire des anges déchus.

Puis la caméra bougea à nouveau et revint sur Astiz Farno. Il avait bu d'un coup toute la drogue qui devait asservir Farah et Ursula tout au long d'une interminable nuit de supplices et de débauche. Le cœur avait lâché. Il était tombé le front en avant sur la table de mixage.

Le visage blême d'Aimé Brichot entra alors dans le champ.

— Boris ? On vient d'arriver. C'est trop tard...

Quand Corentin les rejoignit, Garnier et son coéquipier faisaient les premières constatations dans la régie vidéo que Farno s'était aménagé derrière le local de la chaudière. Un endroit si bien dissimulé que les équipes de la BAC étaient passées plusieurs fois devant avant que l'un d'eux n'ait l'idée de contourner le corps de chauffe et de découvrir une porte blindée encastrée dans la maçonnerie. Le faible recul possible pour manier le bélier leur avait fait perdre un temps précieux et ils n'étaient entrés qu'au moment où Farno, se contorsionnant sur le sol en béton laqué, rendait l'âme.

Même injecté en minidoses, c'était, de l'avis même du médecin qui avait examiné Farah, un cocktail extrêmement toxique, et, toujours d'après lui, il était miraculeux qu'elle n'ait pas précédé son bourreau dans la tombe.

— Pour avoir résisté à un truc pareil, affirma-t-il, la voix vacillante sous le feu du regard incendiaire de Boris, la petite doit avoir une sacrée constitution ! Mais, bon, je pense qu'elle devait s'en remettre...

Corentin ne jugea pas utile de lui répondre et fit signe à un des

policiers de lui passer les menottes, puis il l'escorta jusqu'au rez-de-chaussée. Il avait besoin de respirer l'air pur de la nuit.

Les autres prisonniers attendaient sous les arbres, déconfits et muets, les plus arrogants devenus soudain doux comme des moutons. Très vite d'ailleurs l'un d'eux finit par tirer Boris Corentin par la manche.

C'était M. Javelle. Lequel, songeant sans doute qu'on a toujours intérêt à collaborer avec la police et la justice, se disait prêt à déballer tout ce qu'il savait...

Ayant fait consigner sa déposition, Corentin et son coéquipier redescendirent dans la régie vidéo pour téléphoner à Charlie Badolini. Au ton de sa voix, il comprit que le divisionnaire s'était fait un sang d'encre mais il le rassura : tout s'était bien fini, à cela près que, dès demain, un formidable scandale allait secouer les murs épais de la bonne bourgeoisie dauphinoise. Dans les jours à venir, il fallait s'attendre à une avalanche de coups de téléphone amicaux, d'autres menaçants, des pressions de tous ordres, mais cela, c'était à lui, le patron de la Mondaïne, de le gérer, et il s'y entendait à merveille...

Quand il raccrocha, on venait d'évacuer le corps sans vie d'Astiz Farno, le tortionnaire argentin reconverti en capitaine d'industrie. Sur la bergère de rotin, le « démon invisible » les fixait toujours de ses quatre yeux morts. Les doigts crochus de la vieille dame étaient encore crispés sur la commande qui servait à passer d'un écran à l'autre.

— Comment tu as deviné ? demanda Brichot.

Corentin ne répondit pas tout de suite. Penché au-dessus des deux corps raidis et enlacés dans la mort, il semblait chercher quelque chose. Quand il se redressa, il tenait dans la main le petit réticule d'Alma Géricault-Dupré qui avait glissé tout au fond de la banquette. Il l'ouvrit : un poudrier, des pilules pour le cœur, une paire de lunettes et un jeu de vignettes religieuses comme les curés en distribuaient autrefois aux enfants. Plus une coupure de journaux, jaunie et déchirée d'avoir été cent et mille fois dépliée et relue. Il la lut et la relut, pensif.

— Alors, comment ? insista Brichot.

— Les anges, les vierges, tout leur fourbi en plâtre. Les gravures de supplices, surtout. La photo de fille à poil signée d'Avidon, à côté, c'était du pipi de chat.

— Mais enfin, bon sang, c'étaient des vieillards ! Tu ne vas pas me dire qu'à quatre-vingts balais sonnés, on peut encore...

— On peut, Mémé. Avec la tête, les yeux, les oreilles. La bête était vivante. En interrogeant les plus vieux membres, on s'apercevra que le club existait depuis trente ou quarante ans, peut-être plus. Aima et

Hector avaient déjà soixante-dix ans quand le fonctionnaire de la sous-préfecture – lui-même un vieil habitué, m'a-t-il avoué – leur a présenté Astiz. Il avait de l'argent, leur affaire périclitait. Astiz les a sauvés de la faillite et, en remerciement, ils l'ont installé à la tête du club. Mais ils continuaient à venir...

Il se tut, contemplant, songeur, les cadavres poudrés et pommadés des deux vieillards aux yeux morts grand ouverts. Hector avait sa petite veste, son petit gilet, ses petites bottines ; Aima sa robe d'institutrice et son gros chignon gris. On aurait dit des mannequins, et pourtant ils avaient été des monstres bien vivants. Leur vie durant, ils avaient torturé des peaux ruisselantes de sang, cinglé de jeunes corps, étouffé des cris désespérés, et jamais ils ne s'étaient fait prendre...

— Qu'est-ce qui s'est passé pour la fille, finalement ? finit par demander Mémé.

— Sylvia ? Elle avait servi à tous. Aux vingt-six membres du club. Ils ont décidé de s'en débarrasser en l'expédiant aux Caruzo, qui devaient la vendre à un réseau mafieux. Mais, pour s'amuser, comme ça, pour corser la chose, ils l'ont expédiée comme un colis. Ça leur paraissait érotique, j'imagine. Ils l'ont donc fait entrer dans un des mannequins fabriqués par les Géricault-Dupré, mais le jeu, si je puis dire, a mal tourné, comme nous l'avions pensé.

Corentin déplia le papier jauni et le tendit à Brichot :

— Lis. Tu vas comprendre à qui on avait affaire...

La coupure datait du 16 août 1934. Elle relatait un fait divers qui s'était passé boulevard Montmartre, à Paris. La police judiciaire avait arrêté une femme qui tenait un salon privé où les messieurs « à passions » se faisaient présenter des jeunes filles. L'une d'elle – une jeune bonne fraîche émoulue de sa Bretagne natale – avait fini par succomber d'une crise cardiaque. On avait découverte dans la pièce d'à côté tout un attirail de sadique. La tenancière s'appelait Aima Dupré, elle en avait pris pour dix ans.

— Mais elle n'avait que douze ans ? s'étonna Brichot.

— Mais non. Il s'agit de sa mère ! Aima portait le même prénom... Tu imagines bien que sa vie de petite fille a été totalement ravagée à partir de ce jour-là. Pour venger sa mère elle a repris le flambeau. Elle est devenue une maîtresse femme par procuration, ou atavisme, comme tu voudras.

— Je me disais aussi, grommela Brichot, le père Hector, il manquait un peu de virilité, non ?

— Aima en avait pour deux. Paix à leur âme, Mémé. Ça fait deux grands prédateurs en moins, trois avec Astiz. Allez, vieux frère, tu

peux aller rejoindre Jeannette l'esprit tranquille maintenant !

Mais Brichot galopait déjà dans l'escalier...

CHAPITRE XVII



Rarement, en rentrant chez lui, rue de Turbigo, Boris avait ressenti un tel sentiment de décalage entre le monde qu'il venait d'explorer, bien malgré, lui et la réalité. C'est pourtant son pain quotidien que de se colleter avec des êtres déjantés dont la folie prétendait transformer le monde en un lupanar géant où les vices les plus abjects auraient eu force de loi. Mais cette fois-ci, il avait vraiment connu l'enfer.

À pas pesants, montant marche après marche, le vieil escalier qui menait à son studio haut perché, le commandant Boris Corentin retrouvait avec soulagement les sons et les images d'une vie normale : au premier étage, les gammes habituelles d'une petite fille débutant le piano. Au-dessus, le couple de retraités qui se chamaillait gentiment en sourdine. Puis plus rien jusqu'à l'avant-dernier étage, juste en dessous de chez lui : là, un chien laissé seul par son maître parti travailler soupirait derrière la porte et poussait de temps à autres de brefs gémissements.

On était au début de l'après-midi et un rayon de soleil d'avant-printemps perçait les nuages, dessinant sur le palier des arabesques dorées. Arrivé devant sa porte, le grand flic marqua un temps d'arrêt pour chasser les derniers souvenirs de son enquête. Tout finissait bien : il rentrait chez lui au terme d'une enquête délicate et réussie, Mémé était arrivé à temps pour le réveillon à Chantemerle et...

étrenner la guêpière-cadeau de Noël de sa femme, et Charlie Badolini devait être en train d'étudier les suites à donner à l'affaire avec le directeur de la police judiciaire. Le coup de filet géant de Biviers réservait sans doute quelques surprises mais Boris savait que, comme d'habitude, les comparses et les seconds couteaux paieraient les pots cassés. Les fondateurs du club et leur âme damnée, Astiz Farno, étaient morts, et donc muets : les puissants, les notables, tous ceux qui avaient abusé de proies fragiles pendant des années allaient très probablement passer à travers les mailles du filet. Quelques recommandations au plus haut niveau, une ou deux interventions discrètes ici et là de notables bien placés ou d'alliés politiques, et tout rentrerait dans l'ordre.

C'est-à-dire le silence.

C'était ainsi. À la Mondaine, on avait beau découvrir, quasiment chaque semaine, une hydre nouvelle et lui trancher une tête, d'autres ressurgissaient, d'autres tentacules repoussaient et allaient semer le Mal un peu plus loin. Les déviances de l'âme humaine étaient infinies, le combat pour les endiguer sans fin...

Au moins avait-il fait son devoir, songeait-il avec satisfaction. Le chauffeur, Carlo, était en prison, et sous le coup d'une procédure d'expulsion puisqu'il n'était pas français : là-bas, en Argentine, il aurait à rendre des comptes aux familles de ses anciennes victimes. Avidon était sous le coup d'un mandat d'arrêt, comme les deux ingénieurs et comme Javelle, le fonctionnaire suborneur de Farah, d'ores et déjà suspendu en attendant le procès. Un procès que tous les membres du club devaient attendre avec angoisse, s'il avait jamais lieu. Ce n'est pas rien que d'être considéré, respecté, envié même, et, du jour au lendemain, jeté en pâture sur la place publique avec, étalé au grand jour, toutes ses petites perversions sexuelles...

Mais procès ou pas, tout ce beau monde avait maintenant un « blanc » agrafé à son nom et enregistré dans les archives secrètes de la Brigade Mondaine. Un « blanc », c'est-à-dire une simple feuille de papier libre, détaillant crûment et précisément ce dont chacun était coupable. Une façon d'obtenir d'eux, jusqu'à la fin de leur vie, un petit service ou une grande compromission si besoin était... On ne sait jamais. C'est ainsi que le Pouvoir tient ses serviteurs.

Quant au jeune Max, il était rentré chez lui, à Nice, avec au fond de son cœur une brûlure à guérir : celle d'avoir goûté trop tôt aux plaisirs interdits. La plus à plaindre, bien sûr, c'était cette malheureuse Farah qui pensait ses plaies à l'hôpital de Grenoble. Pour elle, il devait être possible de lui obtenir un visa de séjour, en tout cas, Boris s'était promis de s'y employer. Mais il y avait une autre victime et non des moindres, c'était Ursula, la femme d'Astiz Farno. En apprenant la mort

de son tyran, elle était devenue à moitié folle. Elle aussi était hospitalisée, mais à l'hôpital psychiatrique. Bourrée de calmants et de remords, il semblait que rien ni personne ne pourrait jamais la faire revenir dans le monde des vivants, à moins d'un inconcevable miracle...

Boris ouvrit sa porte et referma le battant derrière lui. Voilà, c'était fini. En bâillant, il se débarrassa de son blouson, qu'il lança sur son lit depuis l'entrée. Dormir, dormir vingt-quatre heures, loin de la fureur du monde... Le vieux poste de télévision, le fauteuil Voltaire restauré offert par Mémé, le tapis de paille usé et les bouquins mille fois relus, rien n'avait bougé : inutile de fermer sa porte à clé quand on ne possède rien et qu'on est libre comme l'air. Ah si ! Son grand lit. Il y tenait à ce lit, et il entendait bien s'y plonger dès qu'il aurait arraché ses vêtements...

Il venait de passer dans sa chambre, quand il réalisa qu'il n'était pas seul. Une rousse superbe, nue comme au jour de sa naissance, l'attendait. Elle avait un corps à damner tous les bienheureux du paradis, avec des seins ronds et des hanches en amphore, ses cuisses étaient entrouvertes sur une toison de copeaux d'ambre et elle se mordait les lèvres du bout de ses petites dents blanches, rondes comme des perles.

— Tu m'avais dit que tu ne fermais jamais ta porte à clé, et j'avais des congés à prendre ! s'excusa-t-elle d'un ton cristallin. Tu ne m'en veux pas ?

Karine, la fille au teint de porcelaine, la stagiaire de Baba ! Ils n'avaient passé qu'une seule nuit ensemble, et toutes les horreurs entrevues depuis lors avaient dilué ce joli souvenir dans un fleuve de boue. Mais elle était là, radieuse et riant de ses belles lèvres pleines, confuse de son audace mais si amoureuse !

Boris se pencha sur elle et aspira à pleins poumons sa belle odeur de rousse mêlée aux effluves capiteux d'« Opium ».

— Comme tu es fraîche ! dit-il d'une voix sourde en débouclant la ceinture de son jean qu'il envoya au diable d'un geste du pied. C'est de cette fraîcheur dont j'avais besoin, tu sais, une belle fille comme toi, pure, droite, sans complications !

Il couchait déjà sur elle son ombre d'homme prolongée d'un serment viril impressionnant, et elle l'accueillit en frissonnant.

— Boris...

Les mains de Karine couraient sur le corps musclé, les cicatrices, les reliefs des muscles et les creux enfantins. Boris entra en elle, coulissant d'une seule et irrésistible avancée dans le puits brûlant qu'elle lui abandonnait. Oubliée la fatigue, oubliée l'envie de dormir,

oubliées les atrocités côtoyées à Grenoble ! Il n'était plus le commandant Boris Corentin, mais un mâle exigeant qui, à chaque poussée, hissait vers l'orgasme la biche à crinière de miel ondulant sous son ventre.

Ils n'étaient plus que deux amants frénétiquement enlacés sous les toits de Paris, faisant l'amour comme on fait l'amour pour la première fois de sa vie :

Nor-ma-le-ment !...

TABLE



QUATRIÈME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

TABLE

[1] Organisme chargé de synthétiser et de ventiler les informations provenant des différents services de police.

[2] Cf. le roman du même nom, premier titre de la série Brigade Mondaine.

[3] Petits restaurants typiques lyonnais, où l'on mange surtout de la cochonnaille servie avec du beaujolais.

[4] Ghislaine Duval-Cochet, la « régulière » de Boris Corentin, sa complice et maîtresse depuis de longues années, une rousse spectaculaire et ravageuse qui lui servait parfois de poisson-pilote dans les endroits et les milieux hyper branchés de la jet-set.

[5] Brigade anti-criminelle.